
BRUNELLESCHI
LA GUIRLANDE

1er Fascicule Vingt francs Octobre 1919.

La Guirlande

Album mensuel d'Art et de Littérature

Sous la direction littéraire de
Monsieur Jean Hermanovits.
Sous la direction artistique de
Monsieur Brunelleschi.

Imprimé par M. François Bernouard.
Enluminé par M. Jean Saudé.

Le tirage de cet Album est restreint à huit cents exemplaires.

Numéro : 469

Phili
ou par delà le bien et le mal

Conte moral, en prose, par
Monsieur ABEL HERMANT
Illustration de M. Brunelleschi.

L'évolution de la passion du jeu

prose par Monsieur ALFRED CAPUS
(de l'Académie Française)
Illustration de M. Dubaut.

Le Présage

poème par Madame la Baronne A. de BRIMONT
Illustration de M. Brunelleschi.

Les Tangogos

prose par Monsieur CLÉMENT VAUTEL
Illustration de M. Joseph Hémard.

Près du bal

poème par Monsieur JEAN HERMANOVITS
Illustration de Mme Gerda-Wegener.

Au seuil d'une vie nouvelle

propos par Monsieur ANDRÉ de FOUQUIÈRES
Illustration de M. E. Blanche.

Hors-texte :

Une lithographie inédite de M. ABEL FAIVRE.
Le Perroquet jaloux, dessin de M. GEORGE BARBIER.

Feuillets - Magazines :

Élégance féminine, par JULIETTE LANCRET.
Propos de théâtre, par M. FABIEN FABRE.
Deux doigts de politique, par M. F. GAUCHERAND.
Les livres, par LA GUIRLANDE.
Les courses, par PHIPP'S.



Phili

ou

Par delà le bien et le mal.

Conte moral.

I

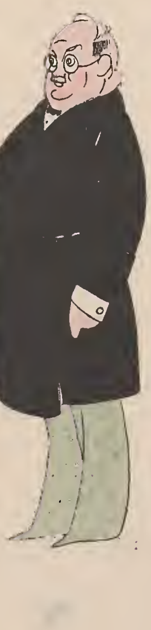
L'Émotion.

Monseigneur Philippe-Egon, familièrement Phili, grand-duc de Silberberg, en veston de cheviotte grise avec une chemise très ouverte à col marin, était assis dans un fauteuil de vieux style allemand au coin de la cheminée monumentale de la plus vaste salle de son château, son chien fidèle (un bull) à ses pieds. Son Altesse Sérénissime lisait avec passion un roman français qu'Elle avait eu toutes les peines du

monde à se procurer par la Suisse, lorsqu'Elle entendit, dehors, sur la place, un bruit de foule — ce que peut faire de bruit ce qu'il reste de foule dans une ville de dix-sept cent cinquante habitants dont les mâles de dix-huit à cinquante ans sont mobilisés.

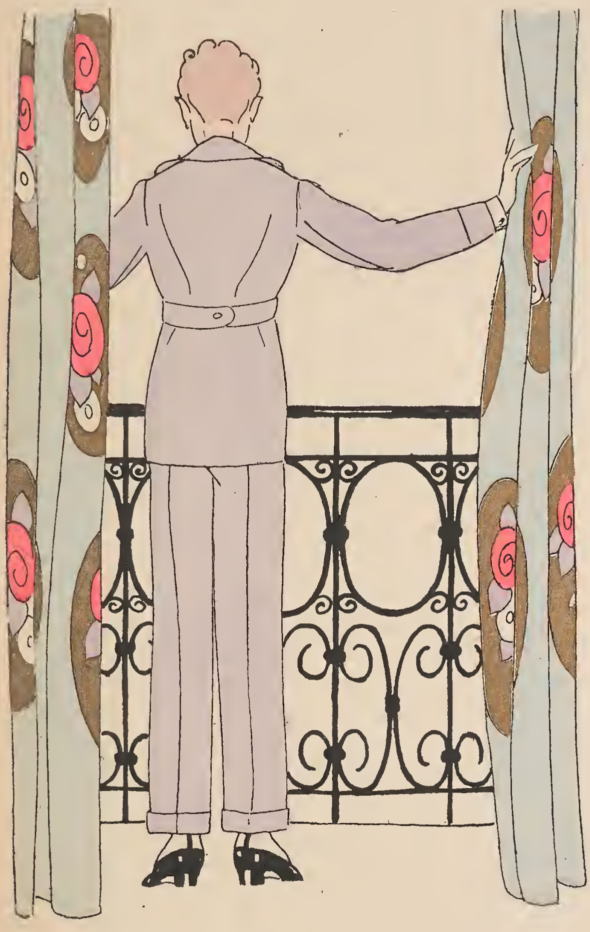
Son Altesse Sérénissime, que le roman parisien divertissait prodigieusement, gronda entre ses dents, en français : « Quel chahut ! On ne s'entend plus lire ». Puis Elle se souvint qu'Elle avait des droits, des devoirs et des responsabilités, et qu'il est convenable, au cas d'une émotion populaire, que le prince régnant s'informe de ce qui trouble ses sujets. Le grand-duc n'avait que six pas à faire pour se transporter jusqu'à la fenêtre et le voir de ses yeux ; mais il jugea plus conforme au protocole, à la constitution et à sa dignité de s'en faire instruire par Son Excellence Monsieur le grand-maréchal de la cour et, sans se déranger, il le sonna.

Il attrapa, sur la table où il s'accoudait, une baguette de bois terminée par une boule d'or, dont il frappa, d'un geste nonchalant, un petit gong chinois fabriqué à Munich.



Son Excellence Monsieur le grand-maréchal de la cour, qui se tenait en permanence dans un cabinet voisin, parut aussitôt. C'était un homme puissant, apoplectique, en redingote, qui pour le moment suait à grosses gouttes et semblait en proie à une terreur folle. Il n'oublia point toutefois de faire trois révérences : l'une dès la porte, l'autre exactement au milieu de la salle, et la troisième si près du fauteuil *alt-deutsch* qu'il marcha sur la patte du bull, qui le mordit cruellement. Cependant qu'il exécutait cette troisième révérence, la porte se rouvrit et un tout jeune homme, assez mal vêtu, les cheveux

au vent, qui semblait au dernier degré de l'exaltation, fit irruption dans la salle au mépris de l'étiquette la plus élémentaire. Il était si bouleversé qu'il suffoquait et ne pouvait articuler une syllabe. Le grand-duc, plus froid, mais impatienté, dit, toujours en français :



— Ah çà, qu'est-ce qu'ils f . . . . là-bas ? Est-ce qu'on ne pourrait pas les faire taire ?

Le jeune homme chevelu recouvra enfin la parole ou à peu près et cria, d'une voix étranglée :

— Phili !... Phili !... C'est la révolution !

A ce coup, le grand-duc perdit son calme.

— Ah ! mon Dieu ! fit-il, en se levant. Quel bonheur !

Et ne sachant comment témoigner sa joie, il tomba dans les bras du messager, tandis que S. E. M. le grand-maréchal de la cour protestait d'un lugubre sanglot et tendait ridiculement vers le plafond ses bras trop brefs.



— Va leur parler, dit le jeune homme mal vêtu.

Cette fois, le grand-duc se dirigea vers la fenêtre d'un pas décidé. Il l'ouvrit à deux battants. Dès qu'on le vit, de la place, une acclamation monta; car les gens de Silberberg adoraient leur souverain, et dans la fidèle Allemagne ce n'est pas la révolution qui change les sentiments. Quand il put placer un mot, il n'en plaça, en effet, qu'un seul. Il dit :

— J'abdique.

Et une seconde acclamation, de remerciement et d'amour le salua.

Il referma la croisée, revint tranquillement à son fauteuil; au moment de s'y assoir, il avisa M. le grand-maréchal, qui demeurait stupide à la même place.

— Vous pouvez vous retirer, lui dit-il, je n'ai plus besoin de vous. D'ailleurs, vous n'êtes plus rien.

Le grand-maréchal poussa un sourd gémissement et obéit. Il était éperdu, mais n'oublia pas de faire ses trois révérences à reculons.

— Ouf ! dit le grand-duc.

Il brûlait de demander des détails à son ami, qui ne brûlait pas moins de les lui donner : l'enthousiasme leur coupait la parole. Ils se taisaient, ils se regardaient, et ils souriaient comme deux enfants. Mgr. Philippe-Egon de Silberberg était encore plus jeune que le jeune homme aux cheveux épars, qui avait vingt-deux ans sonnés. Il n'en avait lui-même que dix-huit, étant venu au monde le 5 novembre 1900. Il avait

coutume de dire :

— Mon cousin Guillaume, qui n'est pas fort (c'est de Sa Majesté l'Empereur et Roi qu'il parlait avec cette irrévérence), mon cousin Guillaume raconte toujours que je suis né avec le siècle. On n'a pas réussi à lui faire comprendre que le vingtième siècle a commencé le 1er janvier 1901 et non le 1er janvier 1900. Il a même commis à cette occasion, un an trop tôt, une espèce de *carmen sæculare*.

Dix-huit ans n'est pas encore l'âge ingrat des Allemands. Ils n'entrent guère dans la laideur qu'à partir de leur vingtième année, mais n'en sortent plus jusqu'à leur dernier souffle. Auparavant, ils sont quelquefois des enfants mièvres, des adolescents pleins de charme. Phili avait beaucoup d'ascendants et de collatéraux anglais, il était plus anglais qu'allemand. Il profitait de cette circonstance pour être beau à l'anglaise, c'est-à-dire comme un jeune dieu.



Bien qu'on l'eût déguisé en enfant de troupe sitôt sevré, on l'avait trouvé un peu jeune pour l'expédier au front lors de la déclaration de guerre. Il n'avait pas quatorze ans révolus. Puis, ne fallait-il pas laisser quelqu'un à Silberberg, pour tenir la maison et les rênes du gouvernement ? Son père, le grand-duc alors régnant, Rupprecht, avait grade de lieutenant-général. Son frère aîné, l'héritier, Siegfried, était capitaine. On escamota le code, Philippe-Egon fut en hâte déclaré majeur et chargé de la régence, sous la surveillance du grand-maréchal.

Ce n'était pas un fardeau bien lourd, même pour les épaules d'un enfant.



Il n'avait aucune occasion de recourir aux avis de son mentor, qui lui inspirait un parfait mépris. En revanche, il était entre les mains de son précepteur Frédéric Mosenthal, âgé alors de dix-huit ans, qu'on avait pu laisser auprès de lui grâce à la complaisance d'un conseil de revision.

Les premières journées de la guerre avaient été funestes à la famille grand-ducale. Rupprecht, quoiqu'il s'exposât peu, avait trouvé la mort dans les marais de Saint-Gond. A peine Siegfried lui avait-il succédé qu'à son tour il disparaissait, et Philippe-Egon devenait grand-duc, contre toutes les prévisions humaines. Mosenthal lui conseilla de se marier sur-le-champ. Il épousa sa petite cousine Sophie-Charlotte, duchesse en Bavière, âgée de onze ans et demi, qui depuis habitait un appartement d'aile à l'autre bout du château, sous l'œil d'une duègne équivoque.

Lorsque Philippe-Egon atteignit l'âge périlleux de seize ans, il se mit, un peu trop tôt, à écouter la voix de la nature, mais non pas de la même façon innocente que Chérubin. Il n'écoutait même plus aucune autre voix et Frédéric Mosenthal faillit perdre son autorité. Le précepteur remontra doctement à son élève que mieux valait prendre une maîtresse en titre que courir de tous les côtés : il allégua l'hygiène et la dignité souveraine. Phili trouvait moyen de faire une fête inimaginable

dans une ville de dix-sept cent cinquante habitants. Il se soumit enfin, se rangea, et distingua une petite chanteuse du théâtre grand-ducal (entretenue sur sa cassette). Fort jolie et fort ambitieuse, cette jeune personne était connue sous le nom de Mignon pour en avoir joué le rôle avec succès. Phili, après avoir rechigné à privilégier une maîtresse, devint amoureux fou dans les vingt-quatre heures de celle qu'il avait élue ; et Mignon, qui était aussi à l'âge où l'amour le plus calculé peut être sincère et ardent, ne devint pas moins folle de son beau prince. C'était une idylle, non dans le goût de Théocrite, mais demi-bourgeoise et ressemblante à *Hermann et Dorothée*, avec une différence, si l'on veut, de température. Le prince, qui aurait dû donner l'exemple, suivait celui de ses peuples, et il faut avouer que les mœurs de





Silberberg s'étaient débridées étrangement depuis environ la deuxième année de la guerre.

Devons-nous croire, avec Ernest Renan, que Dieu n'est pas mais qu'il devient, et avec Joseph de Maistre, que la Providence exerce ici-bas un gouvernement temporel ? Si l'on admet simultanément ces deux propositions, on est induit à penser que les directions de l'intelligence divine correspondent aux nôtres assez bien, et qu'un dieu qui « devient », comme nous, a comme nous pour le moment la marotte expérimentale. Il doit travailler de préférence dans la sociologie. Nous avons risqué çà et là quelques essais de communisme : Dieu, qui procède plus en grand, a fait un essai — faut-il dire : loyal ? — de l'anarchie absolue ; et il a choisi pour laboratoire la Russie, qui est le plus vaste pays de la terre. Le cadre de Silberberg est plus modeste ; le thème de l'expérience était, en revanche, d'une hardiesse inouïe : il s'agissait d'éprouver si une société de quelques centaines d'individus peut subsister encore, toute espèce de loi morale étant pratiquement abrogée. Eh bien, cela est affreux à dire, mais la vérité avant tout : on ne peut nier que les peuples de Monseigneur ne subsistassent, et même avec assez d'agrément.

La population se composait de quelques vieillards négligeables et d'adolescents, qui sortaient à peine de l'enfance quand tous les hommes faits avaient quitté la ville. Personne n'avait pu leur inculquer les grands principes. Nulle éducation ne les avait formés, ni déformés. Ils ignoraient le bien et le mal et s'abandonnaient ingénument à leur instinct. Ils

travaillaient un peu dans les usines de guerre du voisinage et gagnaient beaucoup d'argent. La campagne était fertile et, parmi la disette universelle, ils ne manquaient ni du nécessaire ni du superflu. Ils jouissaient d'une indépendance admirable, n'avaient point de souci, point de remords, et ne se doutaient seulement pas qu'ils vécussent dans l'abomination.

Philippe-Egon y mettait plus de dilettantisme, sans se gêner davantage. Il avait installé Mignon au château. La grande-duchesse, son épouse, était maintenant une grande fille de quatorze ans et demi. Bien qu'elle sortît peu, elle subissait les influences de cette précocité qui était répandue dans toute la jeunesse de Silberberg. Elle aimait Philippe-Egon et était dévorée de jalousie. Elle ne faisait point de scènes, mais peut-être Phili pressentait-il qu'elle en ferait bientôt. Il les a en sainte horreur. Aussi ne trouvait-il pas encore suffisante la liberté qu'il s'était assurée en réduisant au minimum l'étiquette et la morale. C'est pourquoi, lorsque Mosenthal lui avait dit : « C'est la révolution », il s'était écrié : « Quel bonheur ! » et était tombé en pleurant de joie dans les bras de son ami.

— Mais parle donc, parle! dit-il enfin après un long silence. Est-ce que l'armistice est signé, la guerre finie ? Est-ce que toute l'Allemagne est en révolution, ou seulement Silberberg ?

Mosenthal entreprit de réciter à Son Altesse un rapport circonstancié. Il n'avait pas dit quatre phrases que le grand-maréchal de la Cour fit une nouvelle apparition et, dès la porte, une première révérence, suivie d'une deuxième et d'une troisième.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? dit le prince fort brusquement. Je vous répète que vous n'êtes plus rien.

Le grand-maréchal semblait égaré.

— Monseigneur, dit-il, je suis chargé d'une singulière mission. Le peuple de Silberberg témoigne à Votre Altesse Sérénissime que rien ne le chagrinerait davantage que de perdre avec Elle tout contact, et le président du conseil des ouvriers et soldats sollicite l'honneur d'être reçu.

— Ah ! non ! s'écria le prince. Non ! Qu'on me fiche la paix !

— Phili, dit sévèrement Mosenthal, tu ne peux pas avoir l'air de mépriser ces gens qui ont un culte pour toi.

— Soit ! dit Philippe-Egon, résigné. Introduisez donc Son Excellence.

— Son Excellence ? fit le grand-maréchal surpris.

— Eh bien oui ! Son Excellence le président du soviet.

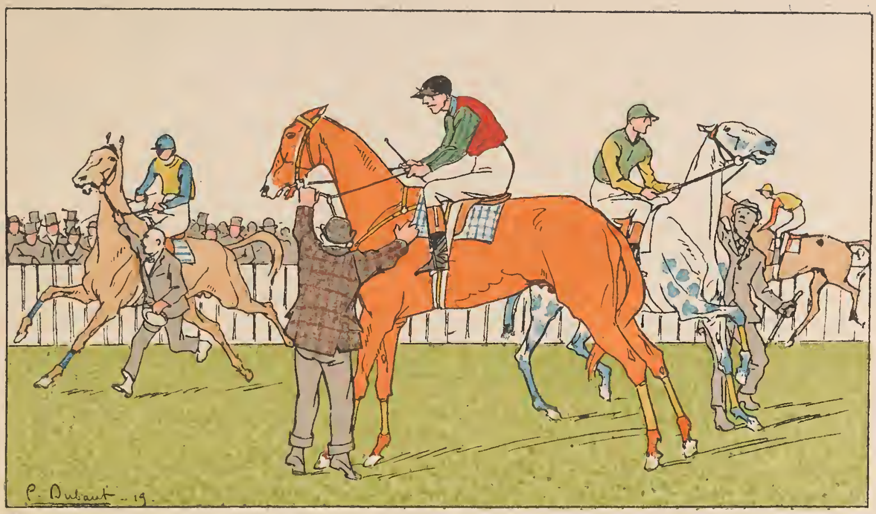
Abel Hermant



(à suivre).

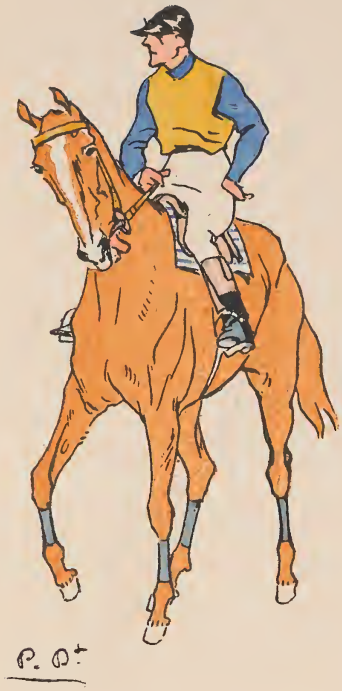


Le Perroquet Jaloux



L'évolution de la passion du jeu.

Que de fois, pendant la guerre, lorsque nous tentions de nous figurer dans quel état ces grands évènements laisseraient la société française avons-nous dit ou entendu dire : « Ce qui est bien fini, par exemple, c'est le jeu ! » On supposait bien qu'après les risques et une partie où tout l'univers avait misé, la passion du jeu allait se trouver tarie, et que la roulette, le baccarat ou les courses apparaîtraient à nos imaginations comme des enfantillages indignes de nous. De vieux joueurs patriotes déclaraient avec la plus profonde conviction qu'on ne leur ferait plus jamais toucher une carte et quant à penser que la foule, au bout de tant de privations et d'angoisses, se précipiterait de nouveau sur les pelouses de Longchamp, c'était une hypothèse d'une telle absurdité qu'on ne l'envisageait même point.



Il est vrai qu'à côté, d'autres gens ne craignaient pas de soutenir que rien ne serait changé et que la vie sociale et mondaine retrouverait tous ses anciens aspects depuis le chapeau haut-de-forme jusqu'à la lutte des classes. Ainsi allaient les conversations dans les milieux frivoles. Or, il est arrivé que ces observations, quoique inverses, n'étaient ni tout à fait justes ni tout à fait fausses et que tout le monde a eu à peu près raison, ce qui serait de nature à maintenir l'accord entre nous, au moins sur la vanité des prophéties.

Rien, en effet, n'est changé dans l'apparence, mais que de nuances imprévues si on s'approche et si on sait regarder ! Pour ne parler ici que de la passion du jeu, elle est visiblement transformée par une notion différente de la valeur de l'argent. Une obsession qu'on pourrait appeler l'obsession du milliard s'est emparée de l'esprit du joueur et y exerce de curieux ravages. Car le milliard qui était avant la guerre une sorte de total prodigieux est devenu une simple unité dans la table de Pythagore des nombres modernes. Alors un million n'est plus qu'une subdivision de cette unité : il est réduit au rang de millième. Qu'est-ce que mille francs ? Le millionième de ce "UN" monstrueux, dont cent francs ne sont plus qu'une parcelle infinitésimale. Quant à la précieuse pièce de cent sous des bohêmes de Murger qui suffisait à elle seule, en ces temps préhistoriques, au dîner des quatre héros, elle se traduit par un chiffon de papier que les balayeurs de Paris se baissent à regret pour ramasser, s'ils l'aperçoivent dans le

ruisseau. L'échelle monétaire de la planète s'est démesurément agrandie.

Certes, pour la vie ordinaire et l'usage commun, cette remarque est loin d'être strictement exacte et il y a des circonstances où cent sous sauvent encore un être qui a faim. Mais dans le jeu, le jeu sous l'état de passion, ils ne comptent plus ; ils ne sont qu'un atôme négligeable du milliard. Notons à ce propos qu'il y a eu, à un dimanche de courses de la saison, quatorze mille francs abandonnés aux guichets d'entrée par des amateurs qui n'eurent pas la patience d'attendre qu'on leur rendît leur monnaie : c'est le chiffre donné par une statistique de la préfecture de police.

Cela explique le ton où est montée la passion du jeu en ce moment et la nouveauté qu'on y découvre. Elle a une intensité d'une nature spéciale due au vif sentiment de l'incertitude actuelle, du provisoire et de la transition. Au hasard du jeu s'ajoutent, en le multipliant, les hasards de l'existence. L'âme du joueur est aussi plus complexe et plus bouleversée ; et le geste du jeu a une audace et une fièvre que lui communique l'atmosphère environnante autant que la secousse intérieure. On joue comme si l'enjeu était quelque chose d'insignifiant et d'indéfiniment renouvelable, comme s'il y avait en un lieu public et à la portée de tous une masse énorme d'argent où il suffit de plonger la main.



Un restaurateur parisien me racontait ces jours-ci qu'il avait perdu sur un seul cheval tout l'argent gagné en un mois sur des clients qui dépensaient par repas une moyenne de cinquante francs.

— Vous êtes donc très embêté ? lui demandai-je.

— Pas du tout, me répondit-il, parce

qu'il y a un endroit où je gagne à coup sûr, c'est mon restaurant. Voyez-vous, quand un client se met à table, j'ai la sensation qu'il vient parier contre moi et qu'il a perdu d'avance.

Evidemment, vue seulement sous cet angle, notre société d'après guerre aurait un aspect de coupe-gorge et de tripot.

Ne noter que cet aspect-là serait un jugement trop superficiel. Il y a de remarquables contrastes avec l'affolement que le jeu communique à une portion de la société bourgeoise et du peuple. Tandis que la valeur de l'argent disparait presque aux jeux de la bohême des temps nouveaux, en



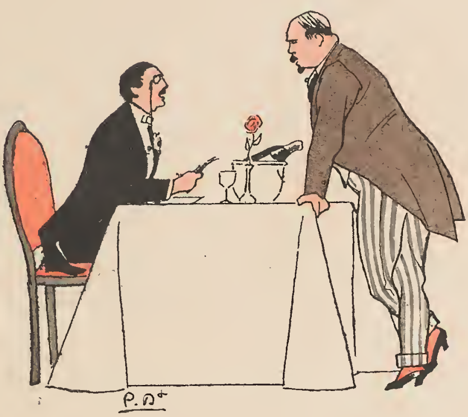
revanche, dans la bourgeoisie moyenne, dans les familles ouvrières qui suivent la loi du travail, la question d'argent est continuellement présente, avec toute son âpreté d'autrefois, avec plus d'âpreté encore qu'autrefois. Là, les mille francs, les cent francs et les cent sous cessent d'être les gages provisoires du plaisir ou de l'émotion, ils représentent, sous un mince volume, d'énormes sommes d'efforts, de privations, d'épargne. A la vie d'aventures et de risques qui commence à se dessiner dans la société actuelle s'oppose donc fortement la forme ancienne et persistante de la vie française : celle-ci essayant même de se raffermir avec une patience et une énergie accrues par les difficultés de l'heure.

Il semble que nous traversions, pour l'instant, une période "d'extrême" en tout genre : privations excessives, luxe insolent, surexcitation dans l'allégresse, et que les moyennes s'effacent. La guerre aurait agi à la façon d'un puissant magnétisme qui attire la limaille aux deux pôles seulement. Mais c'est un phénomène accidentel et momentané.

La double tension que nous constatons dans la société en sens inverse ne saurait être durable. Elle constitue un état anormal que nous ne supporterons pas longtemps et que nos mœurs tempérées et plastiques ne tarderont pas à soumettre. Tout éboulement se termine par un équilibre.

Alfred Capus

de l'Académie Française.





Le Présage.

A vous qui consultez le miroir des augures,
dont le regard aigu sait lire dans la nuit,
à vous penché sur l'eau des jours, sur l'eau qui fuit
inéxorablement vers des rives obscures,
à vous, Magicien, j'offre ces figues mûres,
ces amphores de lait, d'huile fine et de nard.

J'ai cheminé longtemps, sans arrêt; le voyage
a lassé mes genoux et creusé mon visage,
le hâle a sur ma peau mis un plus rude fard,
ma tunique de lin sur ma gorge est ouverte,
mon voile est déchiré, mes cheveux sont épars...
Répondez, répondez, lèvres trois fois expertes
qui connaissez les mots habillés de brouillard!
Parlez. — Je suis venue, anxieuse, farouche,
portant, divin trésor qu'une angoisse corrompt,
tout le poids ignoré des choses qui seront;
parlez! Car du Passé dont les ombres me touchent
sortira l'Avenir cherché sur cette bouche.
... Passé... Futur... Parmi les visages présents,
à mes côtés je vois remuer des fantômes...
Il me semble baigner en de vagues royaumes
et répondre à voix basse à des souffles dansants...
Parlez, Magicien! — Je veux selon les astres,
au rythme chuchoté des grands pins, à travers
des reflets ondoyants, décevants et divers,
et tour à tour frôlant la joie ou le désastre
déchiffrer avec vous mon secret univers!
..Mais l'eau frisonne, l'eau des bassins de porphyre..
La nature s'émeut déjà... Comme des lyres

qu'un invisible Orphée agacerait du doigt
les grands pins murmurants, les grands pins semblent dire :
« Aime... Aime!.. » Un trouble nouveau s'est emparé de moi,
pareil au trouble heureux qui déborde les vignes...
Et l'Amour devant moi sourit... et me fait signe!..

Baronne A. de Brimont.





Les “ Tangogos ”

Les médecins n’ont pas découvert le microbe de la grippe espagnole ; en revanche, le bacille de la fièvre argentine est parfaitement connu : c’est le bacille du tango.

Cet infiniment petit fait des ravages dans tous les mondes et demi-mondes. Depuis l’armistice, c’est effrayant... On voit des gens très sérieux, très pondérés, donner tout à coup les signes d’une agitation singulière : c’est le microbe qui fait des siennes. Quelques jours se passent et le mal éclate, dans toute sa fureur. Monsieur n’y tient plus :

— Il faut que je prenne des cachets ! s’écrie-t-il.

Madame répond :

— J’en ai pris.

— Et cela va ?



— Beaucoup mieux.

Ces cachets sont ceux d'un cours de tango. Les cours de tango sont innombrables... Il y en a de très chics et de très démocratiques. L'art du " massage central " s'y enseigne en huit, en cinq, en trois leçons. On y rencontre de nouveaux riches et de nouveaux pauvres. des économistes distingués et des commis de banque, des bourgeoises et des aventurières, des pères de famille et des fils à papa, des tantes et des coquins de neveux. Tout cela se tortille et gambille avec une application, un zèle admirables... Ah ! si pareille activité règnait dans les bureaux et ateliers, je vous prie de croire que nous ne souffririons pas d'une crise de la production !

Cette folie du tango est extraordinairement contagieuse. Elle gagne maintenant les milieux les plus populaires... On tangote à Belleville et la C. G. T., qui donne des représentations théâtrales rue de la Grange-aux-Belles, songe à créer un cours de tango pour les citoyens et citoyennes conscients et organisés. Pourquoi pas ? Mieux vaut, après tout, qu'en fait de grand soir, nous ayons, simplement, une soirée dansante... Au lieu de faire tout sauter, les révolutionnaires organiseront, et c'est infiniment préférable, une petite sauterie.

Il semble bien qu'avant peu, la population parisienne se divisera en trois grandes catégories :

1° Les directeurs de boîtes à tango ;

2° Les professeurs de tango ;

3° Les danseurs et danseuses de tango.

Les boîtes à tango sont de toutes dimensions, depuis le music-hall jusqu'au petit entresol... Autrefois, quand une douairière de Montmartre avait eu des malheurs, elle ouvrait chez elle un tripot ou un salon pour flirts rapides et décisifs : maintenant, elle donne des thés-tangos. La maison de danses tend à remplacer la maison de jeux et la maison d'illusions : elle les remplacera même, c'est probable, à tous points de vue.

Je connais aux alentours du square Vintimille, un immeuble où cinq vieilles dames du meilleur demi-monde donnent concurremment à danser... Eau, gaz et tango à tous les étages ! Certains soirs, faute de place, les couples se trémoussent sur les paliers, dans la cour, voire dans la loge de la concierge, — qui, d'ailleurs, débite du champagne à trois louis la bouteille. Et c'est très gai...

Les grands établissements sont moins folâtres. On danse dans ces bouillons Duval chorégraphiques, un tango banal, presque administratif. Ce n'est plus cela du tout... Mais la foule s'y précipite et quelle foule ! Toutes les classes s'y mêlent, sans parler des déclassés. Le tango est un grand niveleur et c'est peut-être uniquement sur lui qu'il faut compter pour rétablir en France, l'union sacrée, comme pour créer, dans le monde, la Société des Nations.



L'admirable, c'est la conviction des tangueurs, qui ne sont pas tous — loin s'en faut — des jeunes gens frivoles. J'ai reconnu, l'autre soir, parmi les plus frénétiques cavaliers, un de nos très graves confrères. J'avais lu de lui, le jour même, un article solennel sur la nécessité de regarder



en face les “ redoutables problèmes de la paix ” et “ de nous montrer dignes d'une victoire si chèrement acquise ”.

Mon gaillard tangotait comme pas un.

Il m'aperçut et, entre deux entrechats, vint me serrer la main.

— Nous sommes sur un volcan, me dit-il, et que voulez-vous faire sur un volcan, sinon danser ?

Au fait, il avait peut-être raison.

Le tango va jusqu'à troubler la vie familiale. Il y a d'affreux maris qui poussent la tyrannie au point de refuser à leur malheureuse femme l'autorisation de se livrer à cette chorégraphie à la mode.

— Madame, tout ce que vous voudrez, mais pas le tango !...

— Je retournerai chez ma mère.

— Votre mère m'approuvera !

— Pas du tout : maman tangue, elle aussi !

Attendons-nous à des divorces dont la vraie raison sera celle-là... Et il y a les jeunes filles qui déclarent :

— Maman, je veux vivre ma vie, je veux danser le tango !

Rien ne saurait les en empêcher... Elles franchiraient les grilles de tous les couvents pour aller se trémousser au Tango-Palace : d'ailleurs, il est peut-être des couvents où les nonnettes, dans les coins, esquissent le pas diabolique...

J'imagine que nous aurons, aux prochaines élections, le candidat qui ne sera ni blanc, ni bleu, ni rouge, ni panaché, mais couleur tango. Il fera poser sur les murs de Paris des affiches ainsi conçues :

CITOYENS !

Que demandez-vous pour être heureux ?

Du pain et des danses !

Des danses surtout !

Mais la police vous persécute et les mercantis vous exploitent.

EN VOILA ASSEZ !

Fondons la vraie C. G. T., c'est-à-dire la Confédération générale du Tango.

Étant ligués, nous serons forts. Mon programme est celui-ci :

1° Enseignement obligatoire du tango dans toutes les écoles de l'État ;

2° Accession aux fonctions officielles refusée à tout candidat qui ne connaît pas le tango ;

3° Création d'un ministère de tango (avec sous-secrétariats du fox-trott, de la Très-Moutarde, etc.).

4° Élection à la Présidence de la République d'un "as" du tango.

5° Transformation du musée du Louvre, de la Bibliothèque Nationale et du Grand Palais en Palais de la Danse.

6° Adjonction à l'Institut d'une académie du tango.

CITOYENS !

Si vous êtes partisans de ces réformes, votez pour moi :

je défendrai notre cause au Parlement et m'emploierai à la faire triompher.

CITOYENNES !

Usez de votre influence pour assurer le succès de celui qui veut faire le bonheur du peuple par le tango.

Tous pour le tango ! Le tango pour tous !

Vu, le candidat :
signé : Floridor Petitpas.

Je sais bien qu'il nous faudrait à la Chambre des calculateurs... Mais n'avons-nous pas l'habitude d'y envoyer des danseurs ?

Quoi qu'il en soit, cette folie dansante règne à Berlin comme à Paris, à Bruxelles comme à Londres, à Madrid comme à Chistiania. Elle gagne même les bolcheviks : on tangue à Pétrograd et à Moscou. Ce qui prouve bien que même lorsque le volcan est en pleine éruption, tout le monde continue à danser dessus.

Et c'est un spectacle étonnant que celui de cette Europe couverte de ruines et de cimetières qui se transforme en une sorte d'immense salle de bal. Partout des flonflons et des couples enlacés... On veut oublier, on veut se griser, on veut se prouver à soi-même qu'on vit encore : " Je danse, donc je suis ! ". Les moralistes, les économistes, les pessimistes, tous les empêcheurs de danser en rond sur le pont d'Avignon finissent par être eux-mêmes victimes de ce tournis universel, — et ils apprennent le tango.

— Drôle d'époque ! direz-vous...

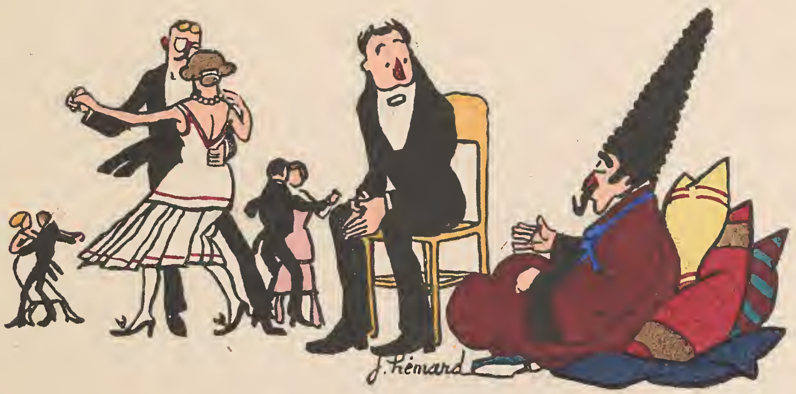
Mais non : au lendemain de chaque grande crise — guerre ou révolution — les rescapés se sont livrés avec ardeur à cette gymnastique instinctive qu'on appelle la danse et qui est vieille comme l'humanité.

Danses de sauvages ou danses de civilisés, bamboulas ou chaloupées c'est tout comme... La danse aussi est un état d'âme et le plus naturel qui soit, puisqu'il procède du désir amoureux: la danse, chère madame, c'est une manière de possession, — et cela se voit bien dans le tango. Un homme et une femme qui dansent offrent le spectacle d'une pantomime sexuelle. Je pense à ce Persan qui disait à un mari dont la femme à demi-nue, les yeux clos, un sourire extasié sur les lèvres, tourbillonnait enlacée étroitement par son danseur:

— Tu n'as pas envie de les tuer?...

Et encore, il ne s'agissait que d'une valse innocente... Qu'eut dit cet Oriental devant un couple de tangueurs? Mais j'imagine que les Persans, eux-aussi, se sont mis à danser le tango.

Clément Vautel





Près du Bal.

Nous avions fui le bal, enfant, je m'en souviens.
Nous nous laissions griser par des valses lointaines,
Mes lèvres près des tiennes,
Mes yeux fixés aux tiens.

O petite
Hypocrite !
Ton baiser
M'a grisé.

Tu n'avais que vingt ans, et n'étais à personne.
Un sentiment nouveau, dans mon cœur, a germé;
Je t'adorais, mignonne,
Et croyais être aimé.

Mais, petite
Hypocrite,
Ton amour
N'eut qu'un jour.

Tu me jurais, pourtant, de me rester aimante;
Et, pour tous tes serments, si grande était ma foi,
Que mon âme ignorante
Se confiait à toi.

Oh! petite
Hypocrite,
Abuser
D'un baiser!

Un bal est revenu ; mais, à ma place ancienne,
Un amant était là, te serrant les deux mains,
Ta bouche sur la sienne,
Tes yeux fixés aux siens.

O petite
Hypocrite !
Quel plaisir
De mentir !

Jean Hermanovits







Au seuil d'une vie nouvelle.

Nous subissons les premières émotions qui étreignent devant une vie que nous ne connaissions plus.

La guerre n'est plus, mais il n'est pas sûr que nous comprenions notre grand bonheur.

Tout montre une désorganisation momentanée et qui est due à l'état d'esprit de ceux qui sont revenus des armées et de ceux même restés à l'arrière.

Ce désarroi n'est pas dû seulement à notre existence changée; il est dû aussi au bouleversement de notre vie sentimentale. La guerre avait créé un flirt, par lettres, d'une charmante sensibilité. Des billets tendres s'échangeaient; on se laissait aller à la fantaisie de son cœur. Les amants, les maris, souvent au danger, étaient si éphémères; les femmes

acceptaient leur réponse papillonnante et supportaient qu'ils écrivissent leurs aveux parce qu'ils ressemblaient chaque fois à quelque confession de la dernière heure. La marraine était une fée délicate qui, par les mots magiques de ses lettres, évoquait le pays des sourires. Un amour léger était teinté d'une exquise spiritualité.

Les mots désormais reprennent leur valeur. La stratégie amoureuse commence où celle de la guerre finit. On ruse, on se ment, on dissimule! les cœurs se referment, on se voit souvent; on se découvre; on sent les désaccords profonds. L'éloignement aiguisait notre sensibilité. L'amère réalité réapparait! nous sommes de nouveau aux prises avec le "struggle for life".

Qu'importe! la vie est belle, nous avons hâte d'en jouir pour rattraper les années perdues.

Comme à l'époque du Directoire, il y a un amour effréné de plaisirs, de danses, d'histrions et de baladins.

On disait déjà à l'époque de Madame Tallien : "après l'argent, la danse est devenue l'idole des Parisiens".

Nous ne devons pas néanmoins calomnier nos contemporains. La victoire ne donne-t-elle pas des droits aux plaisirs.

A l'instar du Directoire, les salles de danse fourmillent dans Paris et à travers le pays. L'art de Therpsichore est devenu en quelque sorte une institution nationale. Des professeurs réputés gagnent en une heure le salaire mensuel des employés de l'état. Les lieux de plaisir sont recherchés non seulement pour leurs corps-à corps chorégraphiques, mais aussi pour les aventures amoureuses qu'ils nous procurent.





Le spectacle de ces salles de danse est souvent étrange: les femmes, les cheveux courts, la jupe courte, sans linge et sans gants, s'abandonnent à leurs danseurs au son d'un orchestre diabolique, tandis que les hommes fument en dansant, et appliquent leurs mains nues sur les épaules de leurs partenaires.

A l'instar du Directoire, les nouveaux riches peuplent les grands restaurants et les théâtres à la mode, achètent des toiles de maîtres et des hôtels somptueux. Il leur manque encore la "manière"; cela ne s'acquiert pas aussi facilement qu'une fortune de guerre.

L'ère de la véritable élégance n'est plus! C'est la démocratisation et le nivellement à outrance.

Celui qui, autrefois, faisait bonne figure avec 50.000 francs de rente, sera bientôt aux prises avec les difficultés de la vie, s'il ne travaille pas.

Les jeunes gens, oisifs jadis, recherchent avec âpreté des intérêts dans l'alimentation, la parfumerie, le bâtiment ou la couture.

Il n'est pas de sot métier! Il faut la manière qui anoblit ce qu'elle touche. Nous eûmes jadis les gentilshommes verriers, nous aurons les gentilshommes couturiers ou parfumeurs.

On a dit que l'argent était le nerf de la guerre; je gage qu'il est aussi le nerf de la société et qu'il contribue singulièrement à nous conserver une place honorable dans le monde.

En présence de la vulgarité menaçante, il importe que la vraie société française maintienne nos traditions, celles qui firent notre Pays le plus poli du monde.

Il importe que Paris, par son élégance de bon ton, demeure le royaume de la mode féminine. Ceux qui ont des ancêtres doivent avoir à cœur de conserver le prestige de la France à travers le monde, pour le plus grand bien de notre avenir économique.

André de Fouquières



H. BL.

Elégance féminine.



Voici donc vraiment revenu le doux temps de Paix, puisque refleurissent une à une les jolies choses qui ensoleillèrent nos saisons d'avant - guerre.. Aujourd'hui paraît "*La Guirlande*", une manière de bréviaire, de l'élégance, de la coquetterie et du bon ton — une revue française entre toutes puisqu' elle personnifie la grâce et la chevalerie.

Nous accueillîmes joyeusement l'offre d'y collaborer. Nous allions donc enfin pouvoir montrer, discuter, applaudir la Mode de France dans un cadre digne d'elle. Les jolies robes destinées aux épaules plus jolies encore trouveraient dans les feuillets de la nouvelle Gazette, l'écrin convenant à leur beauté ! Je ne sais si je me fais bien comprendre : "*La Guirlande*" par sa physionomie, son caractère, la qualité de ses lecteurs ne pouvait — ne peut — accueillir que des choses absolument impeccables au point de vue goût et distinction. Nos lectrices sont donc assurées d'y trouver toujours les renseignements les plus précieux — et ce sera là notre plus grande chance de succès.

La mode, en effet, n'est point seulement une question charmante, mais un peu frivole, de toilettes plus ou moins réussies. C'est aussi l'art difficile et passionnant qui contribue par l'harmonie des silhouettes vivantes à l'ensemble de la nature, admirable en elle-même. Tel un amateur de peinture, qui s'efforce de trouver au tableau de maître le cadre aidant à son relief, le couturier doit étudier la coupe, la nuance, la forme qui développent heureusement la personnalité de ses clientes. Hélas, si la mode est un art, tous ceux qui s'en occupent ne sont point des artistes. La couture n'est alors pour ceux-là qu'un commerce banal dont la réussite est en rapport avec les bénéfices réalisés. Ce ne sont point de ces mercantis de l'Elégance que "*La Guirlande*" s'occupera jamais. Nos lectrices ne nous pardonneraient point une telle trahison. Au surplus si elles éprouvent quelques craintes, incompréhensibles d'ailleurs, elles peuvent se rassurer dès aujourd'hui, en nous suivant rue François Ier dans un

salon délicieux — connu déjà de plusieurs privilégiées... Nous y voici... Une vaste salle, de luxe intime, de coloris chatoyants et doux, à l'éclairage velouté, et caressant... De belles jeunes femmes, tantôt harmonieuses comme des antiques, tantôt graciles comme des poupées modernes, passent et repassent effleurant si légèrement les tapis moëlleux qu'on croirait voir des danseuses tanagras — poursuivant une ronde silencieuse... D'autres jeunes femmes, également belles, également gracieuses arrivent sans cesse, papotent, sourient, butinent comme des papillons de robe en manteau, de satin en velours...



Et c'est un perpétuel défilé, d'élégance et de beauté. Les perles frissonnent en rangs souples, les fourrures jetées dans un fouillis charmant mêlent leurs reflets roux ou gris aux poils soyeux d'un petit chien Pékinois qui cabriole sur les coussins et dont Mlle Eliane adorable de blondeur délicate, semble être l'heureuse propriétaire. Mais voici venir une jeune femme toute vêtue de velours émeraude qui met soudain dans la grande pièce assombrie déjà par la nuit tombante, une note claire, vive, fantastique de lumière... Où sommes-nous donc ?... une voix harmonieuse ne va-t-elle pas soupirer bientôt derrière cette grande portière discrète ? des valets gantés de blanc ne vont-ils pas surgir, offrant des rafraîchissements délectables ? De mystérieux violons n'accompagneront-ils pas tout à l'heure, un ballet magnifique ?.. Tout Paris se presse en effet ici, pour la plus brillante réception mondaine. Les grandes vedettes théâtrales y côtoient les grandes vedettes du Faubourg St-Germain. On se croirait au Pesage d'Auteuil, à une répétition générale des Variétés — ou mieux — à l'une des soirées inoubliables d'avant-guerre, qui réunissaient dans les jardins de la comtesse de B.... le "gratin" de la société parisienne. La Princesse d'Arenberg ne voisine-t-elle pas avec la Marquise de Ludres Troloy, et la Baronne de Fontange n'est-elle pas entrain de se commander un exquis manteau jaune endouilleté de petit gris, tandis que Madame de Montbrison admire beaucoup une robe de Chantilly noir, lancée l'autre soir — avec quel succès !.. par Mistinguett !... Vous l'avez deviné, c'est ici un salon de couture. —

Le salon de couture — celui d'Alice Bernard le grand premier rôle actuel de la mode — Chaque après-midi, le même public élégant, mondain

et théâtral, se presse, sollicitant la robe ou le manteau qui classe une élégante et qu'il *faudra* avoir porté cet hiver. Comment s'étonner d'ailleurs en regardant la collection exquise de cette "nouvelle", du succès universel qu'elle remporte?... avez-vous vu l'*Epervier* et Véra Sergine, dont on admire sans se lasser et sans les séparer les uns des autres, la beauté, le talent et les toilettes?... avez-vous vu cette petite robe Louis-Philippe en taffetas rose, qui là-bas, dans un des angles du salon, semble être celle d'une poupée de l'époque? avez-vous vu ces tailleurs hardis et cependant discrets, riches et pourtant si simples?.. les manteaux enveloppants, aux coupes originales — amusantes — spirituelles même?... Comment après une visite rue François I[er] s'étonner d'y rencontrer quotidiennement le Tout-Paris le plus chic, le plus élégant, la comtesse de la Rochefoucauld, la marquise de Mun, Madame Hennessy, M[rs] William Barret, Madame Roosevelt, Madame Johnson, Madame Charles Marshall... comment ne pas comprendre, après une dernière heure passée chez "Madame Alice" comme l'appellent affectueusement ses clientes, que Mesdemoiselles Monna Delza. Blanche Guy, Clara Tambour lui confient le soin délicat de les habiller pour la scène?

Installée dans mon petit coin je pensais à tout cela, je notais les jolies choses, les choses inouies d'ingéniosité, de délicatesse, et de chic, qui passaient et repassaient devant moi, comme les tableaux d'une féerie magnifique et je comprenais, et j'applaudissais sincèrement à la vogue de "Madame Alice" qui, fine, souriante, alerte, se prodiguait disant un mot aimable à chacune — faisant plaisir à toutes — et retenant par son charme, des journées entières, ces élégantes venues par curiosité et restées par amitié autant que par coquetterie.

JULIETTE LANCRET.



La Vogue
création de
Gabrielle
11, rue de la Boétie
Paris

Corsets - Déshabillés - Lingerie

Les courses.

La Saison de Deauville fut plus brillante cette année que jamais; après six ans d'interruption, l'on revit tous les habitués, tous ceux tout au moins qu'a épargnés la grande guerre, et cet empressement des sportsmen à retourner vers leur coin favori est de bon augure pour l'avenir; mais c'est déjà de l'histoire ancienne et nous n'en parlerons pas, si ce n'est pour signaler le gros succès des ventes de yearlings qui atteinrent des prix fabuleux. Deux sujets entre autres, dépassèrent les 100.000 francs; l'un *Ksar*, fils de *Brûleur* et de *Kizilgourgan*, fut payé plus de 150.000 francs par M. *Ed. Blanc*, il provient de l'élevage de M. *de Saint Alary;* l'autre, payé plus de 100.000 par M. *Henri Letellier*, est un poulain par *Sardanapale* et *Cassinier* qui est né chez le *B*[on] *Maurice de Rotschild;* ces prix peuvent donner bon espoir aux éleveurs, et les consoler des sacrifices passés.

La saison Normande était à peine terminée, que la *Société d'encouragement* battait le rappel des sportsmen, et les conviait à ses belles réunions d'automne à Longchamp. A vrai dire ces premières journées ne furent pas très suivies, bien des habitués s'étant attardés aux douceurs de la mer ou des montagnes, et d'autres que l'on vit en passant, étant immédiatement repartis vers les grandes plaines, à la poursuite d'un perdreau plutôt rare cette année. Disons de suite qu'ils eurent tort d'abandonner ainsi ces premières réunions, car le sport y fut de tout point remarquable.

La première journée, celle du 31 août, nous permit d'admirer deux beaux produits qui s'adjugèrent les deux *Criteriums; Pendennis* à M. *Macomber* celui des Poulains, et surtout *La Chiffa II* dont la victoire dans l'épreuve des pouliches fut sensationnelle de facilité. Monsieur Georges Proisette, possède là la meilleure jument du moment; à l'heure où ces lignes paraîtront, elle aura probablement changé de propriétaire car elle doit passer en vente prochainement, qui sera l'heureux gagnant de ce gros lot? Le même jour, le *Prix de Chantilly* revenait à *Passebreuil* au B[on] *Ed. de Rotschild*, battant de 3 longueurs *Larrikin*.

Le dimanche suivant, le programme avec les deux *Prix La Rochette* et le *Prix de Jouvence* était tout aussi intéressant. *La Chiffa II* y poursuivait le cours de ses succès, en gagnant peut-être encore plus facilement que huit jours avant. L'épreuve des Poulains revenait à *Odol* battant *Zagreüs* et un lot assez moyen.

Larrikin devait encore se contenter de la deuxième place derrière *Marmouset* dans le *Prix de Jouvence* il devait dans le *Prix de Satory* qu'il gagnait le 21 septembre, trouver une profitable compensation à ces deux honorables échecs.

L'intérêt n'a fait que s'accroître le 14 septembre avec le *Prix de Sablonville*, le *Royal Oak* et l'*Omnium*, cette journée classique est une des plus belles de toute l'année. Le lot des inédits du *Prix de Sablonville* ne m'a pas beaucoup plu, et sauf le vainqueur *Cid-Campéador* à M. *Eknayan*, l'on ne remarquait guère que *Bizoton*, qui portait les couleurs de *lord Derby* et *Rains* à

M. W.-K. Vanderbilt, ces deux derniers ont encore beaucoup à gagner, et je ne serais pas étonné qu'ils vaillent leur vainqueur l'année prochaine.

Stéarine a un peu étonné tout le monde, en gagnant le *Royal Oak*, elle était dans ses bons jours et a gagné en s'échappant comme à chacune de ses victoires; *Hallebardier* seul a pu l'approcher, mais non la menacer. Enfin *A l'ordre*, que l'on avait installé favori sur sa magnifique apparence, a remporté dans l'*Omnium* une très brillante victoire, devant *Eckmühl Plantagenet* et un lot nombreux, où se rencontraient de bons chevaux comme *As* et *Matin*.

On sentait le 21 septembre que les Parisiens étaient rentrés chez eux, le pesage était plus fourni, on commençait à lâcher la tenue d'été, l'on vit même quelques chapeaux à haute forme. L'intérêt de la journée en dehors du *Prix de Satory* dont nous avons déjà parlé, se concentrait sur le *Prix de la Salamandre*, et celui du *Prince d'Orange*. *Pito* et *Campa* les deux représentants de M. *Eknayan* firent une simple promenade de santé, dans le premier, où ils finirent premier et second à trois longueurs devant leurs concurrents. Le *Prix du Prince d'Orange*, fut remporté par *Tullamore*, battant d'une longueur *Verdier*; il est juste de dire que ce dernier a eu un départ déplorable, où il a laissé une partie de sa chance, il est très probable, qu'il eût sans cela été devant la jument de M. *James Hennessy*, comme dans le *Grand Prix de Deauville*... Oui mais! dans ce Grand Prix de Deauville tout le monde s'accorde à dire que c'est lui qui a eu la chance, et que ce jour là *Tullamore* aurait dû le battre, en sorte que chacun des deux a gagné la course qu'il aurait dû perdre, et perdu celle qu'il aurait dû gagner; je ne parle pas des joueurs qui ont dû perdre les deux fois. La voilà bien la glorieuse incertitude! Quoiqu'il en soit, la jument de M. *James Hennessy* et le cheval de M. *A. Pellerin*, sont peut-être ce que nous avons de meilleur cette année, ils ont en tous cas le mérite d'être courageux, honnêtes et réguliers, en même temps que de très beaux modèles; que peut-on demander de plus?

La semaine internationale de Maisons-Laffitte, s'est déroulée du 22 au 27 septembre avec son succès habituel, malheureusement, peu de chevaux étrangers ont fait le déplacement, et aucun n'a gagné, *Earbury*, seul s'est classé deuxième derrière *Observateur* dans le *Prix de la Manche*. *La Coupe d'Or* qui était l'épreuve capitale de ce beau meeting est revenue à *Bambino* battant *Brumado* et *Naufrageur* dans une arrivée sensationnelle, le fantasque cheval du *Chevalier Ranucci* a consolé ainsi son propriétaire de bien des déboires, c'est un beau et bon cheval dont malheureusement le caractère est bien décevant.

Le dernier dimanche du mois nous a offert une grosse surprise; n'imaginez pas que nous y ayons vu une cote sensationnelle, le public des courses est habitué à ce genre d'émotion; il n'y a pas eu de cote du tout, les lads de Chantilly et Maisons-Laffitte s'étant mis en grève pour faire comme tout le monde, les courses ont été simplement annulées. D'ailleurs ne nous plaignons pas, comme il faisait un temps de chien, cela nous a évité un déplacement pénible. Pas de courses, pas de spectacles, temps pluvieux, ce dimanche 28 septembre a été le plus Anglais des dimanches parisiens.

PHIPPS'.


Tout est changé !!
MAXIMA vend
au MINIMUM:
Antiquités
Meubles
Anciens
Tapisseries
Vieilles
Porcelaines
&
Laques
de Chine
Une visite au 3 rue Taitbout s'impose !
BUREAUX d'ACHATS PRIVÉS AU 1er ÉTAGE

Deux Doigts de Politique.

Ah! oui, deux doigts seulement, deux onces, deux grains même, de cette drogue amère, mais hélas! indispensable! M. Huysmans assurait que deux sortes d'humains sont intéressants: les fous et les saints. En politique, seuls les fanatiques et les sceptiques sont dignes d'attention. Toutes mes sympathies vont à ces derniers. N'est pas sceptique qui veut! J'aurais voulu, pour cette première causerie, vous donner des nouvelles de la ratification du traité de paix. Mais Nos Seigneurs les Députés viennent à peine d'en finir et *La Guirlande* d'octobre est sous presse! Les Eminentissimes Sénateurs ne seront pas beaucoup plus pressés. Alors donc quand ratifieront-ils? dites-le moi. Ce qui est admirable, c'est que le Parlement, qui prend son temps avec la France et avec l'Europe, ne représente plus rien que lui-même et n'a d'autre pouvoir que celui de dire: *Amen!* Pourquoi donc un tel déluge de salive intempestive? Eh! braves gens, il s'agit de gagner quelques semaines qui équivaudraient à une prorogation de cinq ou six mois.

Néanmoins, on m'assure que ce bon M. Clémenceau est résolu à *faire* les élections, toutes les élections, avant la Saint-Sylvestre. Que de scrutins, mon Dieu, que de scrutins en deux mois! Nous allons avoir le bonheur d'élire tout ce qui est éligible... Avant d'aborder un autre sujet, laissez-moi me gonfler un instant dans ma dignité de citoyen, d'électeur, veux-je dire, et me contempler dans ma majesté de onze ou douze millionième de Peuple Roi... Et, passons à un autre ordre de scandale.

M. Lenoir, M. Judet et M. Caillaux mijotent au feu lent des fourneaux judiciaires. Le premier de ces messieurs vient d'esquiver le poteau, ce qui est, en l'espèce, le meilleur moyen de gagner la course. Le second médite à Lucerne sur les diverses modalités du patriotisme intégral. Le troisième soigne, à Neuilly, une neurasthénie invétérée et une artério-sclérose normale. Et le peuple attend la justice.

Pendant ce temps, le prolétariat fait des siennes. Sous prétexte que le travail "intensif" peut, seul, sauver la France, les grèves se multiplient; les lettres ne sont pas distribuées, les transports diminuent de nombre et de vitesse. On organise méthodiquement la fainéantise; on systématise le moindre effort; on impose la paresse à tous les "travailleurs".

Les derniers venus au Syndicalisme, les actrices et les acteurs, sont les plus intransigeants: ils ne joueront pas avec les non-syndiqués, na! Des directeurs de théâtre avaient accepté cette ineptie insolente. Nous serions obligés de subir *Samson* joué par le camarade syndiqué Lustucru au lieu et place de M. Lucien Guitry non-syndiqué! L'imbécillité fait prime sur le marché de Paris: c'est la seule denrée qui soit abondante et qui ne perde pas au change. J'accepterai le syndicalisme artistique quand l'article premier des statuts du Syndicat portera ces mots: "Le talent est obligatoire".

La situation extérieure est solide en ce sens que son incertitude est solidement incertaine.

L'Allemagne "désarmée" organise 1°: une armée régulière reconnue par le traité; 2°: une armée territoriale permanente et 3° une armée très-active aux frontières de la Pologne.

La question d'Orient, moins résolue que jamais, est plus embrouillée qu'elle ne l'était en 1855. Aucun Européen ne possède le moindre aperçu sur l'avenir réservé à ce qui fut l'Empire ottoman. La Grande-Bretagne nous subtilise adroitement les morceaux de Syrie, qu'en 1916. elle avait reconnus nôtres, en principe.

Nous n'aurons pas Mossoul, parce que Mossoul a du pétrole et que, par définition, le pétrole appartient aux Anglais. Nous n'aurons Beyrouth et le Liban que si un nommé Fayçal, ou Feyssal, ou Fessale le permet. Et nous n'aurons la Palestine (fichu cadeau), que si nous la rétro-cède un empereur sioniste qui est encore à naître. Par contre, le Royaume-Uni continuera d'assurer les libertés de l'Irlande, de l'Égypte, de la Mésopotamie et de l'Inde, sans oublier la Perse...

En somme, ce qui est établi, ou plutôt, ce qui tend à s'établir de par le monde, c'est un immense Empire anglo-saxon, économico-confessionnel, *business méthodist*... Très gracieux, en vérité. Fort heureusement, les Turcs, les Roumains et les Italiens se font tirer l'oreille et je ne désespère pas que les Français tirent, à leur tour, tant et si bien sur la corde qu'ils la casseront. On nous a déjà fourré la semaine anglaise, nous allons au dimanche londonien! Qu'on nous laisse au moins la semaine latine et l'esprit gaulois. Sinon, je m'établis musulman... Au surplus, m'est avis que si nous avions en France, un Richelieu, fut-ce sa monnaie, il serait facile de dissocier l'empire anglo-saxon et de faire craquer son hégémonie même économique. Français, mes amis, soyons très patients et montrons-nous bonne bête: Aucune difficulté n'est insoluble à qui possède beaucoup de patience, un peu d'adresse et un gramme de hardiesse.

J'ai des excuses plates à adresser aux mânes du Comte Tisza. Figurez-vous que j'avais représenté feu le Premier ministre hongrois comme le fauteur de la guerre universelle. C'était dans un roman-feuilleton, il est vrai. Je fis de lui un portrait effrayant, calqué sur celui de Cromwell par Bossuet: "Il s'est rencontré un homme d'une profondeur d'esprit incroyable"... etc. Or, l'auteur de la guerre, ce n'est pas le Comte Tisza; ce serait, nous affirment les pangermanistes autrichiens, un autre comte du nom de Berchtold. Tisza, au contraire, était pour la paix! Ce n'est qu'en 1919 que l'on nous apprend cela. Soyons toujours prêts à reviser nos jugements... Je vous jure de n'hésiter jamais à me contredire.

F. GAUCHERAND.

Directeur-Gérant : J. Hermanovits

Les livres.

ABEL HERMANT. — L'AUBE ARDENTE, un vol. Lemerre, éditeur.

Voici un livre qui, à peine paru, est devenu comme un mémorial pour les hommes — ainsi que nous aurions dit l'an dernier encore — de la classe 1880. Pour ceux des classes plus jeunes il est un noble enseignement, et pour tous, (pour toutes aussi, car il touchera profondément les femmes par une exquise sensibilité) pour tous il est une précieuse, une passionnante histoire de caractères et un merveilleux album de tableaux. M. Abel Hermant ne s'est jamais montré plus grand peintre d'âmes et de paysages. Il a fait même cette fois mieux que de peindre des individus. Les héros de l'*Aube Ardente*, bien que leur vie personnelle soit d'une simplicité, d'une vérité parfaites, incarnent presque tous en réalité une race — les races qui viennent de s'affronter ou de se reconnaître sœurs. Un épisode de l'action dénonce tout-à-coup leur envergure et le conflit de ces champions explique nos sympathies et nos antipathies passées et présentes, nous avertit pour l'avenir et nous met en garde contre les pièges où nous sommes tombés déjà si souvent. C'est une très haute leçon de politique internationale, et qui portera d'autant plus qu'on ne la sent pas, qu'elle se dégage sans un mot de théorie des modifications de l'existence autour du personnage central, Philippe Lefebvre.

Il est presque impossible de conter les aventures de ce Français, en qui tant d'autres se retrouveront, sans trahir l'auteur. Car le charme constant du roman est fait de notes insaisissables; c'est un art qu'on n'imite pas qui a sauvegardé partout le mouvement et l'intérêt d'une vive intrigue, en n'employant que des couleurs et la perspicacité. Philippe Lefebvre sort du régiment, où il a contracté à dix-huit ans un engagement conditionnel, sans souci d'argent immédiat, mais avec la curiosité de toutes les formes de la vie. C'est "un noble cerveau", déjà fort instruit, éclectique, très libéral et qui se croit un peu citoyen du monde, bien que ses premières fortes émotions lui aient été causées par le siège et l'incendie de Paris, et qu'il en garde, à son insu, une tendresse douloureuse pour la patrie. Oxford, qu'ont vanté ses maîtres, le tente, et il y va passer deux ou trois termes en flâneur intellectuel.

A peine y arrive-t-il, le hasard d'une visite dans une librairie lui fait acquérir le seul volume publié par un poète américain, Ashley Bell: l'œuvre à peine connue, mais d'une saisissante hardiesse, a fait bannir le poète qui vit réfugié à Oxford. Philippe lit ses vers étranges, tout pétris d'humanité, Philippe est conquis: il ne rêve plus que de rencontrer Ashley Bell, et le hasard le plus naturel encore le met presque aussitôt en présence d'un vieillard au sourire divin, qu'entourent comme Socrate des adolescents, mais qui préfère pratiquer avec eux des exercices gymnastiques, et ne professe jamais.

Une camaraderie instantanée se noue entre Philippe et l'un des jeunes gens, l'anglais Rex Tintagel; une aversion non moins soudaine l'éloigne de l'allemand Lembach: tel est le début d'une lutte forcément courtoise qui se

poursuit à Paumanock-House, la villa d'Ashley Bell, où miss Florence, autre splendide incarnation de l'Amérique, accepte des pensionnaires élus — *vocati* — et leur communique les œuvres inédites du maître. Le séjour de Philippe est brusquement écourté par une menace de guerre — l'affaire Schnaebelé, semble-t-il — qui force le Français et l'Allemand à retourner chacun de son côté de la frontière.

Mais auparavant se sont déroulées les scènes les plus gaies entre Rex, Philippe et les autres disciples, entre Philippe et miss Bell, qu'il croit aimer et qu'il admire seulement; auparavant, Lembach a dévoilé les secrets assez laids de sa psychologie, et Ashley Bell a raconté sa vie d'aventures, a parlé des choses qui sont des êtres et qui vivent, et de la Guerre qu'il a vécue en Amérique, passant comme un père universel d'un chevet de mourant à l'autre, — avec une grandeur inoubliable. Lorsqu'il a créé cette majestueuse figure, qui oblige à l'amour, M. Abel Hermant a sans doute songé à Walt Whitman, le poète de l'Amérique moderne. Mais personne en ce cas n'a si amplement compris Walt Whitman, n'a mieux su lui donner toute sa lumière. Ashley Bell est si fort au-dessus des hommes qu'il plane comme un archange sur des groupes d'enfants. Il dit lui-même: "Je suis un Cosmos".

Et c'est bien là le mot qu'on peut appliquer à l'*Aube Ardente*. Ce beau, ce vaste roman est d'une poignante actualité, mais à chaque page éclate en lui ce sentiment de l'universel d'après lequel Gœthe voulait juger les œuvres. Les écrivains contemporains ne nous donnent pas cette joie-là tous les jours. On sait déjà que le grand public a fait à l'*Aube Ardente* le succès qu'elle méritait: comment n'aurait-il pas été séduit par ces fraîches aquarelles des bains d'Oxford, de la Mésopotamie, du cottage anglais, et par ces figures si douces et si plaisantes d'étudiants? On sait que les lettrés garderont jalousement ce temple serein élevé par une souriante sagesse. Dans les bibliothèques où l'*Aube Ardente* va prendre sa place, on laissera un vide à côté d'elle pour recevoir bientôt la *Journée Brève*, que la *Revue de Paris* vient de publier, un autre vide encore pour le troisième volume qui donnera toute sa portée à l'arche immense jetée ainsi sur le temps, et qui justifiera cette promesse du titre de l'*Aube Ardente*: "D'une guerre à l'autre guerre".

M. JEAN DE GRANDVILLIERS publie chez Calmann-Lévy:

"Le Prix de l'Homme". — C'est le journal d'un combattant, le véritable journal d'un combattant, cette fois! Aucun parti-pris: de l'observation, des images, des impressions personnelles, beaucoup de psychologie, un peu de poésie... un très bon livre! Il n'a qu'un défaut, ce livre: il vient un peu tard; il paraît à une époque, où le public n'est guère disposé à faire bon accueil à un ouvrage de guerre: il en a trop lu.

Assurément, ce volume est un des plus complets qui aient été publiés sur les événements de 1914-16. Il possède toutes les qualités réalistes qui ont valu le succès d'un certain autre ouvrage de guerre; mais il possède en outre une étude approfondie des moindres détails, d'intéressantes considérations d'ordre philosophique, et surtout beaucoup de vérité. Et cette vérité est

scrupuleusement respectée, parce que l'effet n'est jamais qu'une conséquence du sujet, au lieu d'être constamment recherché au détriment de la sincérité, comme il est, hélas ! très fréquent.

Étrange, passionné, sensuel, tout de charme et de poésie, le petit volume que Mme RITA HARRY publie à la librairie Ollendorff, sous le titre : "*Le Divin Amour*", est un des meilleurs qui aient paru en librairie depuis quelques mois...

C'est Gypsée qui sourit, Gypsée qui cueille des roses, Gypsée qui chante, Gypsée qui danse, Gypsée qui se pâme sous la caresse ardente d'une femme qui l'aime. Evidemment, c'est curieux; c'est surtout un peu incompatible avec nos goûts d'Occidentaux; mais, dans l'ouvrage de Mme Rita Harry chaque scène se déroule sous le soleil d'Orient et parmi d'innombrables fleurs. C'est un peu comme le rêve très joli d'une fumeuse d'opium. Ce livre, d'ailleurs, est celui d'une orientaliste fervente qui possède des dons incomparables d'évocation. Tout n'est qu'image, croquis d'impressions, parfois même simple schéma. Le style, lui-même, est aussi original que le sujet et s'y allie parfaitement. C'est, invariablement, sous une forte impression de charme que le lecteur termine chaque chapitre... Il est délicieux ce petit livre : il sera maintes fois relu.

"*Cézanne*", tel est le titre d'un volume que M. GUSTAVE COQUIOT vient de publier à la librairie Ollendorff...

C'est d'abord l'histoire du jeune Cézanne rêvant dans sa petite ville natale de Provence et faisant de beaux projets d'avenir, invariablement contrariés par un père rebel à toute carrière artistique. Puis, c'est presque le succès : le père cède et conduit lui-même son fils à Paris où Zola l'attend depuis longtemps. Alors, tour à tour, ce sont les longues heures de labeur et de patience à l'Académie Suisse du quai des Orfèvres, les randonnées dans le Parc d'Issy-les-Moulineaux et les réunions joyeuses entre artistes.

En 70, la guerre intervient. Cézanne se réfugie au Jas de Bouffan; et, ce n'est que la paix signée, qu'il part pour Anvers-sur-Oise, tandis que Pissaro s'établit non loin de là, à Pontoise.

Dès lors, c'est l'existence vraie de Cézanne qui commence. Il expose, et fait connaissance avec le public, qui se montre sévère et parfois hostile. Allié à Pissaro, Claude Monet, Sisley, Renoir, Berthe Morisot et Guillaumin, il ne désespère pas et travaille avec une ardeur constamment renouvelée. Enfin, après une exposition dans l'une des galeries importantes de la rue Laffitte, Paul Cézanne est déclaré "le plus haut de tous les peintres, le plus original, le plus étrange et le plus rare d'entre les plus rares".

... M. Coquiot, après avoir ainsi tracé la vie entière du peintre, revient en arrière. Il s'attarde de nouveau au Jas de Bouffan, à Marseille et à l'Estaque. Parlant tantôt de l'œuvre et tantôt de la vie intime de Cézanne, il fait indistinctement œuvre de critique et de biographe. Ce n'est qu'au

retour définitif du peintre à Aix-en-Provence, qu'il se désintéresse des questions de détail, pour en arriver même à terminer son ouvrage par une simple nomenclature des toiles les plus célèbres du maître.

M. Coquiot a joint à la documentation précise un style facile et agréable. C'est beaucoup d'habileté chez un critique d'art; et c'est ce qui fait, d'ailleurs, de ce livre nouveau, une acquisition pour l'histoire de la peinture et un bon volume pour le domaine des lettres.

Sobre, circonstancié et d'une documentation concise, tel est le mémento que M. JONNESCO publie à la librairie Payot, et qu'il intitule "*La Question Roumaine*".

C'est d'abord, en quelques pages, l'histoire de la Roumanie d'autrefois. Puis, ce sont ses aspirations actuelles, ses luttes récentes contre l'emprise germanique, ses heures d'angoisse et de persévérance, ses espoirs d'avenir et sa confiance en la justice des peuples aux côtés desquels elle a combattu.

M. Jonnesco, dans le cours de son développement, reste aussi impartial qu'un historien peut l'être. Il exprime néanmoins son vif désir de voir enfin la Roumanie directrice absolue des questions d'Orient. C'est dans une démocratie unissant les peuples d'Europe, qu'il entrevoit l'accomplissement de ce rêve; et c'est sur ce vœu nettement formulé que se ferme son livre.

M. RENÉ PUAUX, lui, dans un sentiment hellénophile un peu exhalté, publie à cette même librairie Payot un ouvrage qu'il intitule "*L'Égéide*".

Ce livre ressemble trop aux innombrables volumes de propagande qui viennent d'être publiés par des auteurs et des hommes politiques grecs. C'est encore un appel à l'Europe en faveur de la prépondérance hellène dans la Méditerranée orientale.

Comme la plupart des hellénistes fervents, M. Puaux n'envisage de régénérescence grecque qu'au détriment de la Turquie. Nous sommes d'opinion absolument contraire.

LA GUIRLANDE.



GORVEL. SC — BRUNELLESCHI.

LA GUIRLANDE

2[e] Fascicule — Vingt francs — Novembre 1919.

La Guirlande

Album mensuel d'Art et de Littérature

Sous la direction littéraire de
Monsieur Jean Hermanovits.

Sous la direction artistique de
Monsieur Brunelleschi.

Imprimé par M. François Bernouard.
Enluminé par M. Jean Saudé.

Le tirage de cet Album est restreint à huit cents exemplaires.

Numéro : 601

Phili

ou par delà le bien et le mal
Conte moral, en prose, par
Monsieur ABEL HERMANT
Illustration de M. Brunelleschi.

Le Testament
Nouvelle en prose, par
Monsieur PAUL BOURGET
(de l'Académie Française)
Illustration de Monsieur Benito.

Complainte
poëme par Madame A. de NOAILLES
Illustration de Monsieur George Barbier.

Le bon ton au Théâtre
prose par Monsieur ANDRÉ BRULÉ
Illustration de M. Brunelleschi.

Une lettre de Paris
prose par Monsieur RIP
Illustration de M. Joseph Hémard.

La Parisienne
propos par Monsieur ANDRÉ de FOUQUIÈRES
Illustration de M. Mahias.

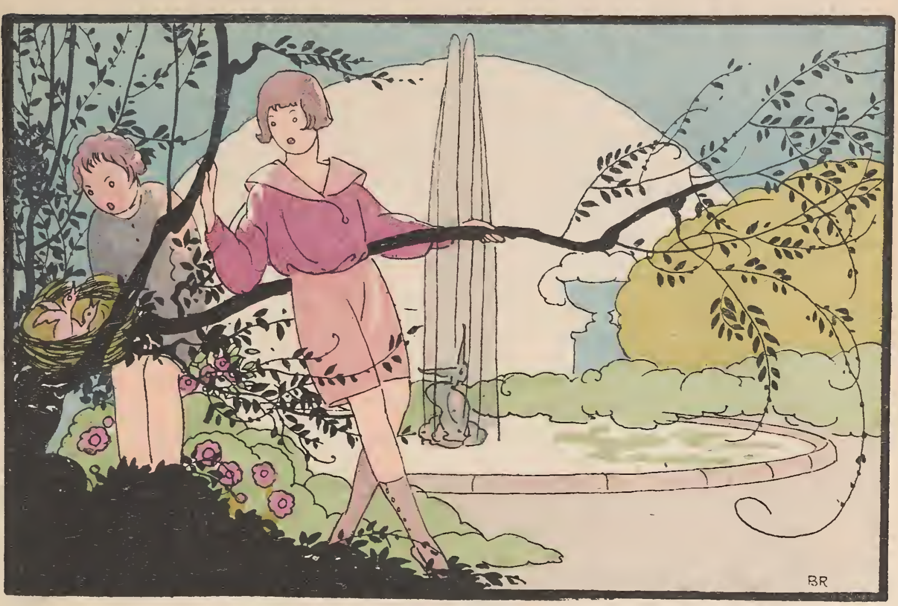
Elégances Parisiennes
Propos par JULIETTE LANCRET

Pour vous, Mesdames
Propos par PAMÉLA

Hors-texte :
Un soir à Venise, dessin inédit de M. BRUNELLESCHI
La Leçon bien apprise, dessin inédit de M. GEORGE BARBIER
Monsieur André Brulé, dessin inédit de M. BRUNELLESCHI

Modèles des Grands Couturiers exécutés par Messieurs
GEORGE BARBIER, BRUNELLESCHI, MAURICE TAQUOI


BRUNELLESCHI



Phili

ou

Par delà le bien et le mal.

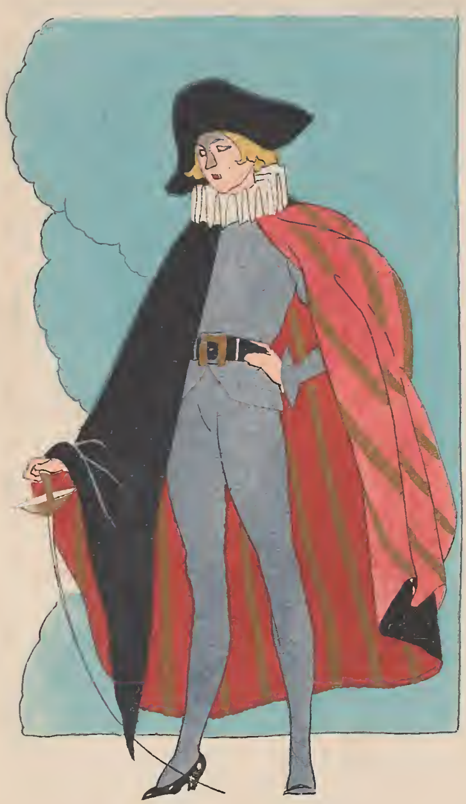
Conte moral.

II

Préparatifs d'exil.

Comment ? C'est toi ? s'écria Philippe-Egon, quand il vit le président du Soviet.

Il ne le put envisager d'abord, attendu que ce personnage était déjà plié en deux derrière la porte et traversa tout le salon des audiences sans se redresser. Il est surprenant qu'un président de soviet, élu depuis cinq minutes, marque si obséquieusement son respect à un prince qui vient d'abdiquer



depuis le même temps, et qu'il ait l'usage des cours au point de savoir faire le plongeon ; mais Phili ne s'étonna plus de rien lorsqu'il reconnut son frère de lait. Otto Müller avait donc précisément dix-huit ans et demi comme le grand-duc, qui n'est point l'âge canonique pour gouverner les peuples, et encore moins pour les ameuter contre le gouvernement établi. Mais Otto, de même que Philippe-Egon, avait tous les genres de précocité.

Ce jeune homme, d'une figure agréable, semblait aussi avoir sucé le même lait que Chérubin; mais, comme disait Fritz Mosenthal en son jargon métaphysique, il était en acte tout ce que le *Cherubino d'amore* de la comédie est en puissance; et cela signifie, pour parler chrétien, qu'il n'avait pas coutume d'en conter aux arbres du parc ni aux nuages du ciel. Si de jour ou de nuit son cœur soupirait, il n'en demandait point sottement la cause au premier venu, sachant fort bien de quoi il retourne. Enfin, il n'avait pas plus de mémoire que cette vilaine femme du roman de Pétrone, qui "ne se souvient pas d'avoir jamais été vierge". Bref, les mœurs de ce gamin étaient invraisemblables, et il n'avait pas une petite part de responsabilité dans le dévergondage de son frère de lait, avec qui, malgré la différence des rangs, il vivait

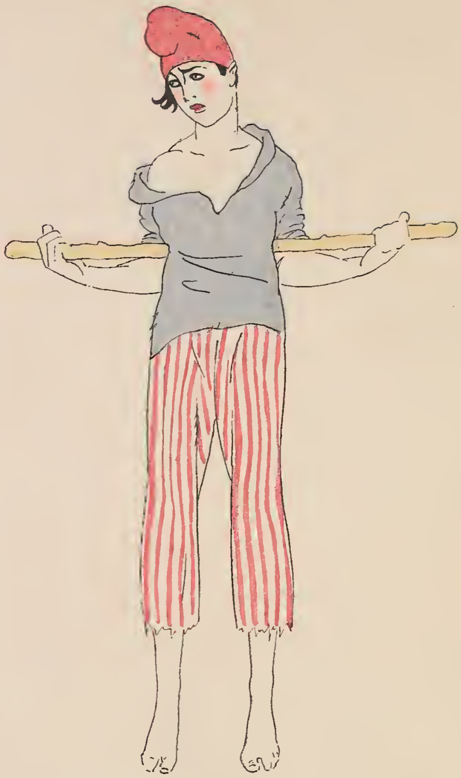
sur le pied de la plus grande familiarité. comme il se doit dans une cour allemande patriarcale.

Fils du deuxième jardinier de Son Altesse Sérénissime, mais favori du prince dont il partageait les jeux les moins innocents, il n'avait point le temps d'exercer un métier manuel et était par là même tout désigné pour présider les conseils de travailleurs. Il avait seulement un petit emploi. mal défini, au théâtre grand-ducal : il figurait quelquefois, et il rôdait dans les loges. Il "tournait" aussi des films, dont la censure autorisait rarement la présentation au *profanum vulgus,* et dont Phili donnait le régal à ses intimes dans les appartements privés du château.



Il quittait si peu son maître qu'il lui était presque impossible de ne le point tromper avec Mignon et même avec les amies passagères, au fur et à mesure. Pour que Phili ne s'en aperçût point, il aurait fallu que ce jeune prince fût aveugle comme le roi Candaule, ou que Müller se rendît invisible comme Gygès : il ne s'en donnait point la peine, ou plutôt il s'en gardait bien ; Mgr. le grand-duc avait trop d'esprit

pour être aveugle ou n'être point philosophe, trop de perversité pour n'apprécier point l'amusement de cette clairvoyance et le ragoût de cette philosophie. Si le mariage de Phili et de sa cousine Sophie-Charlotte n'eût été un mariage blanc, ils eussent fait, dès le premier jour, fatalement, ménage à trois.



La coquetterie n'était pas le moindre vice d'Otto Müller. Artiste de théâtre, ayant la clef du magasin, il avait cru devoir se déguiser un peu pour la circonstance. Il avait déniché quelques nippes d'une pièce française de l'époque révolutionnaire. Il portait une veste ronde, une espèce de carmagnole, et un pantalon rayé; les pieds nus, vu le prix du cuir et la pénurie des chaussures, mais cela n'allait point mal avec l'ensemble; et il s'était discrètement fardé le visage. En tout autre temps, l'on eût été alarmé de le rencontrer ainsi fait, le soir, au coin d'une rue. Phili, régisseur avant d'être grand-duc, ne put se défendre de regarder d'abord au costume, et l'approuva. Puis, il dit:

— Ah! c'est toi leur chef? C'est donc pour cela qu'on ne t'a pas vu ici de la matinée?

— Le temps ne m'a pas semblé moins long qu'à Votre Altesse Sérénissime, répartit ce fat, qui se savait indispensable. Mais Monseigneur daignera m'excuser: je ne pouvais être

partout à la fois, et il devine que je n'ai pas dû perdre une minute pour organiser la révolution en deux heures.

— C'est un record, dit le prince.

Frédéric Mosenthal, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, ne manqua point d'interrompre l'orateur pour rappeler que l'Allemand a le génie de l'organisation, ce que nul ne songeait à oublier ni à nier. Otto, se tournant alors vers lui, avec une extrême déférence, avoua que les conseils de monsieur le professeur avaient été fort utiles au peuple et l'en remercia.

— Quelles mesures avez-vous prises jusqu'ici ? dit le grand-duc, par curiosité ou par politesse.

— Monsieur le professeur a su nous faire comprendre, dit Müller, qu'une petite ville comme Silberberg est le champ d'expérience rêvé, et que l'on y peut procéder beaucoup plus hardiment que dans une capitale. La révolution n'a éclaté chez nous qu'au moment que nous avons appris par téléphone qu'elle éclatait à Berlin, mais elle n'est pas à l'instar de Berlin. Elle est intégrale. Ils sont forcés là-bas de ménager tous les choux et toutes les chèvres : ici nous ne ménageons rien, et il n'y a pas l'ombre d'un compromis dans toute notre constitution.



— Vous avez une constitution! Déjà ! s'écria le prince, vraiment transporté d'enthousiasme.

— C'est monsieur le professeur qui a bien voulu la rédiger, dit Otto Müller, en s'inclinant encore jusqu'au plancher devant Mosenthal. Le premier article est seul calqué sur celui des Prussiens, et comme ils proclament que l'empire



est une république, nous proclamons que le grand-duché en est une autre. Mais nous sommes allés beaucoup plus loin, du premier coup, dans la voie de la socialisation ; et après avoir supprimé — cela va de soi — la propriété privée, nous avons socialisé, outre les instruments de travail — cela va également de soi — les instruments de plaisir.

— Tu veux dire : les femmes ? fit le grand-duc.

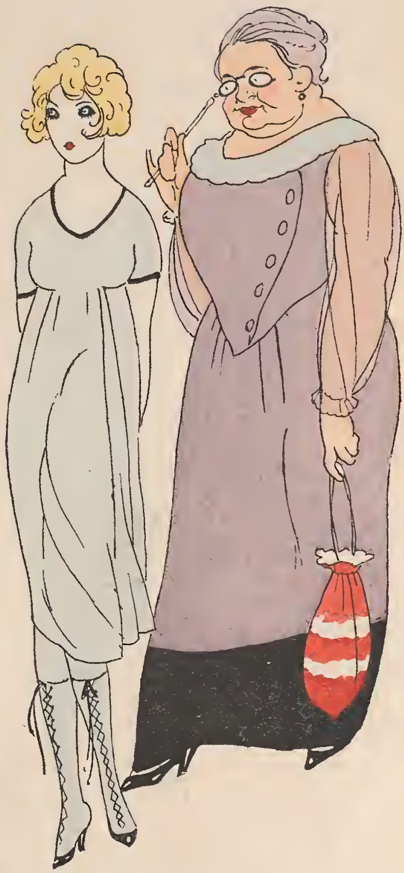
— Entre autres, répondit Müller.

— Cela ne change pas grand'chose, dit Philippe-Egon, qui faisait volontiers, ou croyait faire, de l'esprit à la française.

— Non ! dit Otto Müller en pouffant de rire avec la même complaisance que si le grand-duc eût encore été sur son trône.

— Comment : pas grand'chose ? dit Mosenthal scandalisé. Ce qui n'était que dans l'usage est désormais inscrit sur les tables de la loi, et tu appelles cela "pas grand chose" !

— Tu as raison, dit Philippe-Egon, toujours docile. Mais pour moi, pratiquement, cela n'y fera ni chaud ni froid... Alors, reprit-il après une courte pause, je n'ai plus rien, ni terres, ni argent, ni maîtresses, ni même épouse légitime; tout cela est socialisé, jusques et y compris Sophie-Charlotte?



Cette réplique, si facile à prévoir, surprit et bouleversa le président du soviet.

— Votre Altesse Sérénissime nous croit bien ingrats, dit-il, en rougissant comme un enfant que l'on gronde et qui ne le méritait point. Elle doute de notre cœur, elle a tort. La mesure de socialisation est générale; mais tout ce qui appartient à notre bien-aimé prince en est excepté: valeurs, meubles, immeubles, etc...

Il hésitait, Philippe-Egon le souffla.

— Et les poules, dit-il.

Cette locution familière suffit à rasséréner le président. Il rit encore; et comme, sans mépriser les biens meubles et immeubles, il s'intéressait aux poules davantage, il protesta.

— Si un seul des trois cent quatre-vingt-dix-huit garçons qui présentement composent tout l'effectif mâle de Silberberg se permettait de lever seulement les yeux sur Mlle Mignon, c'est à moi qu'il aurait affaire.

— Je m'en doute, fit le grand-duc; mais tu n'auras point le souci de la protéger, car je l'emmène.

— Comment, tu l'emmènes ? s'écria Otto Müller, oubliant, en son trouble, qu'il avait ordinairement le tact de ne tutoyer son auguste camarade que dans l'intrinsèque des petits appartements. Tu l'emmènes ! Où l'emmènes-tu ? Tu as donc l'intention de nous quitter ?

— Tu parles ! dit le grand-duc. Je suis libre comme l'air et j'ai une jolie fortune. Qu'est-ce qui me retiendrait ici.

— Ceux qui t'aiment, repartit le président du Conseil des ouvriers et soldats avec une puérilité qui n'était pas sans grâce.



Il avait le cœur si gros que vraiment il semblait près de pleurer ; mais ces faiblesses ne touchaient point Philippe-Egon, et Otto, qui le savait, poursuivit plus adroitement :

— Monseigneur, ce n'est pas le moment de fuir Silberberg quand on va s'y amuser.

— Je ne m'y amuserai jamais plus que je n'ai fait depuis cinq

ou six ans. J'ai épuisé toutes les ressources que cette résidence peut m'offrir, et j'ai hâte de visiter le reste du monde... Quel lieu d'exil choisirons-nous ? ajouta-t-il, s'adressant à Mosenthal.

Le professeur murmura :

— Venise ?...

— Gros malin ! Crois-tu que je n'y aie pas songé ? Mais nous sommes en guerre avec l'Italie. Tant que la paix ne sera pas signée, il nous faudra, bon gré mal gré, se contenter de la Suisse.

— C'est gai ! dit Mosenthal.

— Plus peut-être que tu n'imagines. J'ai des tuyaux.

Otto Müller s'écria d'une voix suppliante :

— Au moins, Monseigneur, emmenez-moi !

— Non, mon vieux, dit le prince. Je suis libre, tu ne l'es plus. Ta grandeur t'attache au rivage. Va, va présider ton soviet.

Otto n'y alla peut-être point, mais il sortit de la salle en poussant un cri de désespoir.



Sans y prendre garde, Philippe-Egon instruisit Fritz Mosenthal qu'il comptait de partir le soir même et le pria d'en aviser Mignon.

— Et toi, dit-il avec bienveillance, qui emportes-tu ?

— Rien ni personne, répondit Mosenthal. Je ne conçois pas que l'on s'encombre de tels *impedimenta*. Au point de civilisation où nous sommes parvenus, on trouve toujours sa pâture à l'étape.



— Je suis bien de ton avis, répondit Philippe-Egon; mais je ne puis malheureusement pas suivre ton exemple. Ai-je le droit d'abandonner Mignon ?

Il soupira et, dans l'instant même qu'il soupirait, eut de soupirer une deuxième raison; car le grand-maréchal, qui était sorti sur les talons d'Otto Müller, fit sa rentrée, pour annoncer à Son Altesse Sérénissime que Son Altesse Sérénissime Mme la grande-duchesse souhaitait entretenir Son Altesse Sérénissime.

— Je l'avais oubliée ! dit le grand-duc, pressentant ce que l'on appelle, même dans les cours, une tuile. Qu'elle vienne !

Sophie-Charlotte parut aussitôt, escortée de sa duègne, Mme la baronne de Krakus. C'est une demi-polonaise, demi-allemande, qui prétend descendre du fameux Krakus, fondateur de Cracovie. Cette généalogie est fabuleuse, d'autant que Krakus n'a jamais existé. Phili considéra les deux femmes et parut fort satisfait de l'examen. Lorsque Sophie-Charlotte lui demanda : « Que pensez-vous faire de nous ? » à peine lui laissa-t-il le loisir d'achever, et il répondit galamment :

— Vous ne supposez pas que j'aie eu jamais l'idée de vous plaquer, ma chère ?

Il ajouta cependant :

— Vous m'excuserez si vous apercevez dans ma suite quelqu'un que l'humanité seule, à défaut de tout autre sentiment, m'interdirait de laisser ici, en proie à cette populace.

— Comment donc, mais c'est trop naturel ! repartit Sophie-Charlotte sans le moindre embarras. Croyez bien que

moi-même, si j'avais quelqu'un, je me ferais un devoir de ne vous le point cacher ; mais hélas ! je n'ai personne.

Quand elles furent sorties, Philippe-Egon dit à Mosenthal :

— Sais-tu que ma femme est désirable, de surcroît spirituelle, et que la duègne a l'air d'une appareilleuse ? Où avais-je la tête de croire que je pusse me passer, en voyage, de l'une et de l'autre ?

La porte s'ouvrit avec fracas, Otto Müller entra en coup de vent.

— Monseigneur ! Monseigneur ! cria-t-il. Mon cher Phili ! J'accompagne Votre Altesse Sérénissime ! Tout s'arrange. Ils m'ont renversé. J'ai cessé de plaire. Ou j'ai donné ma démission. Je suis si fou de joie que je ne sais plus. Et je suis nommé ministre plénipotentiaire de la république grand-ducale à Genève !

— Nous nous en félicitons, monsieur le ministre, dit le grand-duc. C'est précisément à Genève que nous avions dessein de nous retirer.

Abel Hermant.



(à suivre).



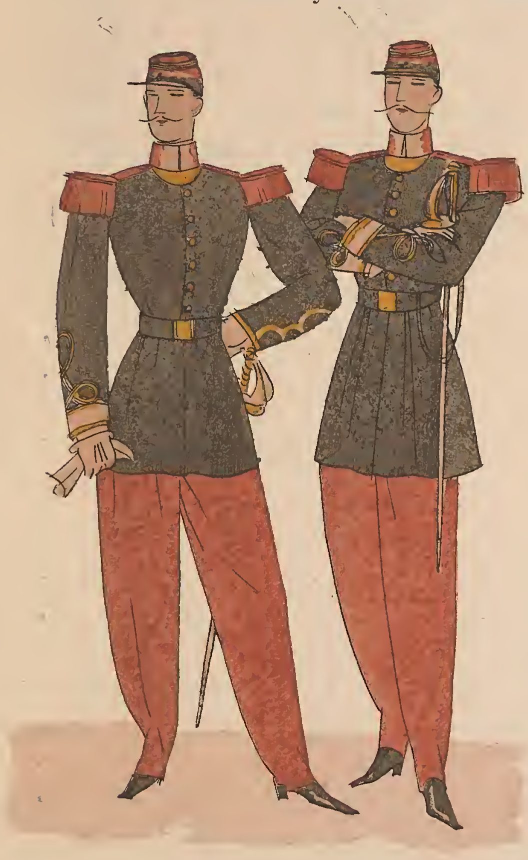
Le testament

I

Depuis une semaine, Maxime de Servières n'arrivait pas à secouer une obsession dont il avait été saisi dans des circonstances particulièrement tragiques. L'énoncé seul des faits suffira pour expliquer ce trouble. Huit jours donc auparavant, il avait reçu la visite d'un domestique qu'il avait aussitôt reconnu pour être celui d'un certain M. Souty, un ami de sa famille, qu'il ne voyait plus que par intervalles depuis des

années. Ce Souty était un ancien officier, comme le père de Maxime. Il avait démissionné, comme le père de Maxime encore, avec le grade de capitaine, et les deux camarades étaient venus s'établir à Paris, presque en même temps. Depuis sa plus lointaine enfance le jeune homme se souvenait de la présence assidue chez eux de Raymond, — comme Servières appelait son ami. Madame de Servières vivait alors. C'était depuis sa mort, arrivée il y avait cinq ans, que Souty s'était retiré à Versailles, à cause de sa santé toujours plus chancelante. Le domestique, un ancien ordonnance, demeuré au service du capitaine retraité, était venu dire à Maxime :

— " M. Souty est bien malade. Il m'a envoyé à Paris demander à M. Maxime de Servières qu'il vienne le voir avant son départ. C'est comme cela qu'il parle de sa mort... Il aurait voulu voir aussi M. de Servières, mais il sait que M. de Servières n'est pas à Paris".



— " En effet ", avait répondu Maxime, " mon père est en Bretagne ".

Sur le moment, le jeune homme n'avait été étonné ni que le mourant désirât lui dire adieu; ni qu'il eut employé ce moyen singulier, un messager personnel, pour lui communiquer ce désir, quand un télégramme,

semblait-il, aurait suffi ; ni enfin que le malade fût à ce point au courant des moindres faits et gestes de son père, alors que les relations étaient devenues très rares entre eux. A vingt cinq ans, l'idée de la mort, là, toute proche, inflige à la sensibilité un désarroi qui ne permet plus le raisonnement. Pourtant, Maxime ne put s'empêcher de trouver étrange l'insistance du domestique, quand il eut répondu qu'il irait à Versailles dès l'après-midi.



— " Mais c'est maintenant qu'il faut venir, avec moi, Monsieur Maxime, avec moi " répétait cet homme qui ajouta, après un instant de visible hésitation : " Cette après-midi M. Osselin sera là et, peut-être, ne vous laisserait-il pas entrer ".

— " Qui est M. Osselin ?" interrogea Maxime.

— " Un cousin éloigné de M. Souty... Il s'est installé à son chevet depuis qu'il le sait malade. Il est venu de Limoges, où il habite, pour hériter... Je suis sûr qu'il a payé l'autre valet de chambre pour l'avertir... C'est son droit. Mais il perd son temps... Alors vous comprenez... Enfin, il veut que personne n'entre. Mais je suis là. Il a dû passer la matinée à Paris, afin de consulter un homme d'affaires sans doute. M. Souty m'a envoyé aussitôt vous chercher "...

Pourquoi les yeux de ce garçon avaient-ils, pendant qu'il prononçait ces paroles, un regard dont Maxime demeura gêné ? C'était de ces yeux qui *savent*. Mais quoi ? Il était au service de Raymond Souty depuis trente cinq ans. Entre un maître et un serviteur qui ne se sont pas quittés pendant un tel laps de temps, il s'établit une intimité d'un ordre très particulier, faite de l'inombrable quantité de petits détails de vie privée à laquelle ce serviteur a dû se trouver mêlé. Visiblement celui-ci, en venant chercher le fils de M. de Servières, obéissait à une volonté de son maître dont il comprenait les causes profondes. Lesquelles ? Le jeune homme ne se le demanda pas tout de suite, mais il sentit le



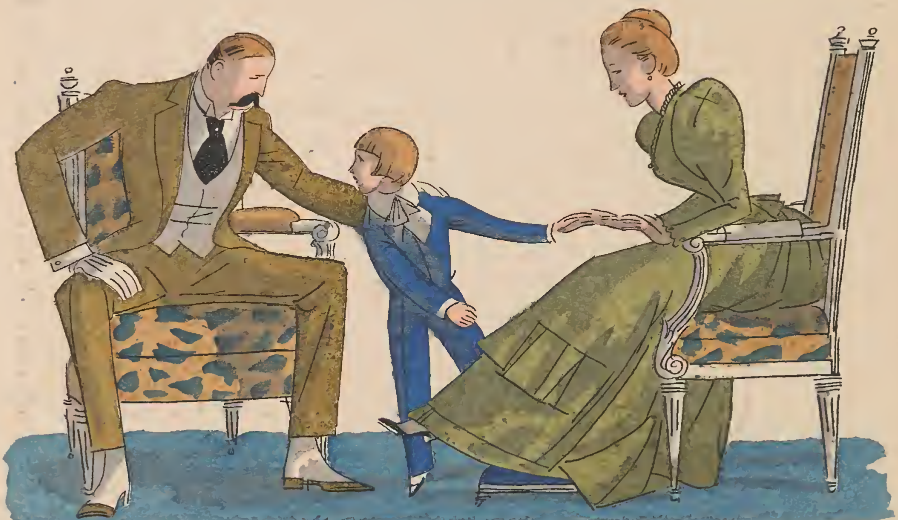
mystère. Des questions lui vinrent aux lèvres, qu'il ne posa pas, comme si déjà quelque chose de redoutable lui apparaissait, obscurément. C'est qu'il avait lu aussi, cela, dans le regard du messager, que les siens et lui-même étaient mêlés à ce mystère. Ce ne fut pourtant qu'un éclair, et il répondit au domestique :

— " C'est bien. Je vais avec vous ".

— " L'automobile est à la porte ", reprit l'homme, " nous arriverons plus vite ".

Cette précaution de hâte était de nature à redoubler la sensation d'énigme déjà éveillée chez Maxime. Elle ne fit que grandir durant les quarante minutes que la voiture mit à

franchir la distance entre la place Saint-François Xavier où habitaient les Servières et la rue de l'Orangerie à Versailles. C'était là que Raymond Souty s'était retiré, là qu'il achevait, dans la solitude, une existence dont Maxime avait si souvent entendu dire par des amis communs qu'elle avait été très brillante. Tandis que l'automobile allait, traversant par ce matin de Décembre les allées désertes du parc de Saint-Cloud et les bois dénudés de Ville-d'Avray, les images avaient afflué par centaines dans le cerveau du jeune homme, lui montrant l'ancien officier, tel qu'il l'avait vu du temps de



ses assiduités dans leur intérieur. Que de fois, sur le point de partir pour le collège Stanislas, où il était élevé, il était venu prendre congé de sa mère, et Raymond Souty était là, qui, lui aussi, embrassait le petit garçon au front, lui flattait les cheveux de la main, lui disait des mots d'encouragement ! Plus tard, quand Madame de Servières était tombée malade, qui donc parmi leurs amis avaient témoigné au mari et au fils une affection plus constante ? L'enterrement de sa mère s'était évoqué devant l'esprit de Maxime avec une précision presque hallucinatoire, et le

visage de Souty comme détaché parmi les inombrables faces des suiveurs de convoi...

Depuis cette mort, puisqu'il n'habitait plus Paris, Souty avait de moins en moins fréquenté leur maison. Mais, ces souvenirs justifiaient trop le désir que cet assidu d'autrefois avait éprouvé à son lit de mort, de revoir, à défaut de son ami en voyage, l'enfant de cet ami qu'il regrettait d'avoir négligé. Maxime s'était dit cela, et il n'était pas arrivé à vaincre l'inexplicable malaise dont l'attitude du domestique avait été le principe. Il regardait le dos de cet homme maintenant, assis à côté du chauffeur, sur l'avant de l'automobile. La tentation le prenait de le faire entrer dans la voiture, de l'interroger — sur qui et sur quoi ? — Il n'avait pas donné suite à cette idée pour ne pas rencontrer ces prunelles de complice, dont l'expression lui fut de nouveau insupportable, quand, l'automobile s'étant enfin arrêté dans la vieille rue du vieux Versailles et devant un vieil hôtel à façade délabrée, cet homme, descendu du siège, vint ouvrir la portière et dire :



— " C'est ici ". Et il avait ajouté d'une voix presque suppliante : " Il y a des moments où il a l'air de ne pas avoir tout son esprit... Ne lui demandez rien, Monsieur de Servières. Ne faites pas attention s'il vous dit des choses qui vous

surprennent... Il est si faible de tête! Mais, s'il ne vous avait pas vu, il serait mort désespéré"...

Le mourant était veillé par une religieuse que le domestique fit sortir de la chambre aussitôt qu'il y eut introduit Maxime. Dans la clarté triste qui tombait des hautes fenêtres, celui-ci avait contemplé, avec un affreux serrement de cœur, ce masque auquel les ignorants ne se trompent pas plus que les savants, cette décomposition hagarde des traits où la fin toute proche a déjà empreint son horreur. M. Souty mourait d'une maladie de foie. L'ictère avait sculpté en jaune tous les méplats de ce visage, jadis très beau, où les yeux brulaient d'une flamme, ses paupières s'abaissaient sans cesse dans un mouvement d'une infinie lassitude, et ses mains amaigries avaient déjà ce geste automatique, par lequel les agonisants semblent se raccrocher à leurs draps. Quand le domestique lui eut dit ou plutôt crié :



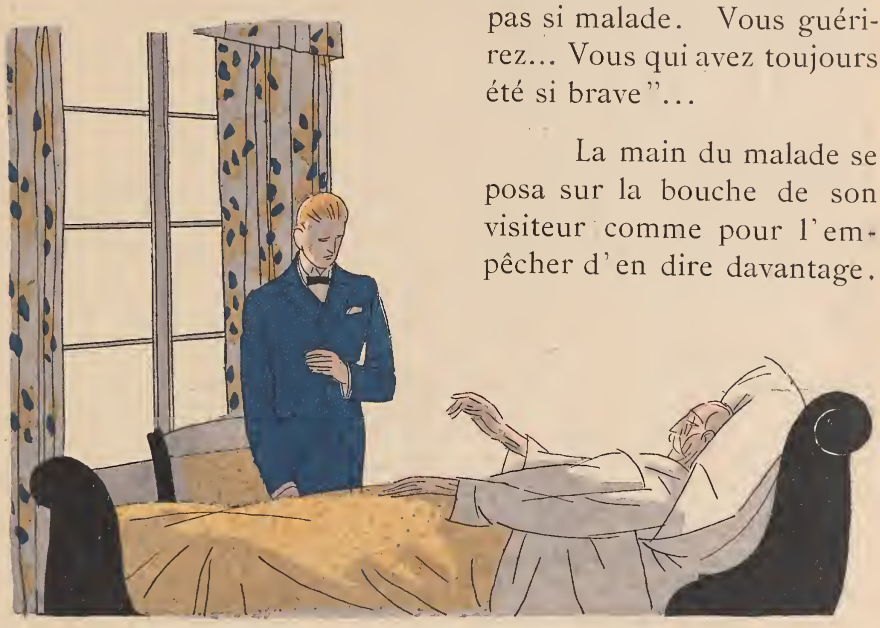
— " C'est Monsieur Maxime de Servières qui vient vous voir"...

— " Maxime ? " répéta le malade d'une voix sans accent où ne passait aucune pensée — une de ces voix comme en ont les déments et pour lesquelles les médecins ont créé le mot si expressif d'*écholalie,* le parler par écho --- " Maxime... Maxime"... Il se retourna cependant et fixa le jeune homme. Peu à peu, celui-ci vit la conscience revenir sur cette physionomie. Le mourant l'avait reconnu. Il se réveillait de ce demi-coma, pour retrouver, avec la conscience, une

idée qui lui était sans doute horriblement douloureuse, car, de ses yeux toujours fixés sur Maxime, des larmes commencèrent de couler, de longues larmes. En même temps, ses bras s'étaient soulevés, pour attirer à lui le jeune homme qui se pencha sur le lit d'agonie en répétant de ces phrases de banal réconfort comme on en prononce presque malgré soi, auprès des moribonds :

— "Il ne faut pas vous mettre dans de pareils états Monsieur Souty, vous n'êtes pas si malade. Vous guérirez... Vous qui avez toujours été si brave"...

La main du malade se posa sur la bouche de son visiteur comme pour l'empêcher d'en dire davantage.



Il essaya de parler à son tour, mais il avait si peu de souffle que ses mots n'arrivaient pas à l'oreille de Maxime, qui finit cependant par distinguer cette dernière phrase :

— "Maintenant je t'ai tout dit"...

— " Pouvez-vous me répéter ce que vous voulez

exactement", interrogea Maxime "je n'ai pas bien entendu"...

— "Tu n'as pas bien entendu?" fit Raymond Souty. Et, comme si ce dernier effort l'avait épuisé: "Ah! Il est trop tard, tout est fini... Mais, le testament... Dis-lui"... Le souffle lui manqua de nouveau. Avec ses mains, que l'abaissement de la température, propre à cette terrible maladie, rendait glacées, il esquissa un dernier geste, celui de caresser le visage de Maxime. Il balbutia encore aussi distinctement ces quelques syllabes: "Marie"... C'était le nom de la mère du jeune homme. Il ajouta: "Mon enfant"... d'une manière déchirante, puis encore: "Adieu... Le testament... Dis-lui que s'il ne m'a plus vu"... Et ses bras retombèrent, dans une attitude d'impuissance accablée. Ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux. Maxime eut peur qu'il n'eût passé ainsi. Il courut jusqu'à la pièce voisine



appeler le domestique qu'il trouva faisant le guet devant la porte. Ce n'était qu'une alerte. M. Souty, après quelques minutes avait repris ses sens, mais dans un état d'épuisement qui ne lui permettait évidemment plus de causer. D'ailleurs, l'inquiétude du domestique indiquait trop qu'il redoutait un retour inopiné de M. Osselin, le cousin

absent ; et Maxime de Servières était parti de Versailles, soulagé d'avoir ce prétexte pour fuir cette maison et cet ancien ami de sa famille, sur lequel, pour la première fois, il venait de concevoir un affreux soupçon.

Paul Bourget

de l' Académie Française.



(à suivre).



Complainte.

Que m'importe la renaissance
De l'allègre et fidèle été ?
J'ai fini mon éternité,
O Amour ! unique espérance !

Mes regards n'ont jamais cherché
Que ta présence insidieuse ;
L'azur est noir, la mer est creuse
Si soudain ton œil m'est caché.

Ma tristesse contemplative
Guettait tes dangers évidents ;
— Est-il nécessaire qu'on vive
Si le destin devient prudent ?

L'homme s'efforce, endure, pense,
Il veut contraindre l'avenir ;
— On ne vit que pour t'obtenir,
Amour ! unique récompense.

Parfois j'évitais tes regards,
Je fuyais ; ta force latente
Me rassurait de toutes parts :
C'est une ivresse que l'attente !

J'entendais, dans les calmes soirs,
Bouillonner vers moi l'invisible ;
Qu'il est doux de ne rien avoir,
Alors que tout semble possible !

Il n'est rien pour moi de réel,
Désir ! hormis toi, dans l'espace,
Ton haleine éternelle passe
Entre les tombeaux et le ciel ;

Sans qu'on te voie ou qu'on te nomme
C'est toi la seule activité,
O compagne unique de l'homme,
Promesse - de - la - Volupté !

Comtesse de Noailles





La Leçon bien apprise



Le bon ton au Théâtre.

Le bon ton ne se limite pas à l'élégance vestimentaire. Si l'on créait une "école de bon ton" il faudrait, de toute urgence, y dépêcher ceux d'entre les couturiers dont les exploits de coupe et de couleur ont le plus passionné le monde et la ville. L'habit, seul, ne fait pas le "bon ton". Ce serait trop simple *d'endosser* l'Élégance, en endossant l'ouvrage, si parfait soit-il, du tailleur. Le *"bon ton"* est dans l'esprit, les manières, le jugement. Le reste va de soi. La définition la

plus exacte du " bon ton " a été fournie par l'homme qui, au XVIIIe siècle, en manquait le plus, par Marmontel : « Le bon ton n'est autre chose que le bon goût mis en pratique ».

Le bon goût, cette qualité caractéristique de l'esprit français et qui résume en lui tous les principes classiques de mesure, de raison et d'équilibre, le bon goût est-il resté Parisien ?

Il est permis d'en douter lorsqu'on explore le Paris des attractions, des plaisirs, et même des théâtres, qu'Henry Bataille a justement peint d'un mot terrible et vrai : *Foire*. La guerre, avec son tohu-bohu cosmopolite, a passé là ! Danses d'outre-mer ou d'ailleurs, *jazz-band,* frénésie d'exhibitions, le théâtre déborde, envahi par le music-hall !... Et, profitant de ce désordre, de cette confusion des genres et des styles, le cinématographe — où il y a tout, le baroque et le beau, l'absurde et le pire — étend partout ses toiles d'araignée... Cherchez le bon goût dans cette Babel !



C'est au théâtre, d'abord, qu'il importe de réagir. Car le théâtre est précisément le champ d'expérience où les mœurs et la mode se révèlent et s'affirment. Préservons le théâtre de la vulgarité envahissante. Efforçons-nous d'y faire régner ce " bon-ton " que les grands classiques s'imposaient comme règle.

Je sais bien que pendant une dizaine d'années, au moment où le naturalisme qui faisait banqueroute dans le roman cherchait une voie nouvelle au théâtre, je sais bien qu'il fut de mode d'être délibérément vulgaire et grossier en scène. Ce fut l'époque du Théâtre libre. Mais quoi : manger de la soupe aux choux, de la vraie, en scène, exhiber des chaussures crottées,

ou, innovation qui parut un moment le “ fin du fin ”, parler les mains dans les poches en tournant le dos au public, tout cela n'était pas pour rénover l'art dramatique, on se rappelle la phrase d'un metteur en scène, lequel eut son heure de célébrité, la veille d'une générale s'adressant à un artiste de sa troupe, il lui disait : « Demain tu joues un homme du monde, un homme chic, alors, n'est-ce pas, un petit coup de fer aux cheveux et des gants beurre frais ».

Fort heureusement les auteurs nouveaux qui, au cours de cette équipée, s'étaient révélés, eurent tôt fait de s'écarter d'une voie dans laquelle le Professeur de mauvaises manières eût bien voulu les maintenir, les auteurs, élèves d'un jour, s'évadant du laboratoire sont devenus des maîtres. Ils ont renoncé à cette manière brutale, amère, “ immorale ” qu'on leur imposait comme un sujet de concours. Quant aux acteurs et aux metteurs en scène de cette époque, n'ont-ils pas reconnu leur erreur, fait amende honorable en quelque sorte, puisqu'ils sont, depuis, revenus à la tradition “ idéaliste ” du décor et de la mise en scène, et puisqu'adorant ce qu'ils voulaient jadis brûler, ils s'agenouillent maintenant devant ce qu'ils appelaient naguère les “ poncifs ”.



Dans un moment où le goût se corrompt et se perd, où l'art dramatique étouffe sous les oripeaux bariolés, essayons de restaurer la tradition, faisons du théâtre l'école du bon ton.

On répétait *Un Caprice* à la Comédie Française : Mme de Léry disait : *Rebonsoir !* *Rebonsoir ?* s'exclama de sa voix impertinente et flûtée Samson qui mettait en scène. Dans quelle langue est cela ?



Alors, furieux, Musset de riposter : dans la langue des femmes du monde que les comédiens ne connaissent pas !

Je voudrais que les comédiens apprissent la langue et aussi le bon goût aux *nouveaux* gens du monde qui les ignorent, ou aux anciens qui les ont désappris.



« Étudiez la cour et connaissez la ville ! » conseillait Boileau aux auteurs dramatiques de son temps. Il voulait que la nature fût *leur étude unique,* mais il voulait que la nature fût par eux *interprétée, humanisée*. Cette forme, dont il voulait qu'on enveloppât la réalité, qu'est-ce autre chose que *le style* dont le *bon ton* est la monnaie courante.

Tous les *libertins* du XVIIe siècle, les *roués* de la Régence, seraient-ils tolérables, sur la scène comme dans le roman, s'ils n'avaient pas cette élégance, ce ton d'impertinence qui les sauve ?

Et *Don Juan*, ce " grand seigneur méchant homme", ce " scélérat " cynique malhonnête avec insolence et cruel délibérément, serait odieux au public — et il ne l'est pas ! — s'il n'avait pas « une perruque blonde et bien frisée, des



plumes au chapeau, un habit bien doré, des rubans couleur de feu » et ce grand air qui est le bon ton lui-même.

Le théâtre du XVIIe siècle où l'on sent le souci constant de plaire à une Cour dont l'Europe entière copiait les manières et la mode, la comédie du XVIIIe siècle avec Marivaux et Beaumarchais, ne se départissent pas du "bon ton". Le "barbier" lui-même est "de qualité"! Voilà la tradition, la pure lignée française que Musset continua d'instinct et qui doit triompher aujourd'hui si nous voulons délivrer enfin notre théâtre des influences étrangères qui le défigurent.

Je citais *Don Juan,* comme l'exemple d'un personnage qui s'impose au public parce qu'il est "racé" et garde au milieu des pires avatars le style essentiel. Mais plus près de nous — qu'on me permette de citer trois rôles que je connais bien — *M. de Compière* d'Abel Hermant et le *Danseur inconnu* de Tristan Bernard.

Imaginez les personnages joués par des acteurs réalistes qui les dépouilleraient de l'élégance dont les auteurs les ont parés !

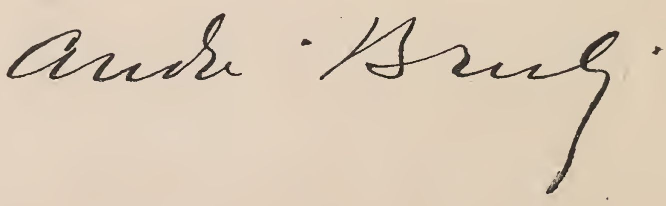
Imaginez dans la belle et forte comédie de Francis de Croisset son héros de l'*Épervier*, descendant des aventuriers de

jadis, lesquels, la dague au poing, rançonnaient les voyageurs, ce Dazetta moderne, au visage de condottière, qui, par amour, triche au jeu, poussé lui aussi par une hérédité de rapine, une soif de succès et de conquêtes, imaginez-le, joué à la manière du Théâtre libre !! Il faut, certes, lui conserver son panache presque romantique, sa ligne, son élégance, sa race, son "ton".

Madame de Sévigné écrivait : « il y a de l'honnêteté même dans les choses malhonnêtes » voilà l'importance majeure du *style* au Théâtre.. Il y a plus. Nous nous devons d'entretenir jalousement chez nous cet art du geste et du costume, cet art de plaire qui est une des raisons de notre prestige. L'on s'en rend compte à l'étranger. L'étranger, avec curiosité, avec sympathie, recherche, imite, chez les artistes venus de France, ce qu'ils apportent, avec eux, d'élégance.



Le théâtre — au vingtième siècle industrialisé, enlaidi — doit demeurer une " école d'art ". Pour tous les Jourdain de demain, le comédien doit s'efforcer d'être ce maître que Molière n'avait pas prévu, car il eut été, au grand siècle, inutile — un " professeur de bon ton ".




ANDRÈ
BRULÈ
U. BRUNELLESCHI FECIT
PARIS MCMXIX



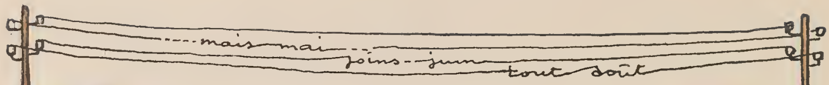
Une lettre de Paris...

Ma chère Berthe,

Voilà bien longtemps que je ne vous ai vus, tous: toi, Robert, l'oncle Poche, Azor et la Doute!... Quand j'ai quitté Castelnaudary, il y a six mois, je pensais ne rester que quelques jours à Paris. Et puis...

Mais laisse-moi te raconter mes mésaventures : Tu comprendras qu'ayant été si occupée, je n'ai pu t'envoyer qu'une brève carte postale, de loin en loin.

Tu sais que mon mari m'avait chargée d'aller rendre visite à notre cousin Alcide Pépet, le bandagiste, qui demeurait à Paris, Boulevard Bonne-Nouvelle. Notre cousin Pépet, dont nous espérions hériter, venait de tomber gravement malade. Et Paul tenait à ce que je fusse à son chevet, lors de ses derniers







moments. Eh bien, ma chère Berthe, pendant les six mois que je suis demeurée à Paris je ne suis pas arrivée à voir notre pauvre cousin!...

Il faut te dire que les idées des Parisiens sur les moyens de locomotion sont tellement bizarres qu'il est à peu près impossible de se rendre d'un endroit à un autre.

Comme je suis extrêmement nerveuse, et que j'ai la phobie de la foule, je ne puis prendre ni tramway, ni chemin de fer métropolitain. J'ai dû me rabattre sur les automobiles à taximètre. C'est ce qui m'a retenue si longtemps loin des miens!... Chose incroyable mais vraie ma chère Berthe :

Tous les jours depuis six mois, je prends des automobiles à taximètre... et je n'ai pas encore trouvé de chauffeur qui aille du côté où je vais! Je vais donc du côté où vont les chauffeurs... et ça me fait perdre un temps considérable! Sans compter que ça me coûte les yeux de la tête! J'espérais toujours que le hasard m'amènerait là où j'avais affaire. Ah! bien! bernique! si j'ose m'exprimer ainsi! Paris est tellement grand que lorsque le chauffeur me déposait dans son quartier, je me trouvais absolument perdue! J'étais trop heureuse d'en trouver un autre qui consentît à me ramener là où il allait... et où je n'allais pas... Depuis que je suis ici, j'ai couché dans cent soixante-dix-sept hôtels... pas un de moins. On m'attendait chez moi à la fin d'avril. J'ai télégraphié à mon mari : " Pas avril, mais mai"... Le mois de mai se passe. Je retélégraphie chez moi : " Impossible

revenir mai. Joins juin"... Enfin juin et juillet s'achèvent sans résultat. Nouveau télégramme: "Reste à Paris tout août". Nous sommes en septembre et je suis encore là!...

Pour te donner une idée de la façon dont les chauffeurs comprennent leur métier, laisse-moi te narrer ma première journée dans la Capitale: A peine arrivée à Paris, je hèle une voiture automobile à taximètre. Je monte. Au moment où je passe la tête par la portière pour dire au conducteur "17, Boulevard Bonne-Nouvelle", il me crie: "Nous allons à Montrouge", d'ailleurs c'était écrit sur son drapeau: "Montrouge"... J'ai eu peur de passer pour une sotte, pour une provinciale! Montrouge n'est-ce pas, ça ne me disait rien. Je ne connaissais pas Paris... j'ai voulu avoir l'air renseignée, et j'ai répondu: "A Montrouge,



c'est ça, vous aurez un bon pourboire"... Il m'a arrêtée à la porte d'un petit restaurant et il m'a dit: "C'est là que je déjeune". Je n'étais pas au courant des habitudes parisiennes... j'ai craint de me faire remarquer en lui demandant des explications et j'ai répondu: "Bien... bien... allez déjeuner, je vous attends". Il parut surpris et m'a dit avec une certaine rudesse: "Vous me gardez?"... "Mais oui, monsieur", répondis-je aimablement. "Bon", fit-il, et il entra chez le traiteur en disant très haut: "Mince de pochetée"! (une spécialité du restaurant, sans doute). J'attendis une heure, une heure et demie. Il sortit



enfin de table ; je réglai l'addition, ainsi qu'il est d'usage m'a-t-il dit, et je me risquai à lui parler du boulevard Bonne-Nouvelle : " Pensez-vous, décréta-t-il. Nous allons à Levallois". Il habitait à Levallois. Il m'expliqua qu'il devait rentrer chez lui parce que la santé de sa femme lui donnait des inquiétudes. Elle était enceinte...

Alors, nous sommes allés à Levallois... Il était temps que nous arrivions sa femme accouchait... Ça s'est très bien passé... Elle a mis au monde un enfant superbe, 12 livres... Mais heureusement que j'étais là ! La sage-femme était ivre-morte... c'est moi qui ai tout fait... Le chauffeur semblait content... je me disais ! Qui sait ? Pour la peine il me mènera peut-être boulevard Bonne-Nouvelle !

Seulement, il m'intimidait ! Je n'osais plus rien lui dire... Enfin je pris mon courage à deux mains " Pardon chauffeur", — Quoi ?... — Est-ce que nous allons... Est-ce qu'on ne pourrait pas aller boulevard Bonne-Nouvelle ? Il me répond : " Tiens, au fait, à propos de bonne nouvelle, on va aller annoncer, celle-là à mes vieux... qui demeurent à Auteuil"...

C'est très gentil, Auteuil, mais malheureusement, mon cousin Pépet n'avait pas songé à s'y fixer... Bref, j'en ai eu pour quatre cent et quelques francs...

Et ce soir-là, j'ai couché aux Buttes-Chaumont. Et voilà ! Pendant six mois, ce fut tous les jours la même chose...

Avant-hier, mon mari m'a écrit que notre cousin était mort en nous déshéritant... Alors, je reviens à Castelnaudary. Mais je ne sais pas encore quand je serai parmi vous. Je vais être obligée de faire un grand détour, car le chauffeur

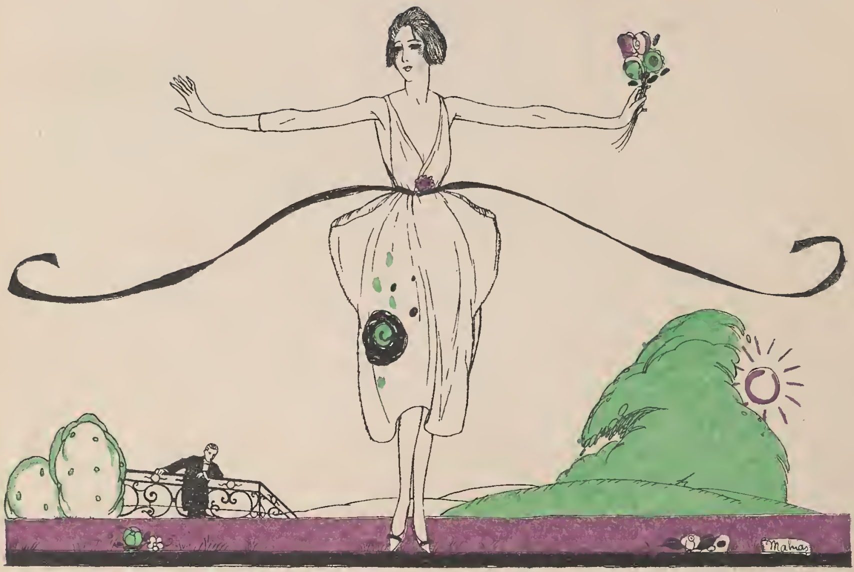
d'automobile à taximètre que j'ai arrêté pour aller à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, m'a menée à la gare du Nord.

Je prends le train de 7 heures 15. Il est sept heures... Je te quitte en t'embrassant, ainsi que Robert, l'oncle Poche, Azor et la Doute.

SIDONIE FOULADON.

P. C. C.





La Parisienne.

Les Marraines de Guerre, que nous adorions dans nos épistoles, ont hélas ! quelque peu perdu de leur poésie maintenant que nous avons réintégré le "home" et que nous ne sommes plus drapés dans notre bleu horizon. Les distances ravivaient notre tendresse ! Le rêve est passé !

En dépit des êtres qui passent et des événements qui se transforment, la Parisienne conserve de son prestige auprès de nos glorieux alliés qui ne la connaissaient que par ouï-dire, et ceux qui la connaissaient mieux sont curieux de revivre auprès de cet être étrange et complexe.



Dogaresse
Robe du soir de Jenny.

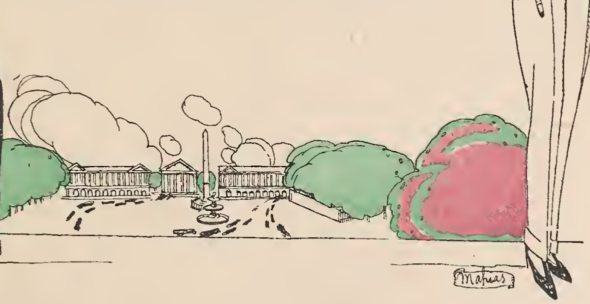
La Parisienne est rien moins qu'un souffle, elle existe, elle existe même fort bien. Nous l'avons rencontrée souvent; nous lui avons parlé; nous l'avons caressée... du regard. Apparence... si l'on veut, mais une apparence bien vivante, bien machinée, bien compliquée même.

Cependant j'éprouve quelque trouble à donner à nos alliés la formule de la Parisienne, à leur montrer le creuset mystérieux d'où sort, par un miracle extraordinaire, cet être troublant. Et nous ne saurions trop en médire, car nous avons souffert d'en être séparés si longtemps.



Quand j'étais petit, il m'arrivait souvent, avec mes camarades, sous l'œil bienveillant de nos gouvernantes, de danser une ronde enfantine





dont le refrain était :

La Parisienne a dit
Qu'on le lui donnerait...

Et cette Parisienne qui disait qu'on le lui donnerait, réclamait à tour de rôle une maison, un équipage, un costume de Marquise, un fichu de dentelle et pour terminer la fille du Roi.

Quelle était cette Parisienne de la chanson ? Sans doute une allégorie plus ou moins piquante du XVIIIme siècle, visait

une favorite, peut-être la Pompadour, peut-être la Du Barry.

Enfants, nous n'y regardions pas de si près et nous nous contentions d'admirer cette Parisienne qui savait si bien se faire donner ce qu'il y avait de plus beau dans le monde :

La Parisienne a dit
Qu'on le lui donnerait...

La Parisienne est celle qui se fait tout donner. Vous avez remarqué dans un salon ces êtres qui, en entrant, font comme de la lumière. A détailler, elles ne sont pas mieux que d'autres — mais, ce qui les caractérise, c'est la démarche, la voix, le geste, le coup d'œil, l'assurance, ces éléments qui remplacent équipage et maison —

La démarche : ce poème fastueux des jambes, ce rythme du corps, ce n'est pas le piétinement brutal et un peu sauvage de certaines races encore primitives, ce n'est pas non plus le balancé des mannequins de couturier, c'est autre chose, c'est un frissonnement de la jupe,





ISTAR - SAHAR
Robe orientale de chez Molyneux.

c'est une cambrure du jarret à peine indiquée...

Faut-il insister sur l'attitude ? Il me faudrait des pages pour illustrer le seul mot, pour exprimer ce qu'il y a d'envol, d'adroit, de piquant dans l'attitude d'une Parisienne.

Le son de la voix est un des phénomènes les plus caractéristiques du Français en général et de la Parisienne en particulier. J'ai entendu jouer les plus grandes artistes des deux mondes, je n'ai jamais retrouvé les inflexions ardentes, frémissantes, agitée comme une eau, bouleversées comme une flamme, de certaines de nos meilleures actrices. Les inflexions nous retiennent des heures pendus à leurs lèvres, nous, pauvres hommes qui avons le malheur de les connaître.



Quant aux gestes familiers, c'est encore par eux que se devine l'élégante, la vraie Parisienne. Oh ! sans nul doute, la Parisienne est reine : sa royauté est indéniable.

Mais qui dira la beauté de son regard ? Cependant les plus beaux yeux ne sont pas parisiens. « Il n'est bon bec que de Paris », disait le vieux Pillon — « Il n'est beaux yeux que d'Andalouse », dit la sagesse des Nations, et je sais, quant à moi, des Italiennes au sombre et vertigineux regard, des Russes à l'étrange et souvent douloureuse expression. Mais l'œil de la Parisienne est tout à la fois davantage et beaucoup moins. Petit, il sait paraître grand comme un lac ; immense, il sait se diminuer d'ironie ; sombre, s'éclaircir de paillettes de lumière ; clair comme le ciel du matin, s'imbuer de la plus tendre mélancolie.

Reste l'assurance, que de fois il m'a été donné de rencontrer des femmes jolies, ravissantes, plus jolies au sens strict du mot que des Parisiennes ; mais leur beauté était hésitante, leur beauté était flottante.

Elles ne savaient pas qu'elles étaient belles.

Car, il est nécessaire qu'une femme sache exactement ce qu'elle est physiquement et le mettre en valeur avec assurance.

En vérité, on se sent émerveillé ! Et presque toutes les femmes ont grâce à nos yeux. Il semble que la science et l'infériorité humaines ont découvert le moyen de supprimer toute laideur — ne sait-on pas qu'il existe des instituts de beauté, et que les plus graves esprits apprécient des tentatives qui donnent de lumineux résultats ? La disgrâce se corrige, le fardeau des ans peut devenir léger —

Des savants se sont préoccupés, ces dernières années, de soigner, ou plutôt de cultiver l'esthétique du visage. Belle idée, n'est-ce pas Mesdames ? et des plus galantes aussi, car dire à une femme qu'elle est belle, c'est devenir son esclave, mais lui procurer la beauté, c'est devenir son maître.

André de Fouquières



Habilles par Barclay.



Élégances Parisiennes.

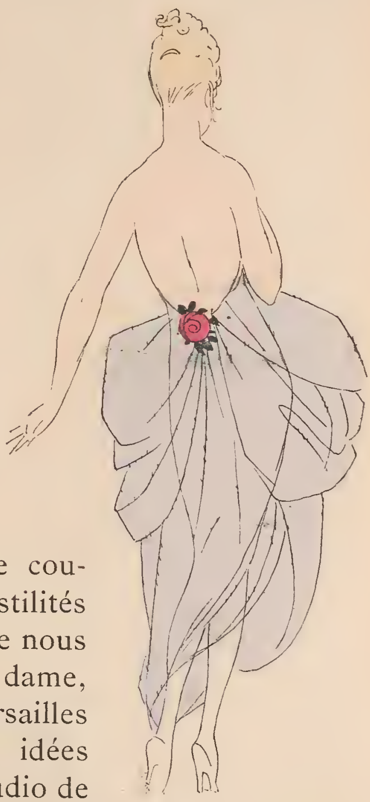
La mode est actuellement symbolisée par deux nouveautés : la cape et les paniers. Ceux-ci et celle-là empruntent, il est vrai toutes les combinaisons imaginables de tissus, de fourrures et de coloris, ce qui donne d'heureux résultats. Hâtons-nous cependant de les admirer avant que l'engouement prodigieux dont ils bénéficièrent ne les fasse tomber dans le vulgaire — terrible écueil des idées jolies et légèrement osées. Il convient pourtant d'applaudir à l'opposition soudaine des jupes drapées et des robes chemises, qui enchantèrent nos

journées estivales. Charmantes au début de leur vogue, ces dernières trop facilement exécutables, n'avaient point tardé à prendre le caractère minable des choses bon marché. Les paniers sont, au contraire, un retour certain à la grande couture qui, en compliquant leur ligne, interdit les mauvaises copies. Il en est de même pour les capes dont la simplicité ne souffre ni médiocrité de coupe ni tissus ordinaires. Ces difficultés d'exécution sont le plus sûr garant de succès pour la mode nouvelle. Il faut malgré tout, signaler les tendances de quelques grandes maisons qui, trouvant les toilettes d'aujourd'hui assez difficiles à porter, les assagissent volontiers afin de les rendre accessibles à tout le monde. Ici, par exemple, nous voyons des jupes légèrement allongées, là des corsages moins débraillés... — nous employons volontairement ce mot, car le temps nous semble venu d'enrayer le mouvement actuel, qui s'essaie — et réussit — à transformer en costumes de commères de revue, les robes du soir qui devraient être les plus sages. Il est, hélas, difficile, en ce moment, de distinguer au bal, une jeune-fille, d'une dame qui ne se souvient plus de l'avoir jamais été. Le nu règne dans toute son horreur, car le nu trop facile à contempler perd rapidement toute sa beauté mystérieuse. Au surplus nous devons ajouter que bien peu d'épaules supportent un tel

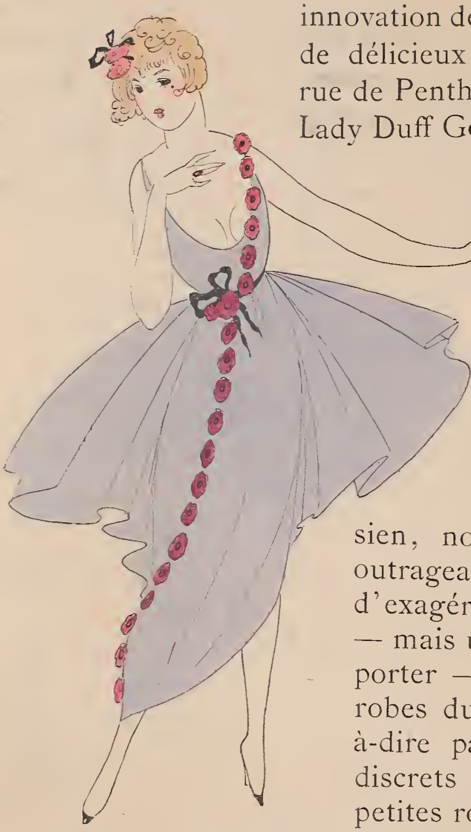


Lucile.

décolleté ! — mais les femmes ont l'air de ne pas s'en apercevoir. Leur audace ne connaît plus de bornes. Ne vit-on pas l'autre semaine dans un dancing élégant, une toute jeune femme "tanguer" le torse complètement protégé par un soutien-gorge de diamants !.. Lorsque Mlle Régina Badet se permit voici quelques années de danser ainsi dévétue, on cria au scandale et des flots d'encre journalistique se répandirent en polémiques brûlantes. Et cependant Mlle Badet dansait sur une scène, dans la pénombre, loin des frôlements indiscrets... Tout change ! — ne nous avait-on pas affirmé que la guerre avait mis du plomb dans les cervelles ?.. Hélas oui — mais pas dans celles-là ! — Fort heureusement certaines grandes couturières ne se sont pas laissé gagner par l'universelle folie — Lucile est du nombre — Lucile, dont le mot d'ordre fut toujours "distinction", l'a prouvé cet hiver plus encore que de coutume. Lady Duff Gordon dont les hostilités avaient privé Paris, vient il est vrai de nous revenir définitivement. Cette grande dame, prêtresse de la beauté, s'inspire à Versailles où elle habite annuellement, des idées qu'elle exécute ensuite dans son studio de la rue de Penthièvre. Apôtre de l'élégance, tout son bonheur est de concevoir, de dessiner et de faire réaliser ensuite des silhouettes harmonieuses dont ses contemporaines soient embellies. Son studio lui-même est un des coins les plus coquets de Paris ; la présentation des modèles, l'apparition des mannequins qui descendent d'une féerique petite scène pour venir faire admirer la beauté de leurs toilettes, est une



innovation des plus heureuses. En 1914, de délicieux five o'clocks; réunissaient rue de Penthièvre le Tout Paris élégant: Lady Duff Gordon va reprendre ses réceptions. Nous admirerons encore chez Lucile, des robes de rêve, des déshabillés des mille et une nuits, et aussi des costumes pratiques, légers, parisiens, tels que les réclament les exigences de la vie moderne —



Juliette Courtisien

Chez Juliette Courtisien, non plus, pas d'échancrures outrageantes, ni de paniers ridicules d'exagération, la mode certes — mais une mode gracieuse, facile à porter — réussie entre toutes; des robes du soir vraiment riches, c'est-à-dire pas tapageuses; des coloris discrets et charmants; et enfin des petites robes, des amours de petites robes, jeunes, alertes, boulevardières, toujours dans la note quel que soit le décor dans lequel on les porte. Cette sobriété qui est un de ses plus grands charmes, n'empêche pas cependant Juliette Courtisien de triompher au théâtre. Ses robes du Palais-Royal, portées par M^elles Spinelly, Cheirel, Marken, si délicieusement, en sont une preuve: la critique elle-même leur rendit hommage... Ces constatations ne servent-elles point d'enseignement en prouvant que la vraie distinction prime toujours le luxe clinquant et de mauvais aloi?

Juliette Lancret



Pompadour
Robe de Petit-Dîner
de chez Marie-Louise Barclay



Pour vous, Mesdames.

Verrons-nous un jour mettre à exécution, ce projet dont on nous entretient depuis si longtemps, la disparition des fortifications ? Il semble indispensable d'y arriver, Paris se décentralisant d'années en années, davantage. Le temps n'est point si éloigné encore où nos grands'mères, pour passer l'été à la campagne, louaient une villa à Auteuil et nos aînés se souviennent parfaitement d'ouvertures de la chasse faites dans le parc de La Muette. A cette époque, le Bois de Boulogne n'était pas sûr, on ne s'y hasardait qu'armé et en

nombre. Toute la vie se concentrait autour de la Place de la République !.. Les choses ont rapidement changé, aujourd'hui l'Opéra n'est plus le cœur de Paris, on a déserté le Palais-Royal pour les Champs-Élysées. Toute l'activité se porte vers l'Ouest, la ville s'étendra bientôt en banlieue. Le grand commerce groupé voici dix ans à peine, rue de la Paix et place Vendôme, suit le mouvement. L'avenue des Champs-Élysées après avoir été peuplée de grandes marques d'automobiles, vit rapidement éclore quelques devantures de fleuristes, quelques vitrines de confiseurs... Voici quelques mois le plus beau des Palaces y ouvrait ses portes, fixant ainsi la vie mondaine très loin de son centre familier. En huit jours tout Paris déménagea, et courut au Claridge's. Il ne fut plus question dans les gazettes que de ses thés, de ses dîners et de ses Vendredis de Galas, on voulait les voir, il fallait y être vu. Toutes les perles, toutes les fourrures, toutes les fortunes s'y donnèrent rendez-vous... Il n'est pas un étranger qui, en débarquant dans la Capitale, ne se fasse conduire à l'hôtel unique qui est devenu une des plus passionnantes curiosités de la ville. Le hall du Claridge's, à l'heure du dîner semble un vaste Kaléidioscope dans lequel s'aperçoivent les vedettes du grand monde, du barreau, de la finance, du théâtre...



Chez elles, tout ce que leur fièvre de somptuosité désirait, Madeleine et Madeleine répondirent vite à leur désir, en mettant à leur disposition des salons princiers et surtout en créant une collection unique au point de vue parisianisme, inédit et bon goût. A peine née. cette maison fit la mode,



l'inspira, la guida. Elle préside aujourd'hui aux destinées de tel enjouement, le remplace par tel autre ; on reconnaît ses robes aux courses, au théâtre, dans les restaurants en vogue. Leur coupe dégage la distinction, et la personnalité qui sont l'apanage de la vraie Élégance. Il n'est donc pas surprenant de rencontrer chez Madeleine et Madeleine les silhouettes familières au Claridge's. Ici et là, le même monde — le grand monde — papote, s'agite, vit, danse, symbolisant l'époque actuelle. Un besoin de plaisir s'est emparé des plus sages, l'argent ne compte plus, on en fait, on le dépense. L'intelligence seule, a une valeur réelle. Nous sortons d'un cataclysme effroyable, nous avons évité le gouffre. Réjouissons-nous, et prouvons le.

Paméla

Les croquis qui illustrent cet article
sont de chez
Madeleine et Madeleine.

Les livres.

PAUL BOURGET : *"Laurence Albani"*, un vol. Plon-Nourrit, éditeur.

Il n'est pas très loin, le temps où les romans de M. Paul Bourget ressemblaient étonnamment à ceux de Stendhal. Cette ressemblance existe encore. Peut-être, est-elle, aujourd'hui, moins apparente qu'autrefois ; mais, aussi atténuée qu'elle puisse être, elle n'en subsiste pas moins. et dans l'inspiration, et dans le procédé des deux écrivains. Cela soit dit. toutefois, sans vouloir accuser M. Bourget de subir l'influence de Stendhal. Non, certes ! M. Bourget a toujours voyagé. Il voyage encore. Chemin-faisant, il observe, il étudie les êtres qu'il rencontre ou qu'il fréquente, et il fixe dans sa mémoire l'image de tout ce qu'atteint son regard. De cette moisson de souvenirs naît généralement un livre nouveau. Jamais les livres de Stendhal n'ont eu de source différente.

Mais M. Bourget ne s'est pas borné, comme Stendhal, à jouer le rôle d'un cicerone élégant, et, souvent même érudit. Non ! il a fait mieux. Il a étudié plus à fond le cœur des hommes. Il ne s'en est pas tenu à l'analyse trop facile de l'âme bourgeoise ou pseudo-aristocrate. Il a voulu compléter son œuvre par l'étude des humbles. Et cela, c'est très difficile et très délicat, car elle est très simple, l'âme des petites gens. Elle offre un champ d'expérience peu vaste. Plus une âme est simple, moins elle excuse l'erreur commise à son égard. Pour l'étudier, il ne faut jamais sortir du domaine de la réalité. Les modestes n'ont pas de ces *complications sentimentales* qui rendent tout possible, même les pires énormités. Leur cœur a quelque chose de mécanique et de précis. Il faut, pour en comprendre les diverses impulsions, en connaître les moindres fibres. Ces fibres, précisément, M. Bourget vient de les analyser, une à une, avec la précision du plus subtile des psychologues.

Pour entreprendre cette œuvre délicate, c'est en Provence qu'est retourné l'auteur de *Cosmopolis*. C'est même en cette région très jolie qui s'étend entre Toulon et Nice qu'il est allé chercher l'inspiration nouvelle. Mais les banquiers américains et les grandes dames d'autrefois ne l'intéressent plus. Il les connaît trop. Il a cherché parmi les fleurs sauvages et celles des jardins ; et, comme par hasard, il a rencontré une charmante jeune fille, qui s'appelle *Laurence Albani* et qui a la bonne fortune d'être, à la fois, jolie, aimable, intelligente, douée de sentiments très purs, et très noble, dans toute la naïveté de son âme infiniment simple : c'est une héroïne idéale, pour un roman qui doit avoir l'Esterelle, les Iles Porquerolles et la Méditerranée pour décor.

Il est très simple, ce roman nouveau de M. Paul Bourget. Il est aussi simple que les personnages qu'il met en scène. Il n'en est pas moins admirable pour cela. L'âme du paysan provençal, avec ses mesquineries et ses générosités, avec ses petitesses et ses grandeurs : en voilà le sujet.

Pour champ d'étude, une simple famille a suffi à M. Bourget. Et cette famille, si bien choisie, comporte en ses divers éléments, à peu près tout le terroir provençal, avec ses laideurs et ses beautés.

Le père, Antoine Albani, est le type parfait du vieux terrien, peut-être un peu naïf, mais aussi robuste dans sa droiture que dans sa constitution physique. L'épouse Albani, la mère, par contre, constitue à elle seule toute la vilenie du foyer, à peu près comme son mari en constitue toute la poésie. C'est une de ces finaudes un peu rustres, cupide et dépourvue de tout sentiment délicat, n'ayant pas même cette tendresse purement instinctive de la maternité, bien qu'étant mère de trois enfants, dont un garçon et deux filles. Le garçon, lui, emporté et haineux, n'est qu'une brute. Une des filles ne vaut guère mieux que son frère ; elle est aussi bestiale que lui, n'ayant de meilleur qu'une bonté tout simplement animale et une indifférence, certes, équivalente à la haîne de son aîné. Quant à l'autre fille, *Laurence Albani,* c'est différent. Celle-là, c'est l'héritière directe de toutes les qualités du père. Et, non seulement elle en est l'héritière, de ces précieuses qualités, mais encore a-t-elle pu les développer et les affiner, en quelque sorte, par l'éducation très soignée qu'elle a reçue d'une certaine lady, aussi charitable qu'artiste.

Voilà bien, en cette simple famille, l'âme populaire de la Provence, toute entière, admirable chez l'un, banale chez l'autre, abjecte chez certain. Et voilà même, très vraisemblablement, l'âme d'un peu tous ceux qu'un retour à l'ancien régime engloberait dans le Tiers Etat.

C'est fort habile, cette peinture très sobre ; c'est même beaucoup plus qu'habile : c'est très beau ! Et puis, il y a une intrigue tout aussi simple que l'âme des personnages qu'elle met en mouvement, qui vient ajouter quelque intérêt à l'œuvre de M. Bourget. Pour la nouer, cette intrigue, trois personnages importants interviennent. L'un, un riche jeune homme de la bourgeoisie toulonnaise, est un de ces amoureux peu sympathiques qui semblent nés pour être éconduits ; l'autre, un jardinier, d'une admirable noblesse de cœur, est le personnage romanesque indispensable à tout bon roman. Le troisième acteur, enfin, est un petit enfant fratricide, qui, par son crime, amène, en quelque sorte le dénouement, et d'un drame, et d'une charmante idylle. De cet enfant, toutefois, Balzac, s'il vivait, revendiquerait peut-être la paternité. Mais qu'importe ! M. Bourget ne s'est jamais défendu d'aimer Balzac, et de lui emprunter un personnage, à la rigueur, si ce n'est que pour une question de détail. Dernièrement encore, *Le Lys dans la Vallée* lui inspirait une comédie. Ce *Lys dans la Vallée* a inspiré d'autres auteurs dramatiques.

Ce que nul ne revendiquera, certes jamais, ce sont ces quelques pages magnifiques dont M. Bourget vient d'enrichir son œuvre. Il en est une, entre autres, où l'enfant conte son crime; tandis que Laurence le berce maternellement tout en caressant les boucles blondes de ses cheveux. Oh ! c'est très beau ! C'est un mélange d'images horribles et d'images très jolies. Et sur tout cela, toujours, toujours, plane un peu d'amour et de poésie. C'est beau ! C'est très beau ! Nos impressionnistes contemporains qui semblaient avoir le monopole de ces grandes images n'ont pas fait mieux.

M. GEORGES VAN LOKEREN publie chez "Fasquelle" un livre tout à fait curieux. Curieux, en effet, ce volume, surtout parce qu'il est intitulé *"Pierrot"*, et que le lecteur ne découvre de Pierrot que tout à fait à la fin de l'ouvrage, et encore, un Pierrot bien étrange et bien "nouveau modèle".

Le fait d'être curieux, toutefois, n'ôte rien à la valeur d'un ouvrage, au contraire, surtout lorsqu'il s'agit d'un roman. Il est tout à fait bien le livre de M. van Lokeren. Les qualités psychologiques, d'abord, y sont souvent tout à fait remarquables. Et puis, le procédé est habile, l'intrigue est amusante... et cette fin de volume, absolument inédite, a, dans sa douce mélancolie, quelque chose de charmant. C'est un livre à lire ; et c'est un livre agréable à lire.

M. GEORGES DOCQUOIS, après avoir publié bon nombre "d'articles rimés" s'il est permis de s'exprimer ainsi, vient de publier chez "Fasquelle" un essai de roman en vers, qu'il a appelé *"Poème sans nom"*. Peut-être le lyrisme est-il tout à fait absent de cette œuvre, qui, çà et là, devrait être tant soit peu lyrique, puisqu'elle est composée dans la langue des poètes. Qu'importe ! C'est spirituel, c'est facile, c'est amusant : c'est assez nouveau. C'est un livre aimable, qui permet d'être lu fragment par fragment, et dont quelques passages pourront même être relus... c'est une grande qualité !

"Le Livre de Goha le Simple" : tel est le titre d'un volume très original que MM. ALBERT ADES & ALBERT JOSIPOVICI viennent de publier chez "Calmann-Lévy".

Tout l'Orient y est dévoilé, a dit Octave Mirbeau, en parlant de ce livre qu'il a orné d'une préface. L'Orient dévoilé ?.. peut-être ! Toujours est-il, ce qui reste indéniable, c'est la nature nettement orientale de l'ouvrage. Ce sont des contes, c'est de la philosophie, c'est beaucoup d'enfantillage, et c'est aussi beaucoup de sagesse... c'est quelque chose d'assez curieux, qui doit être lu, un peu comme on lit les contes des Mille et une Nuits... C'est bien ! C'est amusant !

Dans un fort joli style, imagé, ciselé, facile, M. ANDRÉ MAUROIS publie chez "Grasset" une idylle tout à fait charmante, qui porte le titre assez curieux de *Ni ange, ni bête*, et qui se déroule en les temps les plus troublés, en 1848. Il y a dans ce conte très développé, qui est même un roman, et un bon roman, un peu d'histoire et beaucoup d'imagination. Mais la qualité dominante de l'ouvrage est assurément la facilité de son développement. Le lecteur peut rendre grâce à M. Maurois, qui sait lui conter une histoire tout à fait charmante, en l'intéressant toujours, et ne le fatigant jamais.

Ceux qui aiment les livres d'esprit liront *Titote*, le nouveau volume que M. MAURICE MOREL vient de publier chez "Plon-Nourrit". Ce n'est que de l'esprit, une suite de mots d'esprit. C'est quand même l'histoire d'une petite fille, puisque c'est précisément cette petite fille, qui, très intelligente et très spirituelle, a des mots très drôles.



GORVEL. SC — BRUNELLESCHI.

LA GUIRLANDE

3e Fascicule Vingt francs Décembre 1919.

La Guirlande

Album mensuel d'Art et de Littérature

Sous la direction littéraire de
Monsieur Jean Hermanovits.

Sous la direction artistique de
Monsieur Brunelleschi.

Imprimé par M. François Bernouard.
Enluminé par M. Jean Saudé.

Le tirage de cet Album est restreint à huit cents exemplaires.

Numéro : 703

Phili
ou par delà le bien et le mal
III[e] Partie
Conte moral, en prose, par
Monsieur ABEL HERMANT
Illustration de M. Brunelleschi.

Le Testament
Nouvelle en prose, par
Monsieur PAUL BOURGET
(de l'Académie Française)
Illustration de Monsieur Benito.

Soir
poëme par Monsieur HENRI de RÉGNIER
(de l'Académie Française)
Illustration de Monsieur George Barbier.

Au Théâtre, restons Français
prose par Monsieur ANDRÉ BRULÉ
Illustration de M. Brunelleschi.

Lil-Aaroussa
(adapté de l'Arabe)
poëme par Monsieur JEAN HERMANOVITS
Illustration de M. Brunelleschi.
Enluminure de M. Stab.

Chronique sur l'élégance
par Monsieur ANDRÉ de FOUQUIÈRES
Illustration de M. Guy Arnoux.

De tout un peu
propos par JULIETTE LANCRET

Hors-texte :

L'Arlequin curieux, dessin inédit par M. BRUNELLESCHI.
Les Agnelets, dessin inédit par M. JEAN RAY.



Phili

ou

Par delà le bien et le mal.

III

L'Étape.

Il est facile de dire : « Nous avons dessein de nous retirer à Genève ». Il est plus difficile de passer de Silésie en Suisse, quand le service des chemins de fer est suspendu, sauf sur les grandes lignes. Otto Müller eut l'obligeance de faire connaître à Son Altesse Sérénissime que le soviet l'autoriserait à user de son train spécial, par dérogation à un arrêté du matin même qui supprimait les trois premières classes et ne



maintenait que la quatrième. Par malheur, les locomotives faisaient défaut. Il fut décidé, après examen des cartes routières, que l'on se rendrait en automobile, tant bien que mal, à Prague, d'où il était vraisemblable que l'on pût gagner Nuremberg ou Munich. Une fois là, ce serait bien le diable si l'on ne trouvait pas un moyen quelconque d'atteindre la Suisse.

Mosenthal fut d'urgence aux remises, où il trouva trois autos à peu près en état de rouler. Cependant, Otto réglait avec Monseigneur la question financière. Il remit au grand-duc, pour les frais du voyage, cinquante mille marks en papier. Phili, généreusement, fit donation au peuple de tous ses domaines, moyennant une rente mensuelle de deux cent mille marks, que la République s'engageait à lui servir le plus régulièrement possible. Il gardait ses parts des mines de plomb argentifères qui sont la principale richesse de Silberberg, et Otto lui promit que les Commissaires du gouvernement lui en feraient tenir les revenus en quelque lieu qu'il se réfugiât.

— J'y veillerai, dit le ministre. Votre Altesse Sérénissime peut avoir confiance en moi : je vais vivre à ses crochets. Mon traitement est médiocre, et d'ailleurs ne sera point payé.

Mosenthal reparut à point nommé, et annonça que rien ne s'opposait plus au départ, puisqu'il était superflu de faire des malles qu'on ne pourrait emporter. Le grand-duc, mettant

le nez à la fenêtre, vit les trois voitures et gronda qu'elles n'avaient point trop belle mine. On appela Madame la grande-duchesse, qui vint sans se faire attendre, escortée de la Baronne de Krakus et d'une seule femme de chambre. Elle n'était chargée que d'un sac de toilette., d'une valise et de son coffret à bijoux. Phili refusa d'abandonner son bull à la fureur des bolcheviks. Il emmenait un seul valet de chambre, outre son masseur, jeune turc de belle mine.

Mignon, qui arriva sur ces entrefaites avec une lourde malle, fut priée de la renvoyer à la maison et faillit avoir une attaque de nerfs. Elle pensa en avoir une seconde quand le grand-duc la nomma pour la dernière voiture, réservée aux domestiques.

— Tu n'as pourtant pas la prétention de voyager en tiers entre moi et Madame la grande-duchesse ? dit Philippe-Egon avec hauteur.



— Monsieur, dit Sophie-Charlotte, Mademoiselle serait peut-être moins fâchée si vous lui donniez pour compagnie le petit Otto Müller au lieu de nos gens.

— Vous n'êtes pas rosse à moitié, repartit Philippe-Egon avec grâce. Eh bien, poursuivit-il en se tournant vers Mignon, tu as entendu ? Tu feras route avec le ministre, comme Madame a la bonté de le vouloir. Tâchez d'être convenables et de vous tenir comme si j'étais là.

Ce n'était pas encore les astreindre à une tenue exemplaire. Philippe-Egon, sans plus tarder, se dirigea vers la limousine de tête, où il eut la désagréable surprise de trouver la Baronne de Krakus déjà installée sur l'un des strapontins, et qui débordait sur l'autre.

— Comment ? dit-il. C'est dans notre voiture que vous avez eu l'audace de monter !

— Je ne quitte pas Madame, répondit sèchement la duègne.

— Ma chère, dit le grand-duc à son épouse en lui offrant galamment le poing, ne savez-vous pas une autre langue que l'Allemand ?

— Je parle très bien français, dit Sophie-Charlotte.

— Quelle veine ! repartit Philippe-Egon en cette langue. Je vous dirai donc que votre garde du corps commence à me courir. Elle se mêle de nous surveiller ! Elle n'entendra pas du moins un mot de notre conversation. Elle est à plaindre.



— Comptez-vous donc me dire des choses si amusantes ?

— Je compte bien aussi que vous m'en répondrez.

Sur ce, les trois guimbardes, qui n'avaient pas le moindre pneu, s'ébranlèrent au milieu d'un épouvantable bruit de ferraille, que couvraient à peine les acclamations d'un peuple libéré de la veille, mais encore idolâtre. Le grand-duc fit, de la main, un geste d'adieu assez négligent, et accorda un regard suprême à la forteresse de Silberberg, construite par Frédéric II, appelé communément le Gibraltar de la Silésie.

Il n'éprouvait aucune des émotions qu'auraient causées à un homme d'âge mûr l'imprévu, la précipitation et toutes les circonstances extraordinaires de ce départ, l'inconnu où il s'élançait, la chute du soir et la mélancolie de l'automne. Il avait dix-huit ans à peine, une fleur de teint et une fraîcheur



d'âme que n'avaient pu flétrir les excès de ces derniers mois. Il n'était point blasé comme il avait la candeur de le croire, et il redevenait Chérubin sitôt que le divin désir le touchait de son aile. Quant à présent, il était fort incapable de songer à rien qu'à sa femme enfant, qu'il venait tout à l'heure de remarquer pour la première fois, et qu'il enlevait. Il oubliait les raisons politiques et les conséquences de cet événement : il faisait une escapade et courait une belle aventure. Il était si persuadé que sa petite femme sentait comme lui, qu'il lui jeta d'abord un regard de malicieuse intelligence, et elle sourit sans baisser la vue.

Il tourna ensuite les yeux vers la Baronne de Krakus étalée en face de lui, et qui semblait terriblement souffrir des cahots, quoiqu'elle fût rembourrée. Cette incommodité physique était apparemment la seule cause de l'angoisse que son visage contracté trahissait; car, autrement, elle avait un sentiment intime d'autorité et de sécurité, et ne pouvait même concevoir que les deux espiègles prissent des libertés à sa barbe. Phili avait bien trop d'esprit pour ne pas goûter le comique de cette illusion. Il avait aussi trop de vice et de naturelle impudence, même à ses heures d'ingénuité, pour trouver fâcheuse la présence d'une tierce personne, du moment qu'il était résolu de ne se gêner pour elle aucunement. Il feignit dès lors de ne pas plus s'occuper de la gouvernante que si elle n'eût point existé ; mais il ne laissait pas de lui jeter assez fréquemment des regards de biais, afin de s'assurer qu'elle était bien au supplice de n'entendre pas un mot de ce qu'il disait.



La conversation était pénible. La vieille caisse de la voiture et le moteur fatigué faisaient un infernal tapage. Malgré eux, Phili et Sophie-Charlotte élevaient la voix ; puis malgré eux ils la baissaient, imaginant que la Krakus, qui ne comprenait pas le français quand on le parlait tout bas, le comprenait à merveille quand on le parlait trop haut. Phili confia en riant, et à tue-tête, cette crainte chimérique à Sophie-Charlotte, qui en riant aussi, et au même diapason, lui avoua qu'elle avait la sottise de la partager. Sans la gaminerie et les enfantillages, qui leur étaient d'une grande ressource, ils n'en auraient point fini de rompre la glace ; mais une sorte de camaraderie brusque déguisait leur tendresse, et le ton de la taquinerie leur permettait de se faire hypocritement des déclarations qui étaient déjà d'une hardiesse incroyable.

Sophie-Charlotte ne pouvait s'empêcher de parler à Phili de ses maîtresses, parce qu'elle en était affreusement jalouse ; mais elle se donnait des airs de détachement : il n'en était pas dupe. Elle se moquait de sa précocité, ou plutôt feignait de n'y pas trop croire : il se piquait. Pour l'apaiser, en même temps que pour se moquer encore plus de lui, elle souriait, et ce sourire était si plein de perfides arrière-pensées qu'il eut l'impertinence de lui dire :

— Vous faites celle, ma petite, qui sait à quoi s'en tenir sur mon



compte. Vous ne m'avez pourtant guère regardé — non plus que moi, dont je me repens — depuis quatre ans que nous sommes mari et femme.



Elle repartit, en riant plus fort :

— Il aurait donc fallu que mes fenêtres fussent grillées.

Il la pressa, intrigué. Elle le fit ressouvenir que la rivière passait juste devant son appartement, et que, par les beaux jours d'été, il avait coutume de s'y baigner avec ses compagnons de jeux.

— Vous ai-je déplu ? dit-il, avec une coquetterie un peu infâme.

Sophie-Charlotte haussa légèrement les épaules. Il rougit de plaisir, lui qui n'avait pas rougi de honte à la pensée que sa petite épouse, intacte mais rien moins qu'innocente, l'avait pu voir nager dans la rivière.

Mais soudain il devint si pâle qu'elle s'écria :

— Pour Dieu ! qu'avez-vous, Phili ? Êtes-vous souffrant ?

Il ne souffrait que de la désirer et de ne pouvoir tout de suite la saisir entre ses bras.

Il ne répondit point, il n'avait pas besoin de répondre : elle était plus pâle que lui, et il lisait sur les traits du visage enfantin la même impatience combattue par un étrange effroi. Leurs mains se pressaient déjà sous la couverture qui enveloppait leurs genoux. Sophie-Charlotte reposa sa tête sur l'épaule de Phili, et ils échangèrent un baiser qu'elle du moins ne connaissait que par ouï-dire, et par les romans anglais. Il lui arracha comme un cri de surprise.

C'en était trop pour la Baronne de Krakus. Cette dame, ordinairement à cheval, si l'on peut dire, sur le protocole, en

oublia les régles les plus élémentaires. Elle se mit à lancer de grands coups de pieds à Leurs Altesses Sérénissimes, et cria :

— Oh !.. Monseigneur !.. Sophie-Charlotte !.. *Wie frivole !*

Cette expression était si impropre et, par suite, si comique qu'ils éclatèrent de rire. Ils demeurèrent dès lors bien sages, et ne se communiquèrent plus leurs impressions que par des jeux de mains sournois que la duègne ne pouvait point voir.

Un même pressentiment leur était venu, qu'ils ne se disaient point, mais dont ils ne doutaient ni l'un ni l'autre : c'est qu'il allait arriver quelque chose d'imprévu et d'invraisemblable, grâce à quoi leurs vœux seraient comblés. Ils le souhaitaient ; ils le voulaient tous deux avec tant de force que c'est peut-être ce qui le fit arriver en effet ; mais la cause apparente fut le délabrement des automobiles.

A l'entrée d'un village, dans un moment que, par bonheur, on ralentissait, l'une des roues de la voiture occupée par Leurs Altesses et par Mme la Baronne de Krakus se détacha, d'un air si naturel qu'on eût dit à la voir que les roues d'autos sont faites pour se détacher.

— Bravo ! dit le grand-duc.



Nous n'irons pas plus loin. D'ailleurs il est déjà nuit noire. Nous dormirons ici.

— Dans ce trou! s'écria la Baronne, qui aime ses aises.

Phili ne daigna pas lui répondre. Il avait déjà reconnu l'auberge, en dépit de l'obscurité. Il heurta à la porte, qui ne tarda point trop à s'ouvrir.

— Je suis, dit-il emphatiquement, l'infortuné grand-duc de Silberberg, qui fuit devant la révolution avec la grande-duchesse.

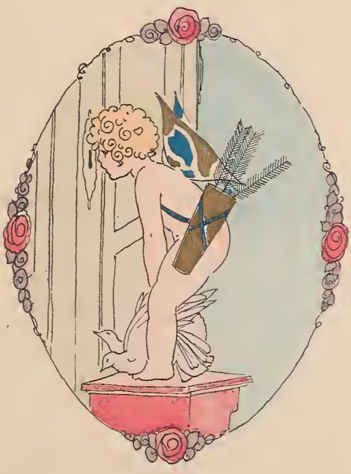
L'hôte parut fort attendri à la vue de ces deux enfants qui étaient de si nobles personnages, et s'inclina devant eux jusqu'à terre.

— Vous avez bien, dit Philippe-Egon, deux chambres logeables? Je les prends pour Madame et pour moi, si elles communiquent ensemble. Sinon, je n'en prendrais qu'une.

— Monseigneur, dit l'aubergiste en portant une main à son cœur, elles communiquent ensemble.

— Bien, dit Philippe-Egon. Vous caserez ma suite comme vous pourrez: mais conduisez-nous d'abord à nos appartements: nous sommes tués de fatigue. Prenez le sac de Madame et le mien.

L'aubergiste, les précédant à reculons, les mena dans une première chambre qui en commandait une seconde. Elles étaient assez vastes, bien éclairées à l'électricité, horriblement décorées et meublées à la mode de Munich. Ils n'y prêtèrent aucune attention, et leur premier soin fut de fermer à double tour les deux portes qui donnaient sur le couloir, en laissant ouverte la porte de communication.



(à suivre).

Abel Hermant



Le testament.

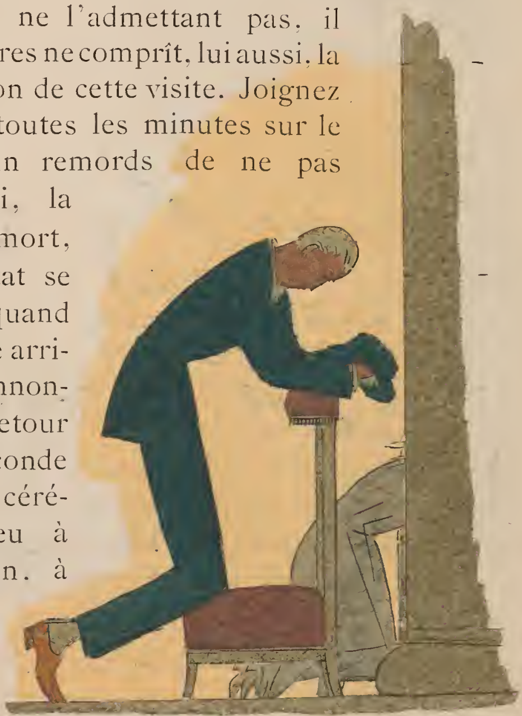
II

Oui, il y avait une semaine que cette scène avait eu lieu. et l'impression en avait été si forte sur Maxime qu'il n'avait pu prendre sur lui. ni de retourner à Versailles, essayer de revoir le malade, ni même d'en écrire avec détails à son père, à celui du moins qu'il croyait son père. La tendresse passionnée des yeux de l'ancien familier de sa mère, ces mains de mourant, glacées par l'agonie et se promenant sur son visage comme pour en caresser, pour en emporter tous les traits, le prénom de cette mère prononcé avec cette ardeur



presque délirante, comment ne pas interpréter ces indices ? Et en même temps, comment oser les interpréter ? Maxime était un garçon de cœur très simple, sans aucune supériorité dans l'esprit, qui menait, auprès de son père, la vie d'un jeune noble de notre époque, d'un beau nom et de modeste fortune. C'est-à-dire qu'après avoir vaguement préparé un examen aux Affaires Étrangères, il avait fini, d'accord avec M. de Servières, par y renoncer, sous le prétexte que les tendances de plus en plus radicales du Gouvernement Français ne permettaient pas à quelqu'un de leur tradition de servir, même dans la diplomatie. Maxime était donc un oisif, mais qui gardait, parmi les dangereuses distractions que ce mot représente à Paris, une honnêteté profonde et une sorte de candeur. Il n'avait jamais pensé à juger ou son père ou sa mère. De celle-ci, qui après avoir été très galante, s'était fixée dans une liaison presque avouée avec Raymond Souty, il n'avait jamais rien su que sa beauté quand elle était plus jeune, et sa grâce même dans les années tardives. Il est nécessaire d'ajouter — le dénouement de cette aventure serait inexplicable sans cela — que le mari, après avoir marqué un étonnement du refroidissement de Souty à son égard après la mort de sa

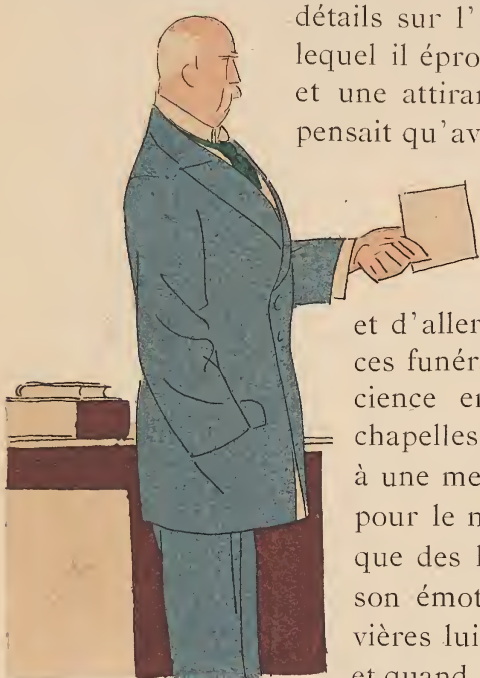
femme, semblait s'être interdit soudain de même prononcer le nom de cet ancien ami. Et voici que, brusquement, le désespoir d'un mourant qui avait voulu revoir, avant de disparaître pour toujours, le fils d'une maîtresse passionnément aimée, passionnément regrettée, venait de projeter, devant un des acteurs de ce drame de foyer, et sur un passé, demeuré pour lui si secret, une de ces aveuglantes lumières devant lesquelles on ferme en vain les yeux. On a vu. On sait, alors même que l'on tend tous les ressorts de sa volonté à ne pas voir, que l'on s'interdit de se formuler, seulement en pensée, la vérité dont on ne peut pas douter. Au chevet du lit de Raymond Souty, Maxime avait compris, dans l'éclair d'une évidence indiscutable comme le jour, que cet homme avait aimé sa mère, et le lien criminel qui l'unissait, lui, à ce malheureux. Mais il n'admettait pas qu'il l'eût compris, et, par un illogisme si conforme aux lois de la nature humaine qu'il n'est pas besoin de l'expliquer, tout en ne l'admettant pas, il tremblait que M. de Servières ne comprît, lui aussi, la vérité, rien qu'à la mention de cette visite. Joignez à cela une angoisse de toutes les minutes sur le moribond lui-même, un remords de ne pas retourner auprès de lui, la terreur d'apprendre sa mort, on jugera dans quel état se trouvait le jeune homme quand une lettre et une dépêche arrivées coup sur coup lui annoncèrent, la première le retour de M. de Servières, la seconde la fin de M. Souty. Une cérémonie devait avoir lieu à Versailles le surlendemain, à la suite de laquelle le corps serait transporté en province pour être




BRUNELLESCHI

inhumé dans un caveau de famille. Ce surlendemain, c'était le jour même où rentrait celui que Maxime continuait, qu'il voulait continuer d'appeler son père.

— « Est-ce qu'il ne s'étonnera pas si je ne lui télégraphie pas cette mort et ces obsèques ? » se demanda-t-il, et il comprit qu'il lui eût été physiquement impossible d'écrire ce message. Il allait déjà lui être très dur d'assister à cette messe et de raconter ensuite à l'ami trahi, et sa visite à Versailles, et les détails sur l'agonie de cet homme pour lequel il éprouvait une répulsion à la fois et une attirance inexprimables. Il n'y pensait qu'avec épouvante et il ne pouvait penser qu'à lui. Cette double impression lui fut si douloureuse qu'il n'eut pas la force de se dominer et d'aller à Versailles, le matin de ces funérailles. Il apaisa sa conscience en assistant dans une des chapelles de Saint-François-Xavier, à une messe où il s'efforça de prier pour le mort, sans arriver à le faire que des lèvres. On juge quelle fut son émotion à entendre M. de Servières lui demander, à peine revenu, et quand il lui eut dit la fin de l'autre :



— « Tu n'as pas assisté à cet enterrement ? Tu as eu tort. Il fallait qu'un de nous s'y trouvât ».

Le vieil officier regardait Maxime en prononçant cette phrase avec des prunelles où celui-ci put lire une méfiance qu'il n'avait jamais remarquée. Une seconde question augmenta encore son malaise :

— « Comment avais-tu su qu'il était malade ? »

— « Il m'a fait prévenir par Planchon ».

— « Sa vieille ficelle d'ordonnance » dit M. de Servières qui n'ajouta pas de commentaires. Mais toute la soirée et les jours suivants, il montra un visage fermé, derrière l'assombrissement duquel se devinait la reprise d'une pénible idée, soudain éveillée — ou réveillée — par cet appel du mourant au jeune homme. Qu'il en soupçonnât le motif, celui-ci s'en rendait trop compte au souvenir du frisson qui l'avait saisi lui-même au chevet du lit de ce mourant. Cette évidence lui était si cruelle qu'il la repoussait. Il se disait : « Je rêve. Mon père a des ennuis qu'il ne me dit pas. Peut-être l'éloignement de Souty durant ces dernières années vient-il d'un malentendu qu'il m'expliquerait si je l'interrogeais »... Mais comment questionner cet imposant personnage devant lequel il s'était toujours trouvé si timide. M. de Servières était une espèce de géant dont l'ampleur étoffée, les larges épaules, la physiologie forte, contrastaient avec la minceur nerveuse de Maxime, d'un de ces contrastes qui crient l'adultère. Les intéressés ne le remarquent pas tant que leur attention n'a pas été provoquée par quelque incident révélateur.



Combien de temps aurait duré ce silence entre les deux hommes ? Toujours, peut-être, si un second évènement n'était survenu, plus révélateur encore, et qui, cette fois, exigeait une décision immédiate, à travers quel débat de conscience : l'honneur d'un homme d'un côté, celui d'une femme de l'autre ! Un matin donc, trois fois vingt-quatre heures après le jour où

l'on avait enterré Souty, Maxime vit M. de Servières entrer dans sa chambre, par les fenêtres de laquelle il regardait monter vers le ciel gris d'automne les grêles tours de Saint-François en se disant : « Qu'y a-t-il au-delà de la mort ? Se sont-ils retrouvés ? Où sont-ils ? » C'est à sa mère et à son vrai père qu'il pensait, au moment même où celui dont il portait le nom franchissait sa porte, et lui tendait une enveloppe d'une main que toute l'énergie de l'ancien officier n'arrivait pas à empêcher de trembler :

— « C'est une lettre d'un notaire de Paris, Maître Aubertin... Lis-là. »



Maxime, à son tour, se prit à trembler. Rien qu'à l'accent dont ces paroles étaient prononcées, il savait que ce notaire était celui de ce mort auquel il songeait si amèrement encore cinq minutes auparavant. Il n'aurait pas osé imaginer la vérité. M. de Servières était à demi-ruiné. Souty, par son testament, lui laissait toute sa fortune. Le testament, daté de ces tous derniers jours, avait évidemment été fait dans ce trouble déjà de ses facultés. Il avait considéré très habile d'instituer son ancien camarade de Saint-Cyr et de régiment comme son légataire universel. C'était enrichir son propre fils d'une façon indirecte et qu'il supposait devoir échapper aux commentaires. Evidemment, son passionné besoin de revoir ce fils avant de mourir avait eu

ce motif : donner au jeune homme une explication de ce legs qu'il répétât à Servières : « Nous nous sommes refroidis pour des susceptibilités et des malentendus. Je n'ai jamais cessé de l'aimer. Je le lui prouve... trop tard »... Déraisonnable espérance d'un esprit qui ne voyait plus la vie telle qu'elle est. La vie, c'était maintenant le mari de la maîtresse morte et le fils de l'amant mort, en face l'un de l'autre, et tous deux se taisant :

— « Monsieur Souty avait des parents » dit enfin le jeune homme d'une voix étouffée, « Il me semble que »...

— « Et alors ?... » Du geste Servières montrait un grand portrait de sa femme pendu sur un des murs de la chambre. Elle était représentée à trente ans, à l'époque même où elle avait eu Maxime, si fine, si jolie, dans une robe de bal qui découvrait ses épaules souples, ses beaux bras frais, l'attache de son cou. Elle avait dans les yeux cette langueur heureuse de celle qui aime et est aimée.



— « Oui » continua le mari trahi « si je refuse cette fortune, que croira le monde ?.. »

— « Ah ! » dit sauvagement Maxime « pardon !.. pardon !.. Monsieur »...

Et il s'était jeté à genoux devant Servières qui le releva en l'étreignant dans un sanglot :

— « Appelle-moi ton père... Je ne veux pas te perdre, toi... Il y a dix ans que je soupçonne l'horrible chose et que je te garde, pour que tu sois le fils de mon esprit, de mon âme... Rien qu'au mouvement que tu viens d'avoir pour refuser cet argent, j'ai tant senti que c'est moi qui t'ai fait ton cœur »... Et, se dégageant : « C'est à toi que cet argent était laissé. Tu n'en veux pas ;

c'est ton droit... Je vais écrire à ce notaire que nous n'acceptons pas »...

— « Mon père » dit le jeune homme « laissez-moi parler aux parents de M. Souty d'abord... C'est le meilleur moyen que rien ne s'ébruite. Vous voyez, d'après la lettre de M. Aubertin, qu'ils menacent d'un procès... Ayons l'air de leur avoir cédé. C'est une démarche cruelle à faire, j'en prends l'humiliation pour moi. C'est trop juste ».

Les deux hommes se serrèrent les mains, cette fois, sans plus dire un mot. Leur émotion était si forte que M. de Servières sortit de la pièce pour ne pas pleurer de nouveau. Quand il eut refermé la porte, Maxime alla vers le portrait de sa mère qu'il décrocha du mur. Il mit un baiser sur le cadre avec une pitié navrée. Puis, allant dans un réduit sombre qui attenait à sa chambre, il y porta cette toile qu'il retourna contre la muraille, dans le fond, en répétant tout bas à cette image de la mort les mêmes syllabes qu'il avait dites tout à l'heure : « Pardon » mais en sentant, cette fois, un déchirement de tout son être si douloureux qu'il ajouta, en revenant s'asseoir à sa table, la tête dans ses mains, des pleurs dans les yeux, mais achevant de se reprendre :



— « C'est à moi de payer pour *eux*. Comme c'est dur ! »

Paul Bourget

de l'Académie Française.



Soir.

Le soir s'étend sur la campagne,
Votre souvenir m'accompagne ;

Il marche voilé devant moi.
Nous suivons un chemin étroit.

Voici la bruyère et la plaine
Où nous buvions à la fontaine ;

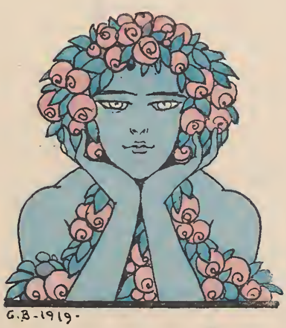
Voici la lande et la forêt,
O mon cœur, cache ton secret !

Est-il vrai — la nuit est venue —
Qu'entre mes bras vous fûtes nue ?

O cher visage dévoilé
Comme le ciel s'est étoilé !

Henri de Régnier

de l'Académie Française.





Au théâtre restons Français.

Le grand reproche qu'avant la guerre l'on adressait, de par le monde, au théâtre français, c'était d'être exagérément frivole. La France est le seul pays qui possède la grâce de dire les choses les plus graves avec légèreté. De là à conclure que les Français ne prennent rien au sérieux, il n'y avait qu'un pas... le pas de l'oie !

Néanmoins sous le couvert de cette accusation de frivolité d'excellents esprits essayèrent en France de nous



Dans le théâtre d'Ibsen.

proposer, comme modèle d'art dramatique, les productions du théâtre russe, scandinave — et allemand. On les *adapta* mais on ne les *adopta* point. Malgré la fidélité des traductions — et peut-être à cause de cette fidélité — le grand public, en France, resta toujours rebelle à cette forme de théâtre, si éloignée de notre goût et de notre sensibilité. Cette psychologie, plus idéologique qu'humaine, ce déséquilibre entre la pensée et la forme (n'en accusons que la sècheresse de la traduction) autant de raisons pour lesquelles ces chefs-d'œuvres nés parmi les brumes du Nord ne rayonnèrent jamais chez nous.

Tous les efforts d'un snobisme exaspéré n'y pourront jamais rien. Vous pensez si l'échec de ces tentatives théâtrales, nout fit accuser davantage encore de légèreté. Que les étrangers l'aient commise, cela s'explique. Ils connaissent si bien Paris mais ils connaissent si mal la France ! A qui la faute d'ailleurs ? Nous n'étions, pendant un temps, représentés à l'étranger qu'à travers le filtre d'impressarios ou de traducteurs

venus à Paris pour choisir « les meilleures comédies parisiennes ». Et tout naturellement ces messieurs choisissaient des vaudevilles mal tolérés par notre public et dont le succès était souvent dû au scandale.

C'est d'après de pareils ouvrages que l'étranger nous jugeait...

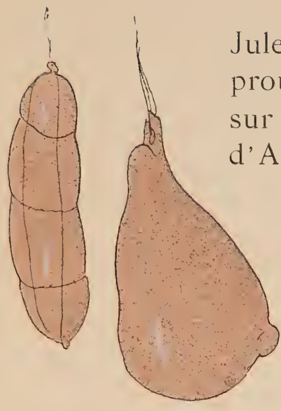
Mais que des Français, à leur tour, aient pu propager cette calomnie, et affirmer que nous n'étions qu'un peuple frivole... voilà du dénigrement... bien français !

Imprudence coupable, et d'ailleurs quel aveuglement !

Le pays de Corneille, de Racine, de Molière, de Beaumarchais, d'Alfred de Musset ne possède-t-il pas le premier théâtre du monde ! Que gagnerait-il, à prendre comme modèles dramatiques Ibsen, Tolstoï, Bjoernstjerne-Bjoernson, Hauptmann ou Sudermann ?



Le Drame à la Française.



Rappelons-nous l'article étincelant de Jules Lemaitre. Ce maître de la critique prouvait l'influence déterminante qu'avait eu sur le théâtre scandinave, le théâtre d'Alexandre Dumas fils. Jules Lemaitre démontrait avec dates et citations que les thèses les plus hardies de Bjoernstjerne-Bjoernson étaient déjà dans Dumas. Et nous savions que l'évangélisme et la « pitié » de Tolstoï, furent nôtres, bien auparavant, dans Hugo. La Maslova est la fille spirituelle de la grande Jondrette des *Misérables*.

En réalité l'admiration d'une certaine élite découvrait comme original dans le théâtre étranger ce que l'étranger nous avait emprunté dix ans plus tôt !



Dans le théâtre de Théodore de Banville.

Depuis, il y a eu la guerre...

Allons nous, après cinq ans de gloire française, où l'héroïsme et la pensée directrice de chez nous brillèrent au premier rang sur les champs de bataille et dans les conseils du monde, allons-nous retomber dans la même erreur, et, j'allais dire dans la même manie ?

Loin de moi la pensée d'élever devant chaque frontière une Muraille de Chine, qui interdise les échanges d'idées et de mœurs, nécessaires à la civilisation elle-même...

Mais restons Français!.. Une nation qui, au théâtre, s'enorgueillit de compter des écrivains tels qu'Henry Bataille, François de Curel, Georges de Porto Riche, Francis de Croisset, Abel Hermant, Tristan Bernard, Robert de Flers, Henry Bernstein... (j'en omets, et des meilleurs) cette nation prête aux autres mais ne leur doit rien.

Pendant la guerre — intermède héroïque et sanglant — nos artistes, nos écrivains pour la plupart se sont tus. A la faveur de ce silence, une invasion étrangère — pacifique mais si dangereuse — a détourné peu à peu nos scènes, de leur destinée, de leur mission française. Le mercantilisme et l'exotisme réunis règnent en maîtres, à Paris. Tous ceux qui ont le souci du théâtre, de sa grandeur et de son prestige, se doivent de réagir.

Manquons-nous d'écrivains, d'auteurs dramatiques? On le croirait, à voir les adaptations anglaises ou américaines qui font florès! Il est grand temps de rendre son goût véritable au public que risquerait de corrompre l'influence étrangère.

Soyons nous-mêmes! égoïstement, franchement, soyons français!

Les artistes qui ont joué à travers le monde, le répertoire français, connaissent son prestige. Sait-on qu'au pays d'Ibsen et de Bjoernstjerne-Bjornson ce sont les œuvres



Acteur Russe.

d'élégance, les pièces de M. Robert de Flers, par exemple, qui ont le plus de succès !

Les impresarii français qui, en tournée dans le Nord, se sont avisés d'inscrire à leur répertoire des œuvres scandinaves, ou conçues selon le mode scandinave, ont éprouvé devant l'accueil du public, une déconvenue profonde...

Je connais un acteur qui à Paris, dans des rôles pathétiques ou à panache, a remporté de grands succès. Il a l'accent toulousain... Mais personne, dans la presse parisienne, ne s'est avisé de le lui dire. Un jour cet acteur est allé donner à Toulouse une représentation.

La presse indigène couvrit de fleurs son « concitoyen » mais lui *reprocha son accent!*.. Les scandinaves sont tout prêts à reprocher à leurs écrivains d'avoir l'accent du Nord ! La vérité est que les écrivains doivent leur gloire à Paris : à ce même Paris si injuste, souvent si hostile à des gloires françaises. Son snobisme parfois, fut féroce. M. Rey, de Marseille, aurait-il pu faire jouer son *Sigurd,* s'il n'avait eu la prudence, en un temps où le wagnérisme faisait fureur, de s'appeler tout à coup Reyer ! Il ne faut pas que l'on ait besoin de ces prudences là, déployons au contraire notre drapeau.

Pour ma modeste part, j'ai toujours, sans être xenophobe, dans mes tournées à l'étranger, affiché, exalté les auteurs français, de préférence à tous les autres. Et quelle joie d'interprêter Banville ou Musset à côté de Francis de Croisset ou d'Abel Hermant... Ils sont de la même lignée, de la lignée française !

Est-ce donc trop demander que d'inviter les directeurs des théâtres parisiens, à offrir des *saisons* aussi françaises que celles auxquelles se pressa le public de Buenos-Ayres ? le public de Paris serait-il d'une sensibilité, d'une intelligence, d'un goût inférieurs au public américain ?

Alors ?

Non : une réaction s'impose. Il nous faut lutter contre cette *vague de paresse,* cette théorie du moindre effort, qui sévit au théâtre, comme partout, en France. Il faut aussi que les directeurs comprennent leur mission. Trop souvent ils négligent la qualité d'une pièce, se fiant aux vedettes qui la créeront, ou, pis encore, escomptant le fracas d'une publicité qui n'est pas de chez nous.

Nous avons en France les premiers auteurs dramatiques du monde et une merveilleuse jeunesse. Que les directeurs se résignent *à choisir* et qu'ils choisissent des œuvres de *chez nous.*

André Brulé





L'Heure du Bain.
à la Piscine du " Claridge "



EL-AAROUSSA

Elle est superbe et blanche, et son costume est blanc
Peut-il être un joyau qui soit fait pour lui plaire ?
Existe-t-il sur terre
Un assez beau diamant ?

Elle vaut plus que l'or, tant elle est jeune et belle !
Il n'est point de trésor qui vaille sa beauté !
Et l'aube de l'été
Paraît moins pâle qu'elle !

Tout ce qui provient d'elle est un objet qu'on aime
Le parfum de son corps rend les jasmins jaloux :
Et ses seins sont plus doux
Que la rose elle-même !

Sa bouche est comme un fruit qu'a mûri le soleil ;
Le frelon la contemple ; et songe, avec envie,
Aux raisins de Syrie
D'un coloris pareil.

ودى بيضة وتلبس طقم ابيض

Son œil est un espoir, son regard, une aumône :
Et, pour pouvoir baiser la trace de ses pas,
Le Maître du Hedjaz
Lui cèderait son trône.

La guêpe, de sa taille, envierait les contours ;
Et son rire est si gai, qu'il suffirait de dire :
Que, pour un seul sourire,
L'homme offrirait ses jours.

حلوه العروسه والكلام بهداوة

L'oiseau ne la craint pas ; l'abeille vient près d'elle ;
Et le passant peut voir, par les matins d'été,
Brouter à son côté
La craintive gazelle.

Ce qui s'exhale d'elle est d'un parfum si pur.
Que les plus belles fleurs la croient encor plus belle.
Et renvoient auprès d'elle
Le papillon d'azur.

Ses pieds sont si menus : sa marche si légère,
Que, sur un sol poudreux, tout en pressant le pas,
Elle ne laisse pas
De trace à la poussière

Elle n'est que pudeur et que virginité !
Et nul, jusqu'à ce jour, n'a pu voir en présence
Tant de douce innocence
Et de nubilité !

المسك والعنبر طلقنا لك بخور

Les accents de sa voix ont des notes si frêles,
Que le passant s'arrête au seuil de sa maison,
Croyant à la chanson
Des molles tourterelles.

Sa chair a tant d'attrait, que Hussein, saint martyr,
En la voyant, peut-être, eût négligé son âme;
Et, la voulant pour femme,
N'eût plus voulu mourir.

ولا عندى الامر من مقامك

Elle sait, au passage, embellir toutes choses;
A sa vue, aussitôt, s'entr'ouvrent les bourgeons,
L'or revêt les citrons,
Et s'entr'ouvrent les roses.

L'impur hésiterait à flétrir ses quinze ans
Et, le jour et la nuit, voudrait que dans sa chambre
L'odeur de musc et d'ambre
Montât comme l'encens.

Elle paraît si fière et reste si sereine,
Que le roi de Stamboul, le Malek tout-puissant,
Certes, en la voyant,
L'aurait faite au moins reine !

Jamais, dans le ciel pur, pareil astre n'a lui :
Et qui l'épousera lui restera fidèle,
Car l'univers, sans elle,
N'aura plus rien pour lui.

Jean Hermanovits





Chronique sur l'élégance.

Chez les peuples de l'antiquité, le costume était au nombre des beaux-arts, ses principes étaient définis, son influence sur la morale était appréciée, et des officiers publics veillaient pour qu'on n'en violât pas les lois fondamentales.

Il est évident que si le but des arts est de produire des impressions variées sur notre esprit, le costume ou la décoration du corps humain ne sauraient être exclue de leur classification.

Le costume exprime tour à tour la richesse, la prétention,



Barclay " Nice "

la coquetterie. l'austérité, la modestie, c'est-à-dire qu'il a son caractère.

Otez à un homme sa cravate, troublez la régularité habituelle de ses vêtements, et sur le champ vous exprimez la démence.



Le costume devient une sorte de science mathématique où chaque détail a son expression ou sa valeur fixe. D'où il résulte que l'élégance dans le costume consiste dans le rapport qu'il faut établir entre deux caractères. celui de la personne et celui du costume.

Si vous manquez de goût et de perspicacité, vous ferez infailliblement des rapprochements gauches, guindés, maladroits. Il faut donc se consulter bien avant de faire choix d'une couleur ou d'une forme.

Bien connaître le trait caractéristique de sa personne, c'est posséder la science de s'habiller et les secrets de l'élégance.

Ce n'est ni dans la richesse d'une toilette, ni dans la rareté des étoffes que gît l'élégance, c'est dans l'effet produit par la combinaison de ces choses avec le jeu des proportions humaines.

Chercher à captiver les suffrages du vulgaire, c'est chercher, en matière d'élégance, les voies de l'erreur.

Dans l'art du costume, comme dans les autres arts, ce qui saisit la foule, c'est généralement les effets grossiers. Il

est pas vrai que le sentiment des masses soit bon et infaillible dans les arts. La quantité ne sera jamais la qualité.

Abandonné de ses instincts, à ses forces naturelles, l'homme de la rue ne peut point admirer Milton. En musique, il préférera la valse bleue aux plus savantes compositions de Beethoven.

Brummel ne disait-il pas à de jeunes « fashionables » de Londres : « vous saurez que vous êtes élégants, Messieurs, lorsque dans les rues, vous passerez sans être remarqués ! »

Pour se vêtir d'étoffes riches, fastueuses, il faut en soi un caractère physionomique qui le permette.

La mode, cette chose éphémère, indéfinie, mais qui n'est autre chose que l'orbite où s'opèrent les révolutions du costume, la mode possède un caractère qui lui est propre. Elle a sa philosophie, sa logique, parce qu'elle a des points de contact et de relation avec l'élégance.



Le caractère de la mode, c'est luxe, fortune, grandeur. D'où vient qu'un costume qui a été trouvé élégant cesse de l'être ? C'est que ce costume, d'abord le patrimoine du petit nombre, est tombé dans le domaine public et s'est associé alors à des idées de vulgarité qui ont effacé sa primitive effigie.

Nous devons rénover la tradition et lui conserver tout son éclat.

Paris ne doit pas être seulement le refuge de l'art et de la pensée, mais le centre de toutes les élégances. Nous nous devons à notre Passé.

Il est des maisons qui, comme Barclay, demeurent en quelque sorte le conservatoire du goût et de l'harmonie.

Si les hommes s'inspirent dans leur mode du goût anglais, les femmes ne sauraient prendre d'autre direction qu'à Paris.

Si la femme se soucie, avec raison, de sa toilette, l'homme a le devoir d'y songer sans en avoir l'air, et de concourir ainsi à l'esthétique générale.



On ne comprend pas qu'un gentleman se rende à l'Opéra autrement qu'en habit, on ne comprend pas davantage qu'il puisse se rendre de jour à une réception de cérémonie autrement qu'en redingote ou en jaquette. Ce sont des usages intangibles jusqu'au jour où la Fantaisie aura trouvé quelque chose de mieux.

Il y avait au XVIIIe siècle des maîtres " d'agrémens " qui formaient les jeunes gens à l'art de plaire. En vérité il est

plus juste de penser que la véritable élégance, fonte d'harmonie, de tact, de mesure, de nuances, est native.

L'homme "swell" est celui qui sait s'adapter aux temps et aux circonstances. "The right man in the right place".

Comme nos ancêtres, faisons en sorte que des maisons de qualités conservent la tradition du bon goût.

Cette tradition est aussi nécessaire à l'esthétique générale qu'à l'avenir économique de notre Pays.

André de Fouquières



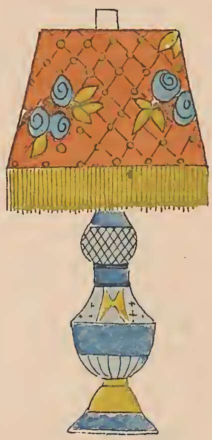


De tout, un peu...

Voici venu le temps béni des étrennes, l'époque charmante où les femmes s'attardent de vitrine en vitrine, attirées, retenues, par l'éclat des pierreries, ou la fragilité des bibelots rares. Curieuses, amusées, elles attendent, guettent, comparent les nouveautés des différents magasins. Tous les ans leur plaisir se renouvelle en découvrant les frivolités inédites qui feront la joie de ceux à qui elles les destinent, ou contribueront à embellir le home qui sert d'écrin à leur beauté. Chaque automne fait éclore des maisons nouvelles, amusantes et tentatrices, aujourd'hui, tout est au dix-huitième.

L'antiquité n'a plus de prix. Tout le monde veut être meublé à l'ancien, chacun fait la chasse aux petits meubles

Louis XVI dont l'intimité des boudoirs s'accommode à merveille. Bien entendu il faut à ces cadres des attributs de l'époque. L'antique — l'authentique — bergère réclame des coussins de style ; la lampe qui éclaire le salon laqué gris Trianon doit tamiser ses rayons, d'abats-jours "Marie-Antoinette" ; le lustre sera remplacé par un mai... Prenons garde, cependant de ne point faire fausse route. Recourons aux spécialistes pour éviter les fautes de goût. L'autre jour en flânant Faubourg Saint-Honoré, qui, s'il nous en souvient bien, fut au temps de la Pompadour, le quartier des antiquaires (n'est-ce point là que Lazare Duvaux, l'érudit fameux, tenait échope ?) Nous nous arrêtâmes à l'éventaire d'un petit magasin dont l'enseigne "*A la Reine des Fées*" promettait trop de récompenses pour qu'on ne pût résister au désir d'en franchir le seuil. Ce qui fut fait. Nous nous crûmes aussitôt transportés au hameau de la pauvre Reine. Roses rococos, éventails d'une mièvrerie desuète, coussins moëlleux, voilés d'argent, fanfreluches, frivolités de petite marquise, nous révélèrent vite la personnalité de leur auteur.



Modèle de la "Reine des Fées"

C'est un artiste, un homme de lettres, qui, pour tenir tête à la vie chère, ne craignit pas — et comme il eut raison ! — d'ouvrir boutique, et d'y faire de l'art sous une autre forme. Il n'est pas une coquette qui, d'ici trois semaines ignorera les jolies choses, groupées à la Reine des Fées. En effet, toutes les élégantes ne sont-elles pas sures de trouver, 380, rue Saint-Honoré le plus joli choix de cadeaux qui se puisse rêver ? Nous sommes, presque à la Noël, aux joyeuses soirées de Réveillon. Les présents vont être échangés. Il est temps de songer à leur achat, sans négliger pour cela les préparatifs de départ pour la Côte d'azur.

Nos couturiers y ont pensé en créant à leur intention des robes charmantes de gaieté, *Martial et Armand* mérite, parmi eux une mention spéciale; non seulement pour les costumes d'après-midi, mais pour les robes du soir, ce qui ne lui a point fait négliger les étrennes. Son magasin de la rue de la Paix, fourmille en idées nouvelles, et en cadeaux utiles. N'est-ce point amusant, en ces temps de vie chère, de s'envoyer, entre amies intimes, une jolie blouse plutôt qu'un petit vase bossué, un shandail douillet au lieu de bonbons fondants. D'autant qu'il est facile d'accompagner ces souvenirs pratiques d'une futilité qui n'est moins le sac à lorgnettes, la boîte à gants, l'écharpe légère qui sont des bibelots de moindre importance, et peuvent être offerts en supplément.

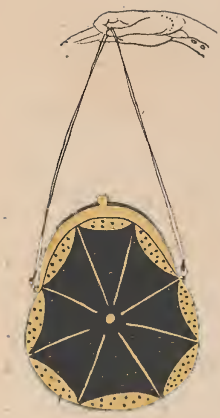


Martial et Armand

Mais, si l'on admire rue de la Paix, les frivolités de Martial et Armand, ses salons de la Place Vendôme retiennent les visiteuses par la grâce de la collection, qu'on y présente. Il y a là, conçues pour Monte-Carlo, des robes ravissantes, point exagérées, des corsages très nus, certes, mais un peu assagis cependant. Le "décolleté de la Victoire", jusqu'au reins! à fait place déjà à des échancrures plus

raisonnables. Le vent de folie, bien pardonnable! qui se mit à souffler sitôt la cessation des hostilités s'apaise, doucement. On laisse le nu, au théâtre. N'en doutons pas : les beaux jours nous ramèneront des robes confortables, c'est-à-dire des corsages presque montants.

Juliette Lancret



Modèle de la
"Reine des Fées"



Barclay "Paris"

Les Livres.

Un livre de guerre, un bon livre de guerre, *La Fournaise,* publié par M. JEAN D'HEURES à la Librairie "Ollendorff". C'est une suite de tableaux. Et c'est néanmoins un mélange de peinture et de philosophie.

Dans tous ses récits, l'auteur fait preuve d'une remarquable puissance. C'est un livre qui doit être lu. Il faut tout au moins en lire quelques chapitres : *L'Epouse*, *Pourquoi j'ai tué*, *Quand j'étais Dieu* et *Le Charnier*, par exemple.

M. RAYMOND HESSE publie à la Librairie "Payot" : *Bouzigny!..* Ville de paix et de guerre.

Sous ce titre, chacun peut retrouver la petite ville classique où les hasards d'un voyage ou de la mobilisation l'ont conduit. Voici, fort bien décrits : le médecin, l'officier retraité, le pion, l'avoué retors, la demi-mondaine, dont la guerre a fait : un major, un commandant de dépôt, un auxiliaire, un commissaire militaire de gare, une dame de la Croix-Rouge, etc...

Ils y sont tous ; et tous s'agitent dans une intrigue fort adroitement amenée. D'une psychologie délicate, sous sa forme d'ironie amusée, cette nouvelle œuvre de M. Raymond Hesse est une synthèse artistique qui intéressera. C'est un bon livre !

M. JEAN MAROT publie à cette même librairie "Payot", un livre nouveau qu'il intitule : *Ceux qui vivent.*

D'abord, l'auteur ne se réclame que d'une ardente sincérité. Son labeur a consisté dans l'établissement d'une somme philosophique d'âmes de combattants. Mais ce qu'il a voulu par dessus tout, c'est que l'idée dominante soit la beauté de l'action.

C'est bien ! C'est beau ! Et tout cela, c'est écrit avec une sobriété de bon goût et un grand amour de la vérité : c'est encore un bon livre !

Le Chemin des pieds nus que M. KER-FRANK-HOUX publie chez "Crès" est un livre aussi étrange que complexe. C'est un peu une confession de l'auteur. Mais c'est la confession d'un être infiniment subtil qui pense toujours, qui recherche constamment l'amélioration d'une collectivité dont il fait partie ; et tout cela l'amène précisément à un mélange de philosophie et de poésie qui constitue toute la beauté du livre.

Ce livre de M. KER-FRANK-HOUX, il est surtout original ; et il est même assez original pour ne pouvoir être nettement défini. Qu'est-ce, un conte ? Peut-être ! Un long poëme ? Peut-être aussi ! Une nuit de méditation ? Cela se peut... Non ! il faut le lire, ce livre. En voilà un, au moins, qui soit de la banalité !

M. ÉMILE HENRIOT publie chez "Émile-Paul" *Le Diable à l'hôtel ou Les plaisirs imaginaires.* C'est avant tout l'œuvre d'un artiste follement amoureux de fleurs, de lumière, de beaux décors et de jolis bibelots. C'est aussi l'œuvre d'un poète qui connaît son époque, car *Le Diable à l'hôtel* n'est pas plus un roman qu'un recueil de poésie. Il est tous les deux à la fois ; et le lecteur, que le roman intéresse, lit par force les vers dont l'ouvrage est parsemé. C'est très adroit. D'ailleurs le livre de M. HENRIOT est un bon livre.

M. ÉDOUARD SCHNEIDER publie chez "Albin Michel" un roman qu'il intitule : *Ariane, ma sœur...* un livre un peu étrange, mélangé de mysticisme et de réalisme d'une facture souvent lyrique... un peu de psychologie... un livre qui peut être lu.

Un bon et beau livre sur les prêtres, que celui que publie chez "Albin Michel", Mme J. BRUNO-RUBY : *L'exemple de l'Abbé Jouve* tel est le titre de cet ouvrage. Les questions les plus complexes touchant le rôle du prêtre dans la société y sont abordées avec une franchise et une persuasion admirables. Mais il y a des idées nouvelles, des idées très nouvelles. Mme BRUNO-RUBY espère que le prêtre sortira enfin du Temple et agira... voilà l'idée dominante... il faut lire ce livre, que l'on soit croyant ou non.

Les Papiers de Cléonthe, le nouveau roman que M. JEAN-LOUIS VAUDOYER publie chez "Albin Michel" est en quelque sorte l'écho orné et choisi d'une jeunesse à laquelle la guerre n'avait pas encore imposé son épreuve. On y trouve la peinture fantaisiste, tendre, spirituelle et voluptueuse d'une vie qui ne sera bientôt plus qu'un souvenir, et à propos de laquelle on pourrait répéter le célèbre mot de Talleyrand sur « la douceur de vivre ».

Les Papiers de Cléonthe composent une chatoyante galerie féminine où des figures en pied et en buste, animées par le jeu des passions et du plaisir, se groupent autour d'une figure centrale, émouvante et grave, qui reste voilée.

Dans ce livre où la chimère et l'observation se mêlent heureusement, et qui va de l'humour au lyrisme, l'auteur de la *Bien-Aimée* et des *Permissions de Clément Bellin* fait jouer toutes les facettes d'un talent que chacun s'accorde aujourd'hui à reconnaître.



GORYEL. SC — BRUNELLESCHI.

LA GUIRLANDE

4ᵉ Fascicule

Vingt-cinq francs.

La Guirlande

Album mensuel d'Art et de Littérature

Sous la direction littéraire de
Monsieur Jean Hermanovits.

Sous la direction artistique de
Monsieur Brunelleschi.

Imprimé par M. François Bernouard.
Enluminé par M. Jean Saudé.

Se trouve :
71, Rue des Saints-Pères
A PARIS.

Le tirage de cet Album est restreint à huit cents exemplaires.
Numéro : 367

Phili
ou par delà le bien et le mal

Conte moral, en prose, par
Monsieur ABEL HERMANT
Illustration de M. Brunelleschi.

La Double Flèche

poëme par Monsieur HENRI de RÉGNIER
(de l'Académie Française)
Illustration de Monsieur George Barbier.

Une tentative pacifique

Prose par
Monsieur RENÉ BOYLESVE
(de l'Académie Française)
Illustration de Monsieur Benito.

Complainte de l'Aveugle

(adapté de l'Arabe)
poëme par Monsieur JEAN HERMANOVITS
Illustration de M. Brunelleschi.
Enluminure de M. Stab.

Tout le confort moderne

prose par Monsieur G. de la FOUCHARDIÈRE
Illustration de M. Jean Dulac.

Jeunesse éternelle et Culture physique

par Monsieur ANDRÉ de FOUQUIÈRES
Illustration de M. Guy Arnoux.

Élégances féminines

propos par JULIETTE LANCRET

Hors-texte :

Le baiser sur l'échelle, dessin inédit de M. BRUNELLESCHI
L'Eau, dessin inédit de M. GEORGE BARBIER
Le Soir, hors-texte de décoration de M. STAB

Modèles des Grands Couturiers éxécutés par
les artistes collaborant à la Revue.



L'eau



Phili
ou
Par delà le bien et le mal.
Conte moral.

IV

La terrible nuit.

Dès l'instant que Philippe-Egon et Sophie-Charlotte se virent isolés, maîtres de disposer d'eux-mêmes, ils perdirent tout leur aplomb et cette jolie impudence, qui n'était pas jouée, qui cependant était contre nature. L'amour d'une fille de quinze ans est plus une peur qu'un désir. Déjà Sophie-Charlotte ne concevait plus sa témérité : elle ne la



regrettait pas et n'aurait point voulu, pour le trône qui lui échappait, s'être dérobée tout à l'heure au danger qui la faisait pâlir d'effroi. Phili n'était guère moins timide, ou peut-être l'était davantage, avec on ne sait quoi de plus féminin, et avec une aimable gaucherie garçonnière. Pour la première fois il sentait son extrême jeunesse, dont il était confus, et ensemble attendri. Souvent les garçons à cet âge ont plus de véritable pudeur que les filles. Il s'étonnait bien d'éprouver une gêne si nouvelle, lui qui ne se fût certes point caché derrière les saules de la berge, s'il avait su, l'autre semaine, que sa petite femme dédaignée le regardait curieusement par la fenêtre, quand il prenait son bain dans la rivière.

Volontiers ils auraient fui tous les deux... Ils étaient bien aises de ne le pouvoir décemment point. Ils auraient appelé au secours... A quoi bon ? Ils se rassuraient mutuellement. Ils avaient grand'peur, mais Philippe-Egon avait moins peur parce que Sophie-Charlotte était près de lui, et Sophie-Charlotte avait moins peur parce que Phili était près d'elle. Et ils se serraient l'un contre l'autre, sans se faire aucune caresse. Ils n'y songeaient plus. Ils n'éprouvaient, à se tenir ainsi étroitement rapprochés, qu'une douce chaleur, un bien-être, point de trouble : au contraire, peu à peu ils s'apaisaient, et n'avaient nul besoin de se le dire pour le savoir ; car les mouvements de leurs cœurs, qu'ils sentaient et qu'ils entendaient battre, allaient se ralentissant. Alors, ils s'écartèrent, en faisant un sourire contraint, qui pouvait signifier : « Voilà... C'est fini... »

Ils s'étaient détachés un peu trop tôt, comme des

enfants dont les gestes sont toujours hâtés ; et dès qu'ils eurent entre eux rien que la distance d'un pas — l'infini — ils reprirent peur. Mais cette peur, qui d'abord les avait réunis, ne pouvait plus que les séparer. Sophie-Charlotte, sans même s'excuser, cette fois, d'un sourire, baissant et détournant la vue, passa dans la chambre voisine. Phili s'étonna bien encore de pouvoir lui dire toute une phrase, d'une voix, il est vrai, incroyablement basse et que cependant il forçait. Il lui dit :

— Ah ! vous choisissez l'autre chambre ?

— Oui, répondit-elle aussi bas et avec le même effort, c'est la plus petite.



Cela voulait dire : « Vous êtes toujours là, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas partie ?. Que je vous entende, puisque je ne vous vois plus ! » Sitôt qu'ils eurent échangé ces quatre mots bizarres, ils se sentirent mieux et ne poursuivirent pas un dialogue désormais inutile. Ils faisaient même l'impossible pour ne se trahir par aucun bruit, mais tendaient l'oreille et s'épiaient.

Sophie-Charlotte, en dépit de toutes ses précautions, ne put ouvrir son sac de voyage sans faire craquer la serrure. Par suggestion, machinalement, Phili ouvrit son propre sac. Il contenait, ce sac, probablement comme celui de Sophie-Charlotte,

bien peu de choses : quelques objets de toilette, un pyjama. Phili hésita une seconde, puis, les yeux fixés sur la porte entr'ouverte, inquiet, tremblant toujours de voir reparaître à l'improviste Sophie-Charlotte, n'osant lui crier : « Ma chérie, n'entrez pas », il se débarrassa de ses vêtements, avec cette agilité de gamin qu'il avait quand il se déshabillait au bord de l'eau. Il n'avait guère coutume de suivre les prudes conseils de l'Église, ni de se vêtir et de se dévêtir modestement. Cette fois pourtant il ne regarda qu'à la dérobée l'image flatteuse que lui présentait une glace inclinée au-dessus de la commode, et encore craignit-il d'avoir perdu un temps précieux. Vite, il noua la cordelière de soie ; il endossa un peu plus lentement la veste à grand col marin ; et comme Sophie-Charlotte ne donnait toujours point signe de vie, il prit le loisir de se regarder dans la glace avec un peu plus de complaisance.

Jamais il ne s'était aimé davantage, et autant que sa personne même il admirait son goût, l'effronterie et l'élégance de ce costume qu'il avait choisi, d'un taffetas noir et mat, où luisaient, largement espacées, des raies de satin bleu. Il lâcha un bouton du col, pour dégager un peu plus sa gorge. Ce retour de fatuité ne lui rendait pas d'ailleurs son assurance. Il lui fallut se faire violence pour se rappeler que le maître, après tout, c'était lui, et que, s'il ne prenait pas l'initiative de renouer la conversation, ce n'était évidemment pas la grande-duchesse qui commencerait.



Il lui dit avec un peu

d'impatience, et sans se tourner vers la porte, sans quitter des yeux le miroir :

— Voulez-vous me permettre d'entrer ?

— Mais oui, naturellement ! répondit-elle d'une voix altérée et d'un ton fort peu aimable.

Il franchit aussitôt le seuil, d'un pas déterminé, pour mieux dissimuler son irrésolution, et jeta un cri enfantin de surprise et de joie. Sophie-Charlotte était debout au milieu de la chambre, dans une attitude contournée, et semblait n'oser point ni bouger ni s'asseoir. Elle était vêtue précisément comme Phili. La couleur seule de son pyjama différait, grise à grandes palmes vertes, et la culotte était un peu plus courte, mais la veste un peu moins entre-bâillée. Sans y penser, elle avait mis ses deux mains dans ses poches... Ils firent, en se voyant si pareils, un petit ricanement, et gardèrent de se dire pourquoi ils riaient. Peut-être ne le savaient-ils pas eux-mêmes.

Ils prenaient un si vif plaisir à se dévorer des yeux qu'ils ne souhaitaient rien de plus. A peine s'étaient-ils rapprochés. La plus grande entreprise de Philippe-Egon fut de tendre le bras et de glisser sa main dans la poche de la veste où Sophie-Charlotte tenait toujours la sienne cachée, de lui saisir, de lui presser le bout





des doigts. Un fauteuil se trouvait bien à propos tout près d'eux. Il s'y laissa doucement aller, entraînant Sophie-Charlotte. Elle consentit de s'asseoir sur ses genoux, se blottit entre ses bras; et leurs lèvres ne tardèrent pas à se rencontrer...

— *Wie frivole !*

Ils étaient si loin de la terre qu'ils n'avaient rien entendu. La baronne de Krakus, en sa qualité de dame d'honneur, avait requis l'hôte sans méfiance de lui ouvrir l'appartement de Son Altesse Sérénissime madame la grande-duchesse, pour son service ; et comme ils n'avaient pas mis le verrou, mais seulement fermé la porte à double tour en retirant la clef, l'hôte n'avait eu que la peine d'user de son passe-partout.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? dit Philippe-Egon comme dans un rêve.

Il aperçut le large visage de la baronne penchée sur lui.

— *Wie frivole !* répéta cette horrible femme, mais avec une expression sarcastique plutôt que scandalisée.

Elle glissa ses petits bras courts sous le corps léger de Sophie-Charlotte, qui, étant couchée comme un poupon entre les bras de Phili, se présentait le plus favorablement du monde, et justement comme si Phili lui-même la lui eût offerte à la

façon des nourrices. Elle l'enleva sans difficulté, car elle était puissante, et disparut avec son fardeau, bien avant que Sophie-Charlotte se rendît compte de ce qui arrivait, et que Philippe-Egon pût reprendre ses esprits.

Il y eut un intervalle aussi long entre l'attentat et son cri de colère qu'entre un mot plaisant et le *J'ai compris !* des gens qui n'ont pas l'intelligence fort prompte. Il souffrit ce que souffre un enfant à qui l'on retire brusquement la friandise que l'on tendait vers sa bouche gourmande. Il sentait sa faiblesse, la cruauté des grandes personnes, et ne s'avisait point qu'il n'aurait eu qu'à vouloir pour imposer sa volonté. N'était-il pas toujours le grand-duc, même pour les bolcheviks de Silberberg, à plus forte raison pour la baronne de Krakus et pour cet aubergiste imbu des principes de la discipline allemande ?

Il fut bien le trouver sans délai, mais non pour lui intimer l'ordre de ramener la grande-duchesse et de mettre la baronne sous les verrous. « Cet homme, se disait-il, va m'enseigner où il a logé Mignon ». Plutôt que de faire le moindre effort pour reconquérir Sophie-Charlotte, il pensait que Mignon, plus facile, lui était, pour diverses raisons, indispensable. Il aurait bien voulu aussi voir son frère de lait, qui, dans les cas extrêmes, trouvait toujours de bonnes paroles pour le cajoler et lui remonter le moral.

Phili aborda l'hôte en fort piteux état, le visage défait, pâle et les yeux



rougis ; mais il recouvra le sentiment de sa dignité en présence de ce manant ployé en deux, et sut tourner fort noblement sa question.

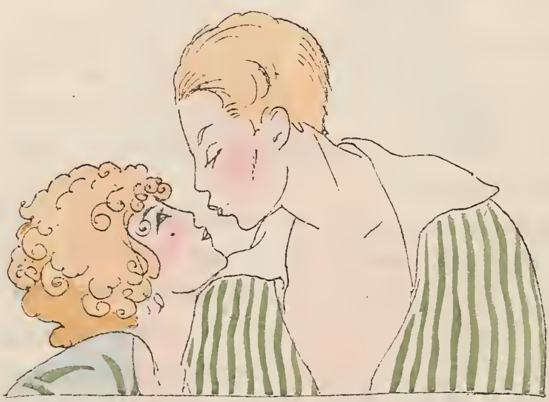
— Monsieur, dit-il, bien que nous soyons tué de fatigue, nous ferions scrupule de dormir avant que vous nous ayez informé des logements que vous avez pu donner à notre suite.

L'aubergiste n'essaya point de cacher l'émotion qu'il ressentait à voir ce jeune souverain courbatu s'inquiéter de si minces détails.

Il fit d'abord connaître à Monseigneur qu'il avait mis la femme de chambre de Madame avec le masseur turc.

— Nous nous en moquons comme du pape, dit Philippe-Egon. Mais, mademoiselle Mignon, monsieur Otto Müller, où les avez-vous fourrés ?

— Ensemble, sur leur demande, repartit l'hôte. J'eusse été au surplus bien empêché d'inventer deux chambres s'ils en avaient réclamé une chacun ; mais j'ose assurer à Votre Altesse Sérénissime que le lit est immense.



Phili était si accoutumé aux privautés de son frère de lait et de ses maîtresses qu'il ne se formalisa point. Au contraire, il se dit : « Quelle chance ! Ils sont ensemble, je n'ai qu'une course à faire. » Et il ordonna au bonhomme de le conduire près d'eux bien vite. Cette requête n'était pas sensiblement plus extraordinaire que celle de la baronne de Krakus un quart d'heure auparavant. L'hôte ne se permit point de réflexions, conduisit Monseigneur, heurta, ne reçut point de réponse, ouvrit, s'effaça et disparut, sans témoigner une curiosité impertinente.

Le spectacle qu'il n'avait pu se défendre d'entrevoir était cependant singulier. L'attitude de Mignon et d'Otto ne semblait guère moins abandonnée que celle de Phili et de Sophie-Charlotte, au moment que l'on avait de même violé leur asile. Mignon, il est vrai, sanglotait, elle était toute fondue en larmes, et ce n'est que pour la consoler que le ministre plénipotentiaire la couvrait des baisers les plus tendres ; mais il ne l'en caressait pas moins, et rien ne ressemble davantage à un baiser d'amour qu'un baiser de consolation. Otto, bien que farouche révolutionnaire, avait dix-huit ans et le cœur sur la main ; il ne pouvait pas voir pleurer une femme sans l'imiter, et l'on n'aurait su discerner du premier coup d'œil si c'était lui qui réconfortait Mignon ou Mignon qui le réconfortait. Dans l'un ou l'autre cas, ils avaient une façon bien humaine de se raisonner. De plus, ils étaient rompus du voyage, et sans discontinuer de plaindre la trahison de Phili, ils s'étaient machinalement mis à leur aise. Le grand-duc reconnut un de ses déshabillés sur le dos du ministre, à qui revenait toute sa mise-bas. C'était un kimono à grandes chamarrures, dont Son Excellence avait oublié de nouer la cordelière. Quant à celui de Mignon, l'on n'aurait trop su dire ce que c'était, tant il était en désordre. Les convenances étaient sauves, en ce sens que Mignon et Otto n'étaient point couchés en long dans le lit, mais en large sur les couvertures.

Mignon, se dressant au bruit de la porte, vit soudain Philippe-Egon et jeta un cri de joie. Il y répondit par un cri de désespoir; mais il tomba dans les bras de sa maîtresse. Il lui conta sa peine, ils pleurèrent ensemble, mais en pleurant elle riait, car elle n'avait plus sujet d'être jalouse ; et Phili, dans son chagrin, était aussi bien aise de lui procurer un tel bonheur. Ces sentiments sont compliqués. Ils n'essayaient pas d'en trouver le fil. Ils jouissaient de leur étourdissement et ne souhaitaient que de s'étourdir encore. Phili sonna l'hôtelier et lui demanda s'il n'avait point, caché

dans quelque coin de sa cave, du vin de Champagne qui ne fût ni allemand ni suisse. Avec la meilleure volonté, il n'en put dénicher que quatre bouteilles. Elles leur suffirent, mais ils les vidèrent jusqu'à la dernière goutte, et vers le milieu de la nuit ils s'endormirent, Otto sur l'épaule de Mignon, Mignon sur l'épaule de Phili.

Abel Hermant

(à suivre)




BRUNELLESCHI



La double flèche.

Il est doux de rêver à la vie
En buvant
Dans une coupe
Un beau vin pourpre,

Sombre et sans lie,
D'où monte un chant
Mélancolique, grave, impérieux, ardent
Comme la vie !..

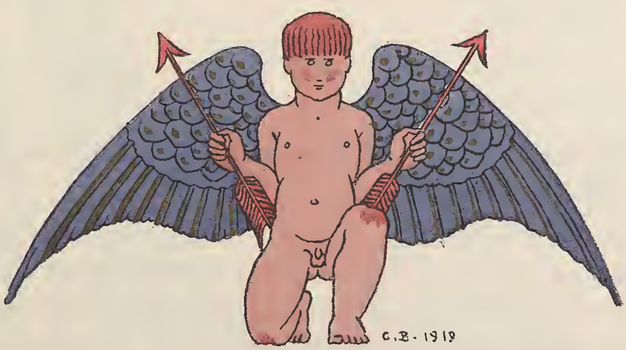
Il est doux de songer à l'amour,
Dans l'ombre,
Tandis que l'air est lourd
De l'odeur des roses du jour
Et que roucoule,
Dans l'ombre,
Auprès du bassin clair où le jet d'eau retombe,
Une colombe...

Il est doux, même, de penser à la mort
Entre la vie et l'amour qui penchent
Leurs visages sur le miroir qui les reflète
Et qu'enguirlande
Un laurier d'or ;

Il est doux de penser à la mort,
Lorsque la vie est encore belle
Et lorsque l'amour pose encor
Sur un cœur qui bat lent et fort
Sa double flèche,
Aigüe et fraîche,
A pointe d'or.

Henri de Régnier

de l'Académie Française.





La tentative pacifique.

Monsieur et Madame Bellambre déjeûnaient en tête à tête et ne se disaient rien.

Un automne magnifique était visible par la grande baie : des marronniers roussis, un sycomore ayant conservé sa verdure, et des platanes au feuillage grisonnant et doré tonifiaient la lumière débile de Paris. En sorte que, tout aussi bien du jardin que de la salle à manger et de la table ébourriffée de chrysanthèmes, une sorte d'invitation semblait adressée par les choses, à goûter ce que la vie offre parfois de charmant.

Et, à cette gracieuse invitation, Monsieur et Madame répondaient par un refus catégorique.

Ils niaient le bien-être matériel qui les pénétrait malgré eux comme eût fait un parfum ou la douceur atmosphérique; ils niaient la beauté du jour. Monsieur était encombré, paralysé, suffoqué par la seule présence de Madame, et, exactement de même, Madame par la présence de Monsieur. Ils grignotaient maussadement leur côtelette en se disant, l'un: « Je suis là, rivé à cette femme, par les convenances mondaines, pendant qu'Hélèna, ma maîtresse chérie, perd, elle aussi, de belles heures de sa vie, et peste, chez elle, parce que je ne peux déjeûner en sa compagnie... » et l'autre: « Voici vis-à-vis de moi, un homme de qui tout, jusqu'au moindre geste, m'horripile: c'est avec lui que je dois consumer mes journées et mes nuits tandis qu'un autre, dont tout me plaît, me désire en vain, m'attend sans cesse et se ronge de ne m'avoir que furtivement... »



Le domestique passait les plats à Madame et à Monsieur, et son piétinement qui faisait tinter les cristaux dans le silence était gênant; et il se disait, lui: « Est-il possible d'être si riche et de se rendre plus malheureux que le dernier des purotins!... »

Enfin, le pitoyable repas achevé, Monsieur

et Madame étant passés au fumoir, les portes closes, le mari, qui semblait mûrir à part lui un projet, en exhala le préambule avec la première bouffée de son cigare.

— Ma chère amie, dit-il, j'ai beaucoup réfléchi... Nous nous embêtons...

— Royalement! dit Madame.

— Voilà un point où nous tombons d'accord. Eh bien! J'ai le bon espoir d'avoir découvert tout un terrain où nous pourrions nous supporter parfaitement...

— Je suis curieuse de le connaître.

— En voici, en deux traits le dessin. Nous jouons franc jeu; nous ne mâchons pas les mots? C'est entendu. Notre situation devient critique; disons hardiment: intolérable. Or, moyennant un peu de bonne volonté de part et d'autre, il nous est possible de l'améliorer, laissez-moi dire, et plus encore; il nous est possible de la rendre quasi agréable!... Ah!.., vous êtes sceptique?... Vous riez?... Allons! n'eussé-je abouti qu'à ce résultat!... Mais j'arrive au fait.



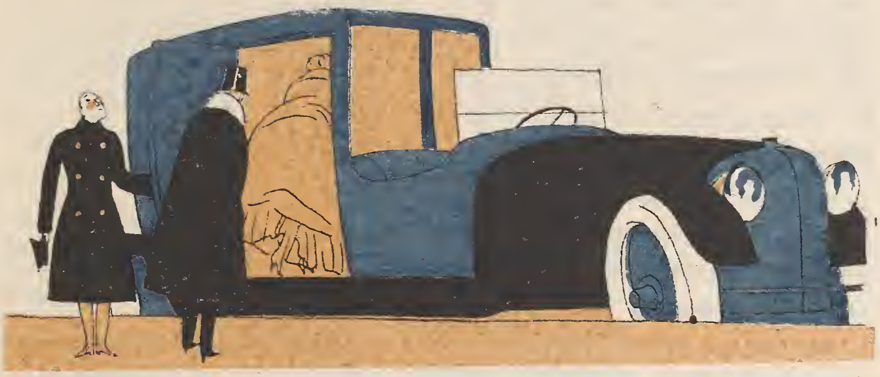
— Dépêchez, je vous prie, car le coiffeur m'attend à deux heures.

— Dieu me garde de faire attendre le coiffeur... Voici ce

que je vous déclare, après mûre délibération : Je ne m'oppose pas à ce que vous receviez ici... Monsieur de Jeanroy.

— Ce n'est pas malheureux ! Et laissez-moi vous dire que vous y gagnez, car le choquant eût été qu'un homme de votre monde et de votre cercle se vît refuser libre entrée dans votre maison.

— Laissons de côté ce qui est choquant, ce qui ne l'est pas. J'y perd mon catéchisme. Je ne sais plus où un désordre moral se place, du moment que le seul et véritable scandale serait qu'un mari et une femme qui sont l'un à l'autre insupportables, en vinssent à déclarer: nous ne nous supportons pas !...



— Ce n'est pas moi qui fais les mœurs.

— Mon dessein est cependant de vous convier à leur donner de complicité avec moi un léger coup de pouce.

— Oh ! mon ami, je vous avertis : n'attendez pas de moi la plus petite complaisance qui puisse froisser les usages !

— Reprenons les choses par le commencement : je viens de vous autoriser à recevoir Monsieur de Jeanroy...

— Et je vous ai fait observer que rien ne peut être plus correct.

— Parfait ! Parfait. Je prends acte, ma chère amie. Monsieur de Jeanroy viendra donc ici quand bon lui plaira, ou

vous plaira... Cela ne blesse en rien les usages. Il s'asseoiera à notre table, entre vous et moi...



— Monsieur de Jeanroy animera la conversation, qui en a besoin.

— D'accord. Et, si gênante que soit ma présence, vous causerez volontiers avec Monsieur de Jeanroy qui aura grand plaisir à vous donner la répartie...

— J'ai la fatuité de le croire. Pourquoi ce ton mystérieux et cet air d'ourdir un complot? Je ne vois là rien d'anormal.

— Parfait! Parfait. Et l'arrangement, parbleu! sans doute vous suffit. Vous trouvez, vous, la difficulté résolue?... J'aperçois pourtant, moi, encore un petit point noir... Veuillez m'écouter. Là, entre Monsieur de Jeanroy et vous, à table, il y a quelqu'un — oh! souvenez-vous en, de grâce! —

— Mais, il y a vous, mon ami!

— Mais oui, il y a moi! moi, qui suis, là, assis, vis-à-vis de vous-même et à côté de ce Monsieur!...

— Cela ne fait pas de doute. C'est votre droit. C'est votre place.

— Comment donc!... Eh bien, usant de mon droit, assis à ma place, Madame : est-ce que je m'amuse, moi, s'il vous plaît ?

— Mais... la conversation se trouve ranimée, avons-nous dit. Vous êtes un homme bien élevé : vous y prenez part!...

— J'y prends part! Eh, mon Dieu oui. C'est gai!...

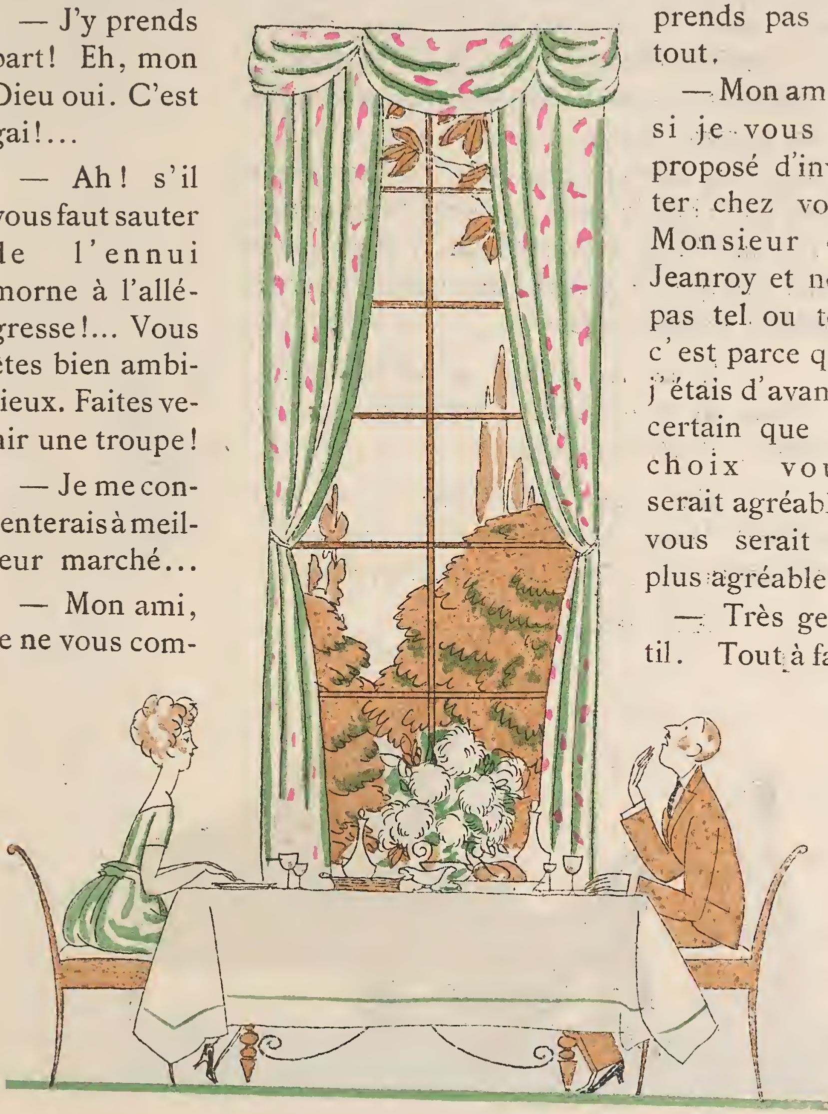
— Ah! s'il vous faut sauter de l'ennui morne à l'allégresse!... Vous êtes bien ambitieux. Faites venir une troupe!

— Je me contenterais à meilleur marché...

— Mon ami, je ne vous comprends pas du tout.

— Mon amie, si je vous ai proposé d'inviter chez vous Monsieur de Jeanroy et non pas tel ou tel, c'est parce que j'étais d'avance certain que ce choix vous serait agréable, vous serait le plus agréable...

— Très gentil. Tout à fait



gentil à vous. Mais je ne vois toujours pas où vous en voulez venir.

— Non?... Vous ne voyez pas?... Ah! que la femme est donc exquise, en ses actions comme en ses abstinences! Vous ne voyez pas! Il ne vous vient pas à l'esprit, chère amie, que si je prends l'initiative de m'imposer, pour vous plaire, la présence d'un homme que... d'un homme qui... enfin d'un homme que je n'irais certainement pas choisir pour me tenir compagnie, si j'étais réduit à la solitude,.. il ne vous vient pas que je puisse, ce faisant, nourrir quelque arrière pensée?

— Il ne me vient, en vérité, rien. Je vous ai jugé dans l'occasion, galant homme, et désintéressé.

— Eh bien, ma bonne, il en faut rabattre! Dussé-je me diminuer à vos yeux, définitivement: je ne suis pas désintéressé.

— Ah! bah.





— Nullement désintéressé... Oh! je vous en fais mille excuses!

— Mais, alors?

— Eh bien?... alors?... Si tant est que j'aie été pour vous galant, Madame, que diable! à vous de m'humilier par votre générosité!

— Quoi!... Comment?... Vous auriez l'audace?...

— Mon Dieu: d'attendre de vous tout autant que j'ai fait moi-même.

— Vous voulez que j'invite... en retour... moi?...

— Qui donc?... Une femme de votre monde...

— Une étrangère de qui le mari est au diable!...

— Ah! je ne vous demande pas d'inviter le mari.

— Oh! c'est trop fort!... Je ne vous eusse jamais cru capable d'un pareil cynisme...

— Soit. Fermons l'entretien; et allez à votre coiffeur. En ce cas admettons que nous venons de rompre notre habituel silence en pure perte. Nous ne parlerons plus... Mais, entendez-moi bien: nous ne parlerons plus *du tout* de ce qui a été dit entre nous: ce qui signifie que je ne permettrai pas qu'on ouvre la porte de cette maison à Monsieur de Jeanroy.

Dans l'instant précis que le coiffeur répandait les ondes de la chevelure de Madame Bellambre, celle-ci, combinait un premier dîner, presque intime, où seraient priés, entr'autres, non seulement M. de Jeanroy, mais Madame Porphyropoulo, une Grecque qu'elle



détestait dans la mesure où M. Bellambre chérissait cette fort belle personne.

Ce petit dîner marcha tout à fait bien. Par un hasard heureux, la Grecque ne porta pas trop ombrage aux autres femmes, l'une d'elles l'ayant jugée, sans appel, stupide, et

l'autre s'escrimant à insinuer que cette « rasta » avait joué, durant la guerre un rôle incertain. M. de Jeanroy, lui, fut pour la Grecque plein d'indulgence sans toutefois en manifester à l'excès. Mais son opinion était que ces étrangères aux yeux caressants introduisent dans nos rapports parfois guindés un peu d'aise.

— Voulez-vous venir déjeuner avec elle, un de ces jours, tout à fait entre nous ?

Ainsi, et sans anicroche, se trouva réalisée la combinaison audacieuse élaborée par M. Bellambre aux abois. Il y eut quelques déjeuners ensoleillés, dans la riante salle à manger donnant par sa grande baie vitrée sur un radieux automne. La conversation était très facilement générale, M. de Jeanroy ayant voyagé en Grèce où Madame Porphyropoulo qui était née à Constantinople, n'avait jamais été, mais sur quoi elle avait cru devoir se documenter amplement. Outre cette circonstance, l'étrangère et Jeanroy étaient musiciens. Et ils chantaient.

— Comment! vous êtes prix du Conservatoire? dit Madame Bellambre à son tendre ami ?

— Et vous ne m'avez jamais dit, cachottière, que vous aviez de la voix ? disait à la belle Grecque M. Bellambre.

On rouvrit le Pleyel à queue, fermé depuis des années, comme une tombe; et toute la maison parut s'éveiller avec les airs anciens de l'Attique et du Péloponèse qui s'échappaient du gosier de la Grecque sous l'impulsion du rythme savamment marqué par cet amateur de talent qu'était le séduisant Jeanroy.

Il arrivait que la femme de chambre et le maître-d'hôtel demandassent à Madame: « Est-ce que ce Monsieur et cette dame ne déjeûnent pas aujourd'hui ? »

Ils ne pouvaient cependant pas déjeuner tous les jours.

Mais on les faisait inviter dans les maisons où l'on dinait le soir, sous le prétexte de la beauté des Chants du Péloponèse. Et ils avaient beaucoup de succès. Et ils furent invités l'un et l'autre chez une grande dame américaine où ne fréquentaient pas les Bellambre, ce qui, au prochain déjeuner de ceux-ci, leur fut prétexte à des apartés dont leurs hôtes, en vérité, se montrèrent quelque peu jaloux.

La première fois que Jeanroy se retira en même temps que Madame Porphyropoulo, on n'y prit pas garde; mais, la seconde, Jeanroy ayant dit: « — Madame, puisque vous allez de mon côté, voulez-vous profiter de ma voiture? » on y fit attention.

Deux jours après, le duo, au Pleyel, allait si bien, ma foi! si bien — on ne sait à quoi se mesure le degré de perfection d'un duo. — que les Bellambre, par un déconcertant accord, se trouvèrent, sans s'être donné le mot, ensemble, tous les deux, seuls, dans la pièce voisine, Madame, étendue sur un sofa, et agitant nerveusement sa mule; Monsieur, tapotant les glaces de la porte-fenêtre illuminée par l'étincelant automne.

Et la musique d'aller son train; et le folk-lore héllénique de répandre ses étranges saveurs dans le salon sans auditoire; et le dialogue alerte, entre les deux artistes, de succéder aux chants passionnés! Et, tout à coup, la voix du domestique, s'adressant à l'étrangère:

— La voiture de Madame est avancée.

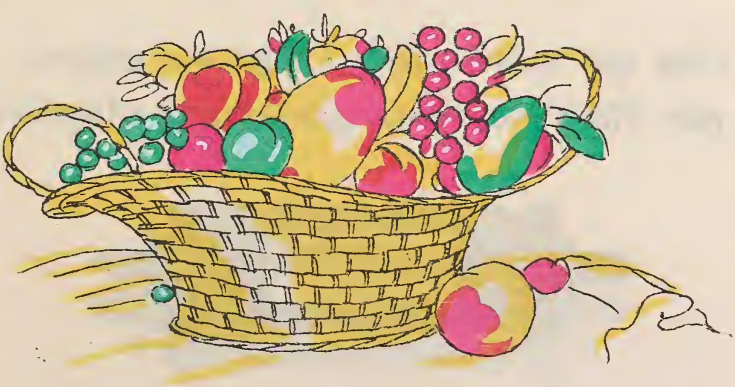
Et la voix cristalline de Madame Porphyropoulo:

— Tiens! mais où sont passés nos chers hôtes?

Sur quoi les Bellambre, sans s'être davantage donné le mot, se trouvèrent, à pas de loup, gravissant l'escalier, puis, chacun à une fenêtre du premier étage, d'où ils virent M. de Jeanroy et Madame Porphyropoulo, montant familièrement, comme chez eux, dans la même voiture...

René Boylesve.

de l'Académie Française.





COMPLAINTE de L'AVEUGLE

Oh ! toi qui vois le jour allège ma misère ;
Et, par Allah ! tes yeux garderont la lumière

ya Rabb

Qui refuse à l'aveugle est méprisé des Cieux ;
Et les rayons du jour n'atteindront plus ses yeux !

ya Rabb

Puisque je ne vois plus, ni les fleurs, ni la femme,
Fais-moi connaître au moins la beauté de ton âme !

ya Rabb

Il faut donner à boire, il faut donner du pain
A tous ceux qui ont soif, à tous ceux qui ont faim !

ya Rabb

Oh ! toi, qui vois le jour, tu le dois au prophète ;
Je suis son fils chéri ; paye-moi cette dette !

ya Rabb

Pour que Dieu te bénisse et te garde les yeux.
Sache donner l'aumône à tous les malheureux.

ya Rabb

Il n'est qu'un Dieu : c'est Dieu ! Nous adorons le même
Mais moi, souffrant par lui, c'est surtout moi qu'il aime .

ya Rabb

Ton aumône, o passant! tu ne la perdras pas :
Le pauvre paye au ciel ses dettes d'ici-bas.

ya Rabb

Jean Hermanovits





Tout le confort moderne.

L'Ascenseur.

De deux choses l'une : ou bien l'ascenseur fonctionne ; ou bien il ne fonctionne pas.

S'il ne fonctionne pas, il est immobilisé au fond de sa cage, comme une bête captive, et il porte un écriteau ainsi conçu : Arrêt momentané. *L'arrêt momentané dure depuis la paix (celle d'avant la guerre). La concierge élève dans l'ascenseur des lapins ou des petits chats. Vous pouvez entrer pour lire votre journal ; il n'y a pas de danger. Mais si vous voulez monter, il faut monter à pied.*

Si l'ascenseur fonctionne, de deux choses l'une : ou bien il est là quand l'amateur se présente ; ou bien il n'est pas là.



Si l'ascenseur est là ; l'amateur entre dedans et appuie sur un bouton ; l'ascenseur s'élève et s'arrête entre deux étages où l'amateur reste prisonnier pour un temps indéterminé... objet de dérision pour les personnes qui descendent l'escalier et qui lui offrent les œuvres de Silvio Pellico ; objet d'animadversion pour les personnes qui attendent en bas, et qui lui reprochent de ne pas renvoyer l'ascenseur. En tous cas, il regrette de n'être pas monté à pied.

Si l'ascenseur n'est pas là, c'est qu'il est en haut ; un autre amateur l'a laissé au cinquième étage.

Et alors, de deux choses l'une : ou bien l'amateur du bas s'aperçoit que l'ascenseur est absent ; ou bien il ne s'en aperçoit pas.

S'il s'en aperçoit, il attend que ça redescende ; il perd son temps et il regrette de n'être pas monté à pied.

S'il ne s'en aperçoit pas, il entre dans la cage vide ; alors l'ascenseur redescend et aplatit l'amateur comme une galette... C'est bien ennuyeux pour la concierge, qui regrette que l'amateur ne soit pas monté à pied.

La Minuterie ou "La Lumière qui s'éteint"

La "minuterie" est la plus heureuse invention du confort moderne, la plus belle conquête du propriétaire sur le locataire.

Sous la condition nécessaire et suffisante d'appuyer sur un bouton dissimulé quelque part dans le voisinage de la loge, le locataire rentrant le soir à son domicile a droit à une minute d'éclairage, lui permettant, en théorie, de monter l'escalier.

Ce privilège, sous la même condition, est étendu aux personnes qui viennent voir le locataire.

Le petit jeu consiste à trouver le bouton. Le locataire a pu s'y exercer dans la journée, en fermant les yeux. Mais ses invités n'ont pas fait d'études préalables; et, lorsqu'ils se sont coupé la retraite en fermant la porte de la rue, ils se trouvent dans le rôle de Théodore cherchant des allumettes.

Ils s'avancent à petits pas, la main gauche tâtant le mur, l'index droit tendu, jusqu'à ce qu'ils aient mis le doigt dans l'œil d'une personne venant en sens inverse, jusqu'à ce que, ayant traversé dans leur course errante la porte vitrée de la loge, ils se soient abattus sur le lit du concierge, qui, alors, est bien obligé d'allumer une bougie.

Supposons maintenant le problème résolu. La minuterie fonctionne. Vous prenez votre élan, espérant arriver à votre cinquième étage avant l'extinction des feux. Vain espoir. Vous êtes plongé dans les ténèbres alors que vous franchissez le palier du troisième. Heureusement, le propriétaire, miséricordieux, a fait placer sur chaque palier un bouton destiné à procurer au passant un nouveau crédit lumineux d'une minute... Le voilà le bouton... Vous appuyez... Mais c'est une sonnerie électrique qui se fait entendre, et la bonne du troisième, ouvrant une porte imprévue, murmure que c'est malheureux d'être dérangé à chaque instant par des poivrots.



D'ailleurs, la minuterie fonctionne tout aussi bien pour les personnes qui descendent l'escalier au lieu de monter.

Après la soirée, vous reconduisez vos invités sur le palier; vous allumez la minuterie et vous leur souhaitez bonne chance... Dieu les ait en sa sainte garde!.. Mais j'ai bien peur que la puissance des ténèbres ne prévale et que demain matin on ne ramasse vos invités dans la cave, parmi les sacs de charbon.

L'électricité chez soi.

Oh! la bonne vieille lampe à huile, comme on en trouve dans les romans de M. René Bazin, dans la "Maison" de M. Henry Bordeaux, dans le cabinet de travail de M. René Doumic...



La bonne vieille lampe à huile qui groupe toute la famille dans sa douce lueur, sous son abat-jour vert... qui est elle-même une personne de la famille parce qu'il faut la moucher comme un enfant, parce qu'il faut la remonter comme ce pauvre vieil oncle Adolphe, parce qu'elle est parfois éméchée comme ce mauvais sujet de cousin Gustave!

La lampe à huile, qui, par ses encourageants borborygmes, tient compagnie à l'écrivain solitaire...

Ne disons pourtant pas de mal de l'éclairage électrique, qui a les mêmes avantages sociaux.

En effet, quand vous avez l'éclairage électrique, vous avez en permanence chez vous un ouvrier électricien, grimpé sur

son échelle, raccommodant les fils usés, remplaçant le plomb qui a sauté, vous affirmant avec de bonnes paroles que l'interruption du courant est momentanée, et que vous allez avoir de la lumière.

Ainsi l'ouvrier électricien, tel la lampe à huile d'antan, vous tient compagnie, vous réjouit par sa chanson, et finit par être de la famille.

Chauffage central.

C'est une machine en fonte qui encombre votre salon; une machine qui présente un nombre impressionnant d'angles aigus où vous vous cognez continuellement les tibias.

Votre propriétaire vous a fait croire qu'il y avait là-dedans de la vapeur d'eau en circulation. Il vous a fait croire aussi, que le débit de la vapeur d'eau se réglait en tournant une petite manivelle adjacente.

Quand vous avez froid, vous tournez la mécanique avec vigueur. Vous y employez toute votre force.

Lorsque vous avez serré à bloc, vous avez mouillé votre chemise, et, vous épongeant le front, vous dites avec admiration :

— C'est vrai, que ça chauffe bien !

— Je ne trouve pas, répond votre femme.

Ce qui vous permet de lui dire :

— Oh ! toi tu es toujours gelée.



Salle de Bain.

Tout en vous dévêtant, vous faites fonctionner le chauffe-bain suivant les instructions données :

1° Vous ouvrez le robinet d'eau froide ; 2° vous allumez la veilleuse ; 3° vous ouvrez la manette donnant accès au gaz ; 4° vous tournez le robinet à eau chande ; 5° vous...

A ce moment-là, tout le truc fait explosion. La barbe grillée, les cheveux en combustion, vous gagnez vivement le plus proche avertisseur d'incendie et, dans le costume d'Archimède, vous téléphonez aux pompiers de venir vous éteindre !

J'ai tort de parler d'Archimède... Archimède n'habitait pas un immeuble moderne. Quand il sortit dans la rue, il avait résolu son problème et il avait pris son bain.

G. de la Fouchardière





Jeunesse éternelle et Culture physique.

C'est surtout à Paris qu'on a l'impression d'une lutte de tous les instants contre la menace des années. On ne veut pas vieillir, et c'est à peine, en vérité, si l'on a le loisir de sentir le poids du temps. On vit trop vite et dans une fièvre perpétuelle. Pour quiconque veut devenir " à la mode " et suivre le mouvement, il n'est plus d'heures pour les réflexions moroses. Il se sent emporté dans un tourbillon vertigineux qui n'est pas sans attirance.

Le désir de jeunesse éternelle et de sveltesse physique



n'est pas étranger au triomphe de l'esprit sportif en France.

Il appartiendra sans doute à quelques romanciers de l'avenir d'évoquer le tableau de notre époque et de définir ce sentiment qui dirige la jeunesse actuelle, ardente, vibrante et combative.

L'esprit sportif naît à peine et déjà il agit sur nos caractères, s'impose en tyran, nous guide. Nous l'avons laissé s'infiltrer en nous sans juger de l'importance qu'il pouvait prendre.

L'homme de sports, tel qu'il existe à Paris au début du XXe siècle, est donc un personnage nouveau, prototype d'une élite active et puissante. Il semble que désormais son club préféré est celui où il peut faire de la culture physique et s'entraîner ainsi au match du lendemain.

Les femmes elles-mêmes sont extraordinaires. A peine une étrangère est-elle à Paris qu'elle s'acclimate avec une facilité si grande qu'elle devient une parisienne éprise de parisianisme, et il n'est pas rare qu'on la cite parmi les arbitres des modes nouvelles. Vous la verrez au thé de cinq heures saluer cent personnes, moins pour les rencontrer que pour montrer un chapeau récent qui demain fera fureur. Le soir, elle apparaît dans plusieurs bals, ce qui ne l'empêchera pas de

surgir avant onze heures au bois, le visage frais et les yeux ravis.

On vous dira tout bas: « Elle est étonnante » ! Elle ne change pas, elle possède l'éternelle jeunesse. Elle est simplement devenue parisienne et s'est initiée aux mystérieux arcanes de la coquetterie féminine. Si nos actrices donnent encore le ton et dirigent la mode vers la cinquantaine, les parisiennes semblent de toutes jeunes femmes.

C'est là qu'interviennent les instituts de beauté. L'institut de beauté est le temple à la mode. C'est le domaine élégant et mystérieux de toutes les illusions. Les femmes s'y rendent aujourd'hui ouvertement comme on va prendre une tasse de thé, jouer un bridge ou danser quelque tango.

Il est vrai que les remèdes que l'on y trouve, ou plutôt les précautions qu'on y adopte, ont un avantage: celui de rassurer une inquiétude et d'anéantir une angoisse. Dès qu'on les croit efficaces, la confiance en soi renaît, avec la certitude d'être belle. Les cures les plus bénignes sont un réconfort moderne. La suggestion seule compte. Une femme qui se sent belle certain soir, l'est à coup sûr.



J'ai vu des femmes accablées, surmenées, dépenser soudain une surprenante énergie et paraître animées d'une force nouvelle, au milieu d'une soirée, où leur vue produisait une sorte d'éblouissement, simplement parce qu'à six heures du soir, leur docteur,



Habillés par Barclay

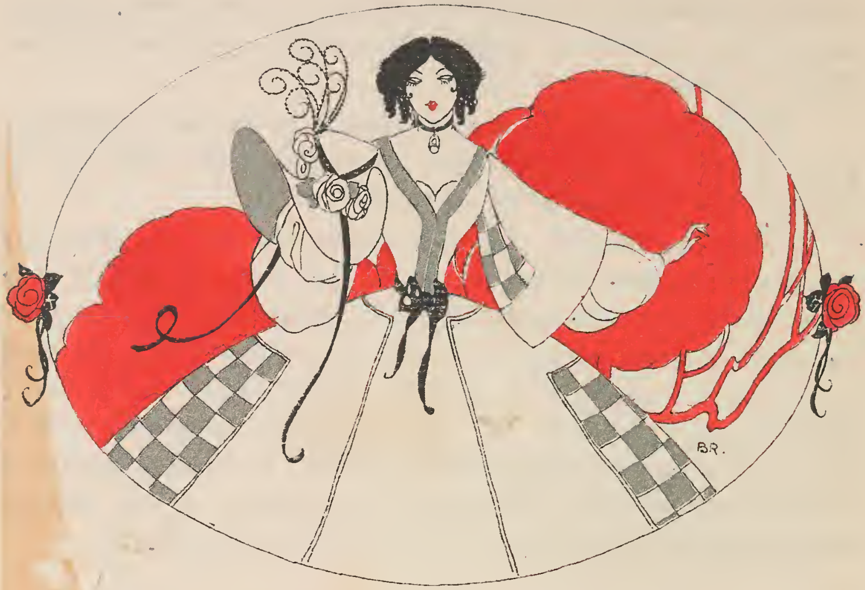
profond psychologue, les avait piquées à l'aide d'une seringue pleine d'eau distillée ! Suggestion encore ! à Paris, tout est affaire de mode.

Ceci d'ailleurs n'est pas pour diminuer en rien les bienfaits de la culture physique qui fait des prodiges en ces temps où chacun est hanté de jeunesse éternelle.

Dans ces temples, les plus jeunes, les plus fraîches, les plus désirables rencontrent celles qui ont accompli déjà la plus merveilleuse partie du grand trajet de l'existence. Et c'est pour toutes ces âmes inquiètes, un réconfort, car il semble que dans ces salons à l'atmosphère chaude et parfumée, on se sente défendu contre la menace de l'heure qui vient. Le temps s'arrête. Ici, c'est perpétuellement la belle saison, et nous songeons à l'exil des hirondelles à l'approche de l'automne, à leur voyage vers les contrées de lumière où elles vivront un éternel été.

André de Fouquières





Élégances féminines.

C'est chose décidée. On portera beaucoup de fourrures cet été. En pleine canicule, nos épaules s'emmitoufleront d'étoles et de tours de cou aux longs poils. Nos robes de linon s'assombriront de quelques garnitures poilues, et peut-être verrons-nous des manchons... Mais ceci n'est point encore absolument arrêté. En tous cas, les tissus épais, chauds à l'œil — et au porté — seront les rois de la mode. Nous admirerons



Robe du soir
de la maison Jenny.

*de fragiles mousselines alourdies de peluches cloutées de pierreries ou zébrées de lacets d'or. Il faut faire riche, en ces temps où chacun est si pauvre. Comment la vie chère ne s'étendrait-elle pas à la couture?... On m'a dit aussi — mais peut-être, n'est-ce qu'un "on dit" — que les jupes allaient devenir excessivement amples, que les corsages iraient en s'allongeant, et que le corset serait obligatoire. On a même ajouté, que la démarche légèrement guindée siérait aux vraies élégantes, et que la préciosité du XVIII*e* s'emparerait de nos moindres gestes... Tout cela est assez difficile à contrôler. Nous sommes à la période morte qui suit la fièvre des étrennes et précède celle des commissions noires. Les salons de couture sont déserts, seuls les ateliers travaillent. Il faut attendre... Aussi bien le départ pour Nice a donné aux parisiennes l'occasion de lancer déjà quelques robes de demi-saison... Celles-ci participent à la fois, d'hier et de demain. Les tons qu'on leur a prêtés sont crus, amusants, gais, comme le soleil de la côte d'azur, qu'il*



s'agisse des robes du matin, de l'après-midi ou du soir, le corsage n'est plus qu'un corselet, drapé très serré, et qui fait paraître la taille d'autant plus fine que les manches ont plus d'ampleur sous les basques frisant tout autour du corps. Ces corselets, et ces basques, se font presque toujours en velours, foncé, tranchant net sur la jupe qui emprunte tous les tons et tous les tissus. On



voit aussi dans le Midi beaucoup de robes-manteaux en tricot de soie bouclée, dont le travail imite l'astrakan.

Malgrieux, le couturier favori du moment, lance à Nice, des créations toutes de "lignes". Il s'attache à ne pas dissimuler l'harmonie du corps, et veut, par la coupe de ses robes, collaborer à la silhouette naturelle de ses clientes, au lieu d'imposer à celles-ci la ligne de ses toilettes. Nous ne saurions trop le féliciter de cette initiative qui gagnerait à être suivie.

Comme nouveauté, encore quelques sacs allongés, amusants de coloris. On paraît actuellement vouloir tout sacrifier à la fantaisie.

Juliette Lancret

Les croquis qui illustrent cet article sont de chez Molyneux.



Robe du soir
de chez Marie-Louise Barclay.



L'Heure du Bain.
à la Piscine du " Claridge "

Les Livres.

M. J.-H. ROSNY vient d'enrichir la collection de "M. Figuière" d'un charmant petit livre intitulé avec beaucoup de poésie : *Dans les Étoiles.*

C'est un conte... évidemment puisque c'est de M. ROSNY. Mais c'est toute une idylle, en quelques traits, en quelques mots. Il y a de l'ironie, de la sensibilité, de la psychologie, de la poésie... il y a tout ce qui fait l'attrait habituel des œuvres de M. ROSNY.

Lorsque M. PIERRE MILLE publie un ouvrage, est-il nécessaire d'en dire tout le bien que l'on en pense. Il suffit de le citer; tout le monde le lit et tout le monde sait à priori que c'est infailliblement une bonne lecture. Et bien, M. PIERRE MILLE vient de publier chez "Crès" quelques pages qu'il a intitulées : *Le Bol de Chine* ou *Divagations sur les Beaux-Arts*. Tout commentaire est superflu.

M. EDMOND CAZAL publie à la "librairie Ollendorff" un roman qu'il intitule : *L'Inféconde.*

Le mariage n'a-t-il d'autre raison d'être que le besoin de fonder une famille ou est-il dû à des besoins sensuels, pécuniaires ou vaniteux : tel est le sujet que développe M. EDMOND CAZAL dans un roman, heureusement enrichi d'une intrigue des plus dramatiques.

C'est un livre hardi, d'une jolie facture, nuancé avec art et d'une lecture agréable.

M. A.-P. GARNIER publie à la "librairie Garnier frères" un recueil de poésies intitulé : *Les Corneilles sur la Tour.*

C'est l'œuvre d'un poète dont l'inspiration s'élève sans cesse vers des sommets de plus en plus élevés. D'abord d'une apparence "familière", ce livre se termine en donnant l'impression d'avoir atteint humblement les abords des sphères les plus hautes. C'est un souci d'élévation de pensée qui fait honneur à un poète. Et puis, la facture de M. GARNIER est souvent des meilleures : voici d'ailleurs quelques vers qui méritent d'être cités :

J'ai grandi sous la haie où fleurit l'églantier,
Près des champs de blé noir que borde le sentier.
Un matin de printemps plein de sève et de force
La serpe au fil aigu...

Ce sont de beaux vers. Il est bon d'ajouter que la "librairie Garnier" a compris la nécessité qui s'impose de présenter agréablement les œuvres des poètes. Le "3.50" de tradition est suranné : il faut éditer avec goût. *Les Corneilles sur la Tour* ont ce mérite.

Encore un très bon ouvrage à citer: une étude sur *Vélazquez* que M. AUGUSTE BREAL publie à la "librairie Crès".

C'est non seulement une étude approfondie et riche en documents nouveaux, mais c'est encore un excellent livre de littérature. Dire quelque chose et le bien dire est le mérite le plus grand d'un homme de lettres, surtout à une époque où quelques jeunes gens intoxiqués s'appliquent à détruire toutes les beautés de la langue.

M. AUGUSTE BREAL dit beaucoup de choses dans son livre; et il les dit fort bien. Quelques pages de descriptions sont même tout simplement remarquables. Il n'est guère possible de faire ici l'analyse d'un livre, qui, lui-même est l'analyse de la vie et de l'œuvre d'un peintre tel que *Velazquez*. Mais il convient de le signaler; et tous ceux qui le liront seront unanimes à déclarer que lorsqu'un auteur parvient à instruire et à charmer, on ne le félicite plus mais on le remercie. M. BREAL a droit à ces remerciements.


A.E.MARTY.

Directeur-Gérant : J. Hermanovits



Il est chic d'aller...

Passer sa soirée

à la SALLE MARIVAUX

15, Boulevard des Italiens

ou la passer à L'APOLLO

(Harry Pilcer's Dancing)

20, Rue de Clichy



et dans quelques autres endroits que nous indiquerons prochainement.

Propos de théâtre.

La saison d'automne ne débute que par des reprises. C'est le Théâtre Michel qui ouvre le feu avec l'*Ecole des cocottes* de M. Romain Colus. Bonne interprétation. Mme Jeane Marnac et MM. Signoret et Raimu y emportent un beau succès.

Vient ensuite au Théâtre de Paris la reprise de l'*Epervier* de M. Francis de Croisset. C'est M. André Brulé qui reprend le rôle qu'il a créé. C'est d'ailleurs sa rentrée à Paris ; et elle est... disons, triomphale. Depuis sa réouverture le Théâtre de Paris refuse du monde tous les soirs, c'est un beau succès pour M. André Brulé... allons ! le public parisien ne l'a pas oublié pendant la guerre. Tant mieux ! ce n'est que justice, c'est notre meilleur comédien à l'heure actuelle. Mme Vera Sergine, elle, a repris le rôle qu'avait créé Mlle Gabrielle Dorziat. Elle est plus vibrante et plus dramatique que l'interprète première de M. de Croisset. La pièce y gagne... encore tant mieux !

Brusquement, la C. G. T. fait des siennes ; les comédiens syndiqués font grève : bon nombre de théâtres ferment leurs portes. Absurdité, tout simplement !

Après le conflit, le Gymnase fait sa réouverture avec la reprise du *Voleur* de M. Henry Bernstein. Mme Marthe Régnier est en tête de la distribution. Succès énorme pour cette artiste qui se révèle soudain une grande jeune première. La charmante ingénue a fait place à la femme. Elles sont aussi adorables l'une que l'autre. M. André Dubosc a, lui aussi, remporté un très vif succès, d'ailleurs des plus mérités. M. Lagrenée est un jeune premier qui fera beaucoup parler de lui.

La Gaieté donne *La Belle Hélène*. M. Max Dearly ne laisse rien à ses camarades. Il en récolte tout le succès... c'est de bonne guerre.

Enfin, c'est M. Sacha Guitry qui nous offre encore une pièce nouvelle ; et cette fois, à la Porte St-Martin. *Mon père avait raison:* en voilà le titre. Le père, le fils, la bru : en voilà la distribution. Merveilleuse innovation par ces temps de grève. La famille Guitry peut suppléer à toute une troupe : elle n'a plus besoin de personne.

Au premier acte, ce sont d'abord : un grand-père joué par M. Lucien Guitry et son fils, joué, comme par hasard, par M. Guitry fils.

Après un entr'acte de vingt ans, puisque le second acte se déroule vingt ans après le premier, le grand-père est mort, et M. Lucien Guitry, lui, réssuscite, en continuant le rôle que son fils a joué au premier acte, tandis que M. Sacha Guitry devient le propre fils du personnage qu'il jouait à ce premier acte. Evidemment, c'est curieux. C'est même très drôle ; mais c'est adroit. MM. Guitry père et fils peuvent se permettre de ces fantaisies. D'abord ils se ressemblent : par le physique et par la voix ; et puis, ce sont des maîtres-comédiens : il faut le reconnaître...

FABIEN FABRE.

Réservé

aux Parfums

d'Arys.